The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

24491

L'HOMME

SAUVAGE.

L'HOMME SAUVAGE.

PAR M. MERCIER.

Sponte suâ sine lege fidem rectumque colebat.
OVID. Metam. lib. I.

369.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIV.

Ce roman eſt un des premiers ouvrages de l'auteur. Comme il appartient à la collection de ſes œuvres, nous l'avons réimprimé. Il eſt neuf par les additions qu'on y trouvera. On a joint à cette fiction philoſophique *les Amours de Cherale*, petit poëme en ſix chants, qui fut compoſé à la même époque, c'eſt-à-dire, dans la jeuneſſe de l'auteur.

C'eſt ſous ces mêmes format & caracteres qu'il fera imprimer la ſuite de ſes œuvres. On peut les acquérir ſucceſſivement, ſans craindre qu'il y ait aucune différence dans l'exécution; & l'on recevra à certaines époques les titres généraux.

L'HOMME SAUVAGE.

INTRODUCTION.

Le chevalier Baltimore fut envoyé en Amérique en 1672 par la cour d'Angleterre. Il joignoit la ſageſſe & la modération à l'eſprit de gouvernement, & une prudence conſommée à tout le feu de la valeur. On le vit toujours auſſi fidele aux leçons de l'expérience qu'aux inſpirations de ſon propre génie. Il ne donna rien au haſard, dans une place où il pouvoit tout oſer.

Ce fut avec la joie la plus vive qu'il reçut le poſte honorable que lui confioit ſa patrie,

Avide, dès l'enfance, des relations du Nouveau-Monde, il avoit mis dans tous les tems ſon étude & ſon plaiſir à rechercher les traits primitifs de la nature humaine, ſi défigurée par toutes nos inſtitutions. Il vouloit connoître l'homme tel qu'il eſt ſous l'empire de la nature, & ſavoir s'il eſt né bon, ou s'il porte originairement dans le cœur ce germe de cruauté qui ſe développe quelquefois d'une maniere ſi terrible pour l'intérêt de ſes moindres paſſions.

Le chevalier avoit conſulté avec ſoin les livres des voyageurs ; il avoit ſuivi les raiſonnemens des philoſophes ; il avoit tout entendu, pour ſe former une juſte idée du caractere de ces peuples nouveaux ; & par ce moyen il avoit cru pouvoir démêler ce qui appartient à la nature, d'avec ce qui eſt le fruit de l'éducation & de l'uſage.

Mais après avoir beaucoup lu, que trouva-t-il ? Des récits qui ſe contrediſoient, des jugemens oppoſés & quelques faits particuliers donnés pour des coutumes générales. Il

vit que l'habit de miſſionnaire ou de commerçant avoit dicté leurs opinions diverſes, & que l'amour du merveilleux avoit été le foible des voyageurs les plus intrépides.

On vantoit le bon-ſens naturel des Indiens; & comment le concilier avec l'extravagance de leur culte ? On exaltoit leur courage ; mais à chaque pas la plus miſérable ſuperſtition ſembloit le démentir.

Le chevalier parvint peu à peu à dédaigner les ſources où il cherchoit à puiſer ces connoiſſances difficiles; il ne courut plus avec empreſſement au-devant du premier voyageur qui débarquoit ; il ne crut que ſes propres réflexions & ſon cœur : mais ſon cœur devint pour lui un interprete infidele.

En ſe mettant à la place d'un homme qui vit ſous les loix ſimples de la nature, en ſuivant ſes mouvemens & la progreſſion de ſes idées, en analyſant ſes ſenſations, en compoſant les loix ou les opinions qu'il peut ſe forger, il ne fit, comme bien d'autres, qu'embraſſer ce qui plaiſoit à ſon imagination,

Il avoit écouté la voix de ſon cœur qui étoit généreux, & ſon cœur lui avoit aſſuré que l'homme eſt né bon : ainſi il avoit jeté le caractere de tous les hommes dans un même moule ; & après leur avoir prêté toutes les idées de ſa raiſon exercée, il s'étoit applaudi de l'heureux plan de ſon admirable ſyſtême.

Un voyage qu'il fit en Amérique lui donna cependant lieu de le ſoumettre à un nouvel examen. Ce fut là qu'il fit la connoiſſance de Williams, Indien, qui avoit vécu long-tems dans un état abſolument ſauvage. Williams étoit auparavant connu ſous le nom de Zidzem. Zidzem, par une ſuite de ſon étonnante deſtinée, avoit été conduit à Londres, ramené en Amérique, & après pluſieurs aventures ſingulieres, s'étoit établi dans le comté de Kilkenny au midi de l'Irlande, ou il vivoit en ſage, d'un bien acquis par une honnête induſtrie.

Ce fut une rencontre bien précieuſe au chevalier Baltimore qui, allant viſiter ſes terres en Irlande, retrouva cet Indien & ſe l'at-

tacha par les avances de la plus tendre amitié.

Elle ne tarda pas à devenir mutuelle : alors le chevalier ſe flatta de pouvoir apprendre avec certitude quels étoient les mouvemens naturels & les paſſions primitives du cœur de l'homme, juſqu'ici l'énigme la plus inexplicable qui ſoit dans la nature.

Williams poſſédoit une conception vive & facile. Ses voyages l'avoient formé dans pluſieurs connoiſſances, & ſon goût pour la lecture avoit enrichi ſon eſprit de mille traits inſtructifs. Les bons écrivains, tant anciens que modernes, ne lui étoient pas inconnus. Lorſque leur amitié fut parfaitement cimentée, le chevalier exigea de ſon ami qu'il mît par écrit tout ce qu'il avoit éprouvé depuis ſa plus tendre enfance juſqu'au moment où il s'étoit trouvé parmi des peuples policés. Il voulut encore qu'il décrivît & ſes premiers penchans, & ſes premiers deſirs, & le fil de ſes idées ; qu'il rapportât dans le plus grand détail ce qui l'avoit affecté le plus vivement, & de quelle maniere ſur-tout il l'avoit été.

Son ami ſe refuſa plus d'une fois à cette demande, parce qu'il ſentoit toutes les difficultés de l'exécution. Comment en effet ſe rappeller des ſenſations primitives, effacées & détruites par tant d'autres ? Comment retrouver la chaîne de ſes propres idées & le nœud inviſible qui a ſervi à les joindre ? La mémoire ne ſuffit pas pour cette grande opération.

Cependant, après avoir réfléchi très-longtems, être deſcendu en lui-même, être revenu ſur ſes premieres années, il ſe rappella un certain nombre de faits, dont rien n'avoit pu effacer l'impreſſion ; & cédant aux ardentes prieres de l'amitié & de la philoſophie, il envoya l'hiſtoire ſuivante au chevalier Baltimore. Celui-ci, dans le premier tranſport de ſa joie, en fit part à un de ſes amis, auſſi curieux que lui ſur cette intéreſſante matiere. Cet ami a commis une petite infidélité en faveur d'un de mes parens, & je publie l'hiſtoire pour expier ſa faute.

Que celui qui voudroit proſcrire ce tableau de la nature humaine, réfléchiſſe avant tout

& craigne de ſe tromper. Qui oſera affirmer que la nature ſeule eſt une mauvaiſe législatrice ? Qui oſera condamner les actions & les penſées d'un ſauvage, lorſque, retenu dans une ignorance invincible, il ſuit ce que l'inſtinct & le ſentiment lui preſcrivent ? Sera-ce l'homme civiliſé, l'habitant des villes, chez qui tous ces traits primitifs ſont altérés ? Ah ! reſpectons plutôt cet inſtinct ſacré, donné par l'Auteur de tous les êtres, & ſouvenons-nous que plus l'homme cherche à l'obſcurcir, à l'étouffer, plus il s'éloigne de la félicité.

CHAPITRE Ier.

(Williams parle à ſon ami juſqu'à la fin de l'ouvrage.)

QU'EXIGEZ-VOUS de moi, cher chevalier, lorſque vous voulez que je vous décrive le véritable état de mon ame dans ces tems où la nature ſeule m'inſpiroit, où heureux dans la ſolitude des montagnes de Xarico, je vivois avec la tendre Zaka, criminelle & innocente à la fois ? Vous oubliez que vous allez rouvrir des plaies qui ſaignent encore; vous oubliez que pour vous obéir il me faut éprouver la plus vive des douleurs. Mes larmes arroſent le papier .... Ah, Zaka, malheureuſe Zaka ! la religion condamne les pleurs que m'arrache ton ſouvenir : je le ſais aujourd'hui ; mais la nature, mais mon cœur ne peuvent les retenir.

Ferai-je un fidele portrait de moi-même ? Me peindrai-je avec un cœur dépravé ? moi

qui dès le premier inſtant où j'ai ſenti mon exiſtence, ai chéri la vertu, avant même que ma bouche eût appris à prononcer ſon nom.

Cependant l'infortuné Zidzem a été déclaré publiquement coupable, lui qui ſe flattoit d'être innocent ! Que ce ſouvenir m'eſt cruel ! On eſt donc coupable ſans le ſavoir. Eh, pouvois-je deviner les loix établies pour la tranquillité ou la félicité d'un grand peuple, tandis que j'étois ſeul dans un déſert ?

Voici mon hiſtoire : elle juſtifiera peut-être, mais elle ſervira très-peu à éclaircir vos doutes. Vous voulez approfondir de grandes queſtions, dont la ſolution paſſe, je crois, notre portée. La raiſon de l'homme, abandonnée à elle-même, peut-elle s'élever à la connoiſſance d'un Créateur ? Peut-elle éclairer par degrés notre foible entendement ? Eſt-il poſſible enfin à l'homme de connoître le véritable rapport de ſes devoirs ? Oh ! ne deſirez-vous rien de trop, cher chevalier ? Vous-même jugez-vous.

Tous les hommes auroient-ils agi comme moi, s'ils ſe fuſſent trouvés dans ma ſituation ?

& d'après ce que l'un a fait, peut-on décider de ce que l'autre auroit pu faire ? Sans doute nous avons beſoin d'une main céleſte qui nous conduiſe dans une route auſſi incertaine ; mais eſt-il impoſſible à l'homme de réfléchir ſur lui-même, d'écouter la voix ſecrete de ſon cœur, & de remonter ainſi aux principes de cette loi ſublime & invariable, qui dirige tous les êtres ? Aura-t-il abſolument beſoin d'un ſecours étranger pour ſentir l'exiſtence d'un premier Etre ? La vertu eſt-elle incompatible avec l'ignorance ? Le cœur n'a-t-il pas ſes lumieres, & plus pures que celles de l'eſprit ? Hélas ! avant que l'Eternel eût daigné faire deſcendre ſur la terre ces vérités lumineuſes & conſolantes, la raiſon n'avoit-elle pas ſu les entrevoir ? Ne portons-nous pas le germe d'un ſentiment actif, qui ne demande que la moindre étincelle pour croître & ſe développer ?

Je vous envoie mon hiſtoire, parce que vous êtes mon ami, & que j'aime à vous avoir pour témoin de toutes mes penſées.

Mais dérobez-les, je vous prie, aux yeux de ces hommes qui veulent exercer un deſpotiſme ſur les eſprits, & qui font un crime de ne point adorer leurs prétendus oracles. Nourris dans les diſputes de l'école, accoutumés à recevoir les idées anciennes, ils prononcent hardiment ſur l'homme qu'ils ne connoiſſent pas, & lancent enſuite leur foudre ſur le fantôme qu'ils ont imaginé. Evitez ces docteurs vains, leur orgueil & leur intolérance. Ils voudront vous perſuader que Zidzem, qui va vous crayonner la ſenſibilité de ſon cœur, eſt un libertin, un inſenſé, peut-être un impie qui, ſous un air de ſimplicité, cache le coupable deſſein de renverſer leur ſyſtême. Ils ſe vengeroient à juſte titre : le bon Zidzem a quelquefois été curieux de s'enfoncer dans le dédale obſcur de leur philoſophie ſcholaſtique, & il s'y eſt égaré avec eux ; mais du moins il a ri, en ſortant de leur pompeuſe école, tel qu'un homme ſage, en s'éveillant, ſe moque du ſonge ridicule qui a fatigué ſes ſens.

Pourquoi auſſi n'a-t-il pas adopté leurs chimeres ? Pourquoi n'a-t-il pas reconnu cette perverſité originelle qui, ſelon eux, eſt notre partage ? Pourquoi a-t-il cru qu'on pouvoit lire la grandeur & la magnificence du Créateur dans la voûte du firmament comme dans un livre ? Pourquoi a-t-il penſé que le Juge incorruptible, qu'on ne trompe point, réſide en nous-mêmes ? Pourquoi a-t-il découvert que toutes les fables dont la terre eſt remplie ne ſont que des emblêmes d'une idée primitive & qui appartient à tout homme qui, au lieu de diſputer, ne veut que ſentir ? Faut-il des argumens pour adorer ? Faut-il compulſer des livres pour apprendre à être juſte & bon ? N'eſt-on généreux, compatiſſant, qu'à la ſuite de longues études ? L'innocence ne ſuffit-elle pas, & n'appartient-elle point au premier mouvement de l'ame ? Je ne ſuis ni philoſophe, ni ſavant ; je n'ai point, comme eux, l'ambition d'élever un ſyſtême ſur un échafaudage de mots. Je ne veux être ici que l'hiſtorien de mes ſenſations, & des idées qu'elles m'ont fait naître.

CHAPITRE II.

Je ſuis né parmi les Chébutois, peuple du ſud de l'Amérique, peuple long-tems illuſtre & vainqueur. Pardonnez ſi je me fais gloire de ma patrie, & ſi je laiſſe entrevoir quelqu'orgueil au nom de ma nation.

Avant que l'avarice & la cruauté, ſous les vêtemens d'une religion ſainte, euſſent trouvé le chemin de l'Amérique, pour effrayer un nouveau monde de l'aſſemblage horrible de tous les crimes, les Chébutois étoient un peuple auſſi renommé dans l'Amérique, que les François le ſont aujourd'hui au milieu de l'Europe. Ils ont donné des habitans, des rois & des loix au Pérou.

Lorſque j'ai commencé à lire les auteurs Européens, j'ai cherché avidement ce qu'ils avoient dit du bon incas Cabot, qui avoit régné ſur tant de millions d'hommes, & qui, malgré l'étendue de ſon empire, avoit ſu les

rendre tous heureux ; ce qu'ils avoient penſé du ſage Zulma, du victorieux Ozimo qui triomphoit pour pardonner, & de vingt autres monarques diſtingués par des vertus héroïques & particulieres. Quels furent mon étonnement & ma douleur, de feuilleter vainement une prétendue hiſtoire univerſelle, & de ne pas trouver leurs noms, pas même celui de ma patrie ! Mais à la place de ces noms ſacrés, je lus l'énumération de toutes les folies d'un certain Jaques, les attentats multipliés d'un Henri qui faiſoit couper la tête à ſes femmes l'une après l'autre, pour en épouſer une nouvelle en ſûreté de conſcience, & combien de maîtreſſes avoit entretenu un roi voluptueux, nommé Charles.

Quoi, dis-je en ſoupirant, la vertu, la ſageſſe, la valeur de Cabot, de Zulma, d'Ozimo, ſont reſtées inconnues, & la ſottiſe, les crimes de ces indignes ſouverains ſont éterniſés ! La penſée que, dans quelques ſiecles, ces livres périroient ſans doute avec la mémoire de leurs héros, fut la ſeule choſe qui ſervit à me conſoler.

Lors donc que les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & du ſang, la foi & la rage dans le cœur, la flamme & la croix à la main, aborderent les malheureuſes contrées de l'Amérique, les Chébutois n'inſpirerent pas plus de pitié que les autres peuples. Ces Européens altérés d'or attaquerent des nations qui ne les avoient point offenſés, attenterent à leurs biens, à leur liberté, à leur vie, & prêcherent enſuite une religion qu'ils avoient rendue auſſi déteſtable qu'eux. Les tourmens étoient les interpretes de ces barbares, un bûcher enflammé leur réponſe, & la cupidité l'origine de leur zele affreux. Ils annonçoient un Dieu pere de tous les humains, & ils maſſacroient des créatures humaines qui ne pouvoient ſûrement reconnoître en eux des hommes. Je ne m'étendrai point ſur cette plaie cruelle faite à la religion & à l'humanité ; d'ailleurs ces horreurs ſont aſſez connues, & les Européens doivent à jamais rougir de ne pouvoir les effacer de leur hiſtoire.

Un petit nombre de Chébutois ſe ſauverent dans les montagnes de Xarico, pour ſe dérober à un eſclavage plus cruel pour eux que la mort. Une autre partie pouſſa juſqu'aux frontieres du Pérou; là, l'imagination encore troublée des vaſtes ſcenes de carnage, il croyoient toujours rencontrer leurs farouches aſſaſſins. Les triſtes reſtes de pluſieurs nations Américaines s'unirent & formerent un nouveau peuple. Elles fonderent leur habitation au milieu de petites plaines ſituées entre des rochers & défendues par des bois inacceſſibles. Elles s'eſtimoient heureuſes après avoir tout perdu ; elles étoient libres.

Le gouvernement fut confié à un capitaine nommé Xaliſem : ſon pouvoir ſe bornoit à protéger la nation. Il dut cette place à ſa valeur héroïque, & non aux droits de la naiſſance. Les loix furent auſſi ſimples que l'eſprit de ces peuples, & elles en étoient plus reſpectées : elles tendoient à unir & non à diviſer les cœurs, à concentrer l'intérêt particulier dans l'intérêt général ; elles n'attribuoient

tribuoient pas quelques privileges à quelques individus pour ſoumettre le gros de la nation ; elles ne faiſoient pas quelques heureux aux dépens de la multitude.

Unis par le malheur, les citoyens plus égaux s'aimerent davantage. Cependant il y avoit parmi eux preſqu'autant de cultes différens que de chefs de famille ; mais ils ne ſe tourmenterent pas pour des cérémonies, parce qu'ils étoient religieux, & non vains & intéreſſés. Nul d'entr'eux, affectant un droit ſur la penſée, n'apprenoit à haïr ſon voiſin à cauſe de ſa ſecte. La ſûreté de l'état, telle étoit la loi univerſellement reconnue : alors les infracteurs étoient ſévérement punis, fuſſent-ils deſcendans d'Ozimo, fuſſent-ils les enfans du ſoleil.

J'ai remarqué avec étonnement que dans pluſieurs gouvernemens la juſtice détournoit ſon glaive devant quelques hommes puiſſans : ce qui les autoriſoit à trahir les intérêts de la patrie, ou à porter leurs mains avides ſur les revenus de l'état. Un pareil crime étoit

inconnu chez les Chébutois : jamais on n'entendit parler de guerres civiles ni religieuſes, & je n'ai pu me familiariſer avec l'hiſtoire des Européens, quand j'ai vu qu'on n'avoit jamais diſputé ſi l'on devoit adorer Dieu, mais qu'on avoit verſé des torrens de ſang pour ſavoir comment il faut l'adorer. Ainſi, c'eſt plutôt l'extérieur du culte que le culte même, qui a ſervi de prétexte à l'embraſement des états ; ou plutôt l'homme a défendu la cauſe de ſon opinion, & non celle de la Divinité. Mais a-t-elle beſoin qu'on défende ſon culte à main armée ? Dieu ne refuſe point les rayons de ſon ſoleil à l'impie adorateur des idoles : laiſſons à ſa ſuprême grandeur le ſoin de venger ſes offenſes.

Les Chébutois (car ce peuple compoſé de vingt peuples divers, avoient retenu le nom qui imprimoit le plus de reſpect) devoient être néceſſairement les irréconciliables ennemis des cruels Eſpagnols : la vengeance étoit leur premier devoir, j'ai preſque dit leur vertu. Si un Eſpagnol tomboit

entre leurs mains, ils lui faiſoient ſouffrir les mêmes tourmens qu'ils avoient endurés : c'eſt ainſi qu'ils ſatisfaiſoient à la mémoire de leurs braves ancêtres, lâchement égorgés.

Les Européens accuſent encore aujourd'hui les Chébutois d'avoir été la nation la plus ſanguinaire. Non, mon ami, elle fut la plus juſte. Autrefois ſimple & tranquille dans ſes mœurs, contente des préſens de la nature, elle vivoit ſans ſoupçonner la vengeance & la fureur ; mais à la vue de monſtres nourris au carnage, à l'aſpect de leurs tyrans enſanglantés, les Chébutois imiterent leur cruauté, & bientôt les ſurpaſſerent. Ils ſe familiariſerent avec les arts horribles qui portent la deſtruction. On ne les traita plus de ſtupides dès qu'on les vit redoutables ; toutes les paſſions violentes échauffoient leur courage.

On vit la liberté refleurir ſur des rochers, après des fleuves de ſang ; mais on ne la crut pas trop chérement achetée. Les Chébutois braverent leurs ennemis juſques ſous le

cacique Azeb, mon pere. Il étoit brave, il avoit des vertus; mais, le dirai-je ! il étoit plus philoſophe que politique & guerrier. L'avarice, la ſuperſtition & la tyrannie conjurerent enſemble pour effacer de deſſus la terre un peuple innocent & libre. Les Eſpagnols ne pouvoient ſouffrir une colonie d'Indiens voiſins de leurs villes; mais comment franchir les hautes montagnes de Xarico? comment aſſervir des hommes qui frémiſſoient au ſeul nom d'eſclavage? Ils eſpérerent obtenir de la ruſe ce qu'ils n'oſoient attendre de la valeur. L'inimitié entre les deux nations paroiſſoit affoiblie par le tems; quelques petites alliances étoient même formées par le relâchement de la diſcipline. Ils parurent plus modérés; ils nous porterent des paroles de paix. Le commerce s'introduiſit entre les deux peuples : cette correſpondance utile conſacra leurs liaiſons.

Déjà quelques miſſionnaires s'étoient gliſſés chez les Chébutois : leur extérieur compoſé, leur langage doux, leur zele déſintéreſſé ou

qui paroiſſoit l'être, ne laiſſerent point ſoupçonner des eſpions ſecrets parmi un peuple qui ſavoit combattre, vaincre & punir, mais qui ignoroit les pieges de la trahiſon.

CHAPITRE III.

Mon pere, trompé par la douceur apparente de leur caractere, reçut ces miſſionnaires avec bonté. Dans ſa jeuneſſe il avoit fréquenté quelques Européens; de ſorte qu'il poſſédoit pluſieurs connoiſſances étrangeres à ſes compatriotes. Amoureux des arts, il accueillit des hommes qui les cultivoient. Il avoit de la ſageſſe, de la grandeur d'ame, de l'humanité; mais il ne prévoyoit pas aſſez les dangers. Trop peu défiant pour la place qu'il occupoit, il permit aux miſſionnaires de prêcher librement leur religion; ne croyant pas qu'elle pût influer ſur la forme du gouvernement, & que des hommes iſolés & ſans armes puſſent jamais être dangereux à un peuple de guerriers. Cette religion étoit nouvelle, impoſante par ſes céré-

monies, annoncée par des hommes intelligens; elle attira la foule, fit des progrès étonnans & rapides, plut par des dehors éclatans; & telle fut la premiere ſemence des troubles qui amenerent la ruine de ce peuple aveuglé.

Vous ſavez que les Américains ne ſont pas tous de la même couleur : on y voit des femmes qui, en blancheur & en beauté, ne le cedent en rien aux plus belles Européennes. Ma mere Alguézire eut la gloire d'être la plus aimable d'entr'elles. Unie à Azeb par les liens les plus doux, elle étoit alors dans tout l'éclat de la plus floriſſante jeuneſſe. Moi & une fille nommée Zaka étions les ſeuls fruits de leurs amours.

Alguézire eut le malheur de plaire à l'un des miſſionnaires, qui avoit un libre accès dans la demeure de mon pere. Il s'inſinua près d'elle ſous le maſque de la probité; mais il ne tarda pas à trahir ſon coupable deſſein. Alguézir étoit une ſauvage, elle fut fidelle à ſon époux.

Le miſſionnaire, trompé dans ſes deſirs,

après pluſieurs tentatives, eut recours à la force. Elle rendit ſes efforts vains, & ſe plaignit à mon pere. Azeb, armé du glaive de la juſtice, mais ſans haine & ſans colere, crut pouvoir punir le perfide qui avoit attenté à l'honneur d'une femme que ſon rang & ſa vertu auroient dû faire reſpecter; & ſelon la religion qu'il prêchoit, le ſéducteur audacieux n'en étoit que plus coupable. Les loix qui prononçoient la peine de mort contre la violence, furent exécutées.

Le châtiment de ce miſſionnaire eut des ſuites horribles: ſes compagnons le blâmoient publiquement, mais en particulier lui donnoient le nom de martyr. Les Chébutois baptiſés, excités à la révolte par leurs ſourdes manœuvres, s'emporterent injurieuſement contre mon pere; ils crurent la religion outragée dans la perſonne du coupable juſtement puni. Animés à la vengeance par l'organe de leurs prêtres, ils firent une alliance ſecrete avec les Eſpagnols, & les conduiſirent par des paſſages inconnus dans le centre des montagnes de Xarico.

Une guerre civile alloit embraſer l'état, & c'étoit la religion qui devoit aiguiſer le fer. Mon pere vit qu'il ſeroit trop foible contre la plus grande partie de ſes ſujets révoltés : il aima mieux céder pour épargner le ſang, & ce fut de cette maniere qu'il déſarma ſes ſujets, ſe flattant de les convaincre bientôt de leur profonde erreur.

Il accepta donc le traité que les Eſpagnols lui offrirent, parce qu'il avoit eſpéré que ſes ſujets ouvriroient les yeux & redeviendroient fideles à leur premier ſerment, gage de leur liberté, de leur bonheur. Malheureux Azeb ! plus malheureux citoyens ! Tous les yeux ſe fermerent ſur les dangers & ſur les déſaſtres qui préparoient la ruine de la patrie.

Tandis que les jeunes Chébutois, le front ceint de fleurs, célébroient au milieu des feſtins cette nouvelle alliance, ils furent trahis par leurs compatriotes ſuperſtitieux. Au ſignal qu'ils donnerent, les Eſpagnols commencerent le carnage. Surpris, enveloppé de toute part, ce peuple ne put ſe défendre, & le fer

dans la main de la férocité choiſit à ſon gré ſes victimes.

Azeb qui avoit un ſecret preſſentiment de cette trahiſon, s'échappa du carnage où ſes ſujets innocens étoient plongés. Au milieu de tant d'horreurs, il eut la joie de voir ſon fils & ſa fille ſauvés par les ſoins d'un ſerviteur fidele : mais parmi la foule des aſſaſſins il perdit la belle Alguézire. O douleur ! il vit la main qui perça ſon cœur, il entendit les derniers mots de ſa bouche expirante, & ſon bras fut impuiſſant à la venger.

Quelques ſujets raſſemblés autour de ſa perſonne protégerent ſa vie & favoriſerent ſon évaſion. Obligé de céder à leurs pleurs, il nous prit entre ſes bras ; & après avoir marché long-tems, accompagné d'un ſeul domeſtique, il ſe cacha dans des antres ſecrets à lui ſeul connus.

Du fond de cet aſyle on diſtinguoit la flamme des bûchers qui conſumoient nos malheureux concitoyens, & l'écho nous reportoit ſur ces rochers déſerts leurs cris la-

mentables. La fumée qui ſortoit des cabanes embraſées, s'élevoit en noirs tourbillons, obſcurciſſoit le ciel, étendoit ſa vapeur juſques ſur nous & ſe mêloit à l'air que nous reſpirions.

Ceux des nôtres qu'on voulut forcer à embraſſer une religion qu'on leur avoit trop appris à déteſter, aimerent mieux expirer dans les flammes. On les vit danſer autour du bûcher, puis embraſſer le bois qui alloit les réduire en cendres. Auſſi courageux que les Eſpagnols étoient lâches, ils chantoient au milieu des tourmens les louanges de Xuixoto, croyant mourir pour ſa gloire ; & dans cette idée ils expiroient avec une ſorte de joie.

Les Eſpagnols ne ceſſerent d'égorger que lorſque les victimes leur manquerent. Alors ils leverent leurs mains ſanglantes vers le ciel, comme pour lui offrir le ſacrifice de pluſieurs milliers d'hommes. Ils ſe livrerent à une joie effrénée, & s'applaudirent, dans le ſein de la débauche, de leurs crimes nombreux.

Ils inſtituerent une fête ſolemnelle, où ils célébrerent la mémoire de l'adultere, comme celle d'un ſaint qui devint leur digne patron. Mais, ô châtiment de la juſtice divine! les chrétiens Chébutois qui avoient trahi leurs concitoyens, furent trahis à leur tour, & reçurent le prix de leur perfidie. Eſclaves & chargés de chaînes, condamnés aux plus vils travaux par ces mêmes Eſpagnols, juſtes une fois, leurs remords tardifs vengerent du moins la patrie & mon pere.

CHAPITRE IV.

DANS un vallon ceint de hautes montagnes & preſqu'inacceſſible, nous demeurâmes cachés pendant quelques jours. N'oſant ſortir de deſſous la voûte d'un rocher, Azeb choiſit une nuit des plus ſombres, & nous conduiſit par des routes ſecretes vers un déſert que lui ſeul connoiſſoit. On avoit mis ſa tête à prix. Que de fatigues eſſuya ce bon pere veillant ſur tous nos beſoins pendant un voyage auſſi pénible ! Que de fois il trembla pour nos miſérables jours ! Non, ce n'étoit point le pouvoir qu'il regrettoit, c'étoit notre mere infortunée, dont l'image le ſuivoit ſans ceſſe. Je l'ai vu pluſieurs fois, en prononçant ſon nom, verſer des larmes, nous approcher de ſon ſein, nous en éloigner, comme s'il eût craint de nous faire partager ſes douleurs.

Notre débile enfance eut beſoin de toute ſon active tendreſſe pour ne pas ſuccomber

en route ; mais il avoit tout prévu , & il ſut domter toutes les traverſes. Accompagné du ſeul Caboul , ſon fidele compagnon , il arriva dans l'aſyle impénétrable qu'il avoit choiſi pour y terminer ſes jours. Figurez-vous des rochers eſcarpés qui environnent une plaine aſſez agréable , comme ſi la nature eût voulu la dérober à tous les yeux : d'un côté les montagnes de Xarico , de l'autre des bois inacceſſibles ; c'eſt là que , dans une caverne ſpacieuſe , mon pere avoit dépoſé ſes tréſors à couvert des Eſpagnols & de leurs recherches avaricieuſes. Là , nous nous trouvâmes en ſûreté & comme dans une citadelle où la nature prenoit ſoin en même tems de nous nourrir & de nous protéger.

Je tiens tous ces détails de la bouche de mon pere , qui me les a confirmés dans pluſieurs récits. Je n'avois alors que trois ans , & Zaka en avoit deux. C'eſt un âge où par ſa foibleſſe l'homme paroît le plus infortuné des êtres , & où j'ai été le plus heureux parce que j'étois inſenſible aux malheurs qui m'environnoient.

Dans les premiers tems nous demeurions toujours dans une caverne obſcure, & je ne ſavois pas alors que c'étoit pour conſerver une vie pour laquelle j'avois une indifférence abſolue. Mes yeux s'accoutumerent aux ténebres & ne m'empêcherent plus de diſtinguer les objets. Aujourd'hui je jouis encore du privilege de voir diſtinctement dans l'ombre la plus épaiſſe.

Mon pere, Caboul, Zaka, & moi, tel fut le petit nombre des infortunés échappés à la fureur des Eſpagnols. Jamais mon pere ne ſe haſardoit à monter au ſommet des rochers, dans la crainte d'être découvert. Nos tyrans avoient étendu leurs habitations dans les plaines qui bordoient ces rochers : dans la ſuite nous nous promenions ſeulement ſur un petit côteau orné de gazon, où nous reſpirions le frais. Que d'inquiétudes nous cauſâmes à la tendre ſollicitude d'Azeb ! Il étoit obligé d'interrompre nos jeux innocens ; il nous interdiſoit juſqu'aux cris de la joie ; nous ne pouvions ſoupçonner pourquoi il

refrénoit nos tranſports, pourquoi il nous empêchoit de ſortir de l'eſpace circonſcrit. Notre raiſon commençante accuſoit ſa ſévérité, qui n'étoit que le fruit de ſa vigilante tendreſſe.

Notre petite plaine étoit aſſez fertile pour nous procurer une nourriture ſuffiſante & convenable : la Providence a ſoin de l'homme en quelque lieu qu'il ſe trouve, pourvu que ſon travail interroge ſa libéralité. Cher chevalier, arrêtez-vous un inſtant; contemplez un ſpectacle qui intéreſſera votre cœur ſenſible; voyez un cacique qui s'aſſeyoit ſur un trône d'or & poſſédoit autant de tréſors qu'en peut deſirer l'ambition des monarques de l'Europe; voyez-le cultiver la terre de cette même main qui portoit le ſceptre. Il ne le regrette pas; il eſt à lui-même, & il ſe trouve payé de toutes ſes peines, lorſqu'un de ſes enfans lui ſourit. Les déſaſtres de ſa nation, voilà ce qui le touche encore : il a fait ſans peine le ſacrifice de l'autorité; mais il ne s'accoutume pas aux images effrayantes

de la patrie exterminée. Il m'a dit ſouvent qu'il ſe trouvoit plus heureux dans cette ſolitude, n'ayant à lutter que contre les beſoins de la vie, que lorſqu'au milieu des hommages qui environnent la royauté, il avoit les inquiétudes du commandement & les ſoucis renaiſſans d'une prévoyance journaliere.

Pere tendre, il apprêtoit de ſes mains l'aliment qui ſoutenoit notre vie défaillante; chef adoré, il poſſédoit un ami dans un de ſes anciens ſerviteurs; & peut-être il rendoit graces au ciel de ſon infortune, puiſqu'il avoit rencontré un cœur, lorſqu'il n'avoit plus de diadême.

Une herbe de bon goût, le fruit du cacoyer, des racines ſucculentes, quelquefois du gibier, voilà ce qui compoſoit les mets de notre table. Je ne détaillerai point ici les prodiges d'induſtrie que le ſoin de notre conſervation ſut dicter à mon pere. Caboul lui diſputoit la gloire du travail, & mon pere le récompenſoit de ſon zele en s'avouant vaincu.

vaincu. Nous nous étions accoutumés à le regarder auſſi comme un pere; & dans les premieres années de notre vie, nous ne mettions aucune différence entre lui & l'auteur de nos jours. A leur rencontre nous nous précipitions également entre leurs bras, & les careſſes de l'un & de l'autre nous ſembloient tout auſſi vives. Contens de notre ſort, nous ne formions aucun deſir, & nous croiſſions en âge, ſans nous appercevoir que nous avancions dans le chemin de la vie, & que des clartés fatales alloient bientôt rompre le charme & l'inſouciance du jeune âge.

Quant au ſyſtême de notre éducation, Azeb l'avoit dreſſé ſur le plan le plus ſûr pour notre félicité. Il avoit réſolu de nous abandonner aux leçons de la bonne & ſimple nature, perſuadé que tout ce qu'elle fait eſt bien fait, & que ce n'eſt qu'en la contrediſant que nous nous ſommes ouvert la ſource de tant de maux. Sa voix ſacrée lui paroiſſoit préférable à toute autre, parce qu'elle eſt plus ſûre & que l'ignorance vaut mieux que l'erreur.

Azeb avoit connu les loix, les coutumes & le culte de divers peuples. Il avoit réfléchi ſur les contrariétés qui obſcurciſſent l'eſprit de l'homme & lui font bâtir des loix chimériques à la place de ces loix ſimples qui n'égarent jamais un cœur droit & ſincere. Il vouloit éloigner de nous ces opinions incertaines qui nous tourmentent, parce que nous ſentons confuſément que leur baſe nous échappe, & il crut avancer notre raiſon en nous dégageant de cette foule de mots, ſource de nos diſputes & de nos haines.

D'ailleurs il penſoit que comme nos jours devoient s'écouler, dans ce lieu déſert, au milieu de la paix & de l'innocence, nous n'aurions pas beſoin de préceptes, qu'il ſuffiſoit de nous faire pratiquer ce qui étoit bon & juſte, & que l'avertiſſement pourroit jaillir du fond de nos cœurs, puiſque Dieu avoit daigné gratifier la nature humaine d'un élan particulier vers la ſource de la vie & de l'exiſtence. A toutes les facultés qu'il nous a prodiguées, n'auroit-il pas joint la fin ſen-

ſible qui nous mene vers lui ? Si cela n'étoit pas, chaque être ſeroit donc iſolé ; la créa-tion ſeroit morte, & le lien qui nous unit au grand tout ſeroit rompu : où exiſteroit cette intime révélation, ſi du trône de ſa gloire Dieu ne l'avoit gravée dans le ſein du foible nourriſſon ? En croiſſant, en levant les regards vers la voûte du firmament, il faut qu'il la reconnoiſſe pour l'ouvrage de ſa main, ou il retombe dans la claſſe des brutes. Non, du côté de ce préſent Dieu n'a pas fait l'homme inférieur aux anges.

Le principal ſoin dont s'occupa Azeb, fut de nous enſeigner les mots uſités & néceſſaires pour les beſoins de la vie ; il ne nous expo-ſoit jamais que la ſignification des objets phy-ſiques ; il éloigna ſur-tout de notre eſprit l'idée de la mort, & il nous repréſentoit tous les objets de la nature comme animés & ſen-ſibles ; il nous faiſoit reſpecter un oiſeau, une mouche, une fourmi, & nos pieds étoient accoutumés à ſe détourner, de peur de l'écra-ſer. Il nous répétoit inceſſamment : Ne faites

point ſouffrir cet animal ; il n'eſt pas à vous ; car ſi vous marchez ſur lui, Caboul & moi marcherons ſur vous. Reſpectez tout ce qui a le mouvement ; car vous n'êtes pas plus dans le monde que cette mouche qui vole.

Ainſi il abandonna nos cœurs à la ſenſibilité, & nous accoutuma à regarder tout ce qui nous environnoit comme doué d'un principe de vie ; de ſorte que nous étions parvenus au point de ſaluer les animaux comme nos freres, comme nos égaux. Jamais notre langue ne ſe trempa dans leur ſang ; ou quand la néceſſité avoit obligé Azeb d'en mettre quelques-uns à mort, il les tuoit loin de nos regards, & ces animaux ne portoient plus ſur notre table l'apparence d'un être qui avoit reçu un ſouffle de vie.

Nous avions douze ans, que l'idée de la deſtruction n'étoit point encore entrée dans notre imagination : nous jouiſſions des bienfaits de la nature ſans trouble & ſans remords, & la mort ſeroit venue nous frapper ſans que nous la connuſſions ; l'image même du dépé-

riſſement étoit étrangere à nos réflexions.

Dès que nous pûmes le comprendre, Azeb nous parla des plaines voiſines comme d'un lieu où habitoient des méchans qui ne reſpectoient pas la ſenſibilité de leur prochain, & qui, ſe faiſant du mal les uns aux autres, en feroient à tous ceux qui les approcheroient. Il nous prit à tous deux un friſſon intérieur; & enviſageant qu'au-delà de ces rochers il exiſtoit des méchans, nous regardâmes le lieu que nous habitions comme celui dont nous ne devions pas nous écarter, ſous peine de ſouffrir.

Azeb eut grand ſoin de nous impoſer de bonne heure des travaux proportionnés à la foibleſſe de notre enfance : il nous entretint dans ces exercices ſalutaires qui développerent l'uſage de nos membres & rendirent nos corps ſouples & agiles.

Chaque jour nous aſſiſtions au lever de l'aurore, & il ne nous étoit pas permis de paſſer dans le ſommeil cette heure ſacrée du jour. Nous contractâmes l'heureuſe habitude

du travail ; il rempliſſoit les trois quarts de la journée : il nous devint néceſſaire, & même agréable.

Cette vie tempérée & agiſſante nous tenoit gais & vigoureux. Une eſpece de chant meſuré accompagnoit nos exercices : la voix de Caboul & celle de mon pere nous répondoient à une grande diſtance, & notre poitrine ſe fortifioit en même tems que nos bras. Il m'en eſt reſté une voix forte, que dans la ſuite j'ai été obligé d'adoucir en vivant parmi des hommes civiliſés, leſquels, à mon ſens, ont perdu tous les accents de la nature, & ne font plus que ſiffler ou murmurer.

La ſanté circuloit dans nos veines ; une vivacité bouillante régnoit dans tous nos mouvemens ; jamais l'odieux joug de la contrainte n'affaiſſa le reſſort de notre ame ; libres, nous fûmes heureux. Si nous connûmes la douleur, peine inévitable & paſſagere, nous ne connûmes point le chagrin, l'inquiétude de l'avenir. Nos deſirs ſe réduiſoient à peu de choſe ; ils étoient tous ſatisfaits, & nous

ne devinions pas qu'il exiſtoit des ſciences que l'on n'acquiert que par les larmes, les tourmens & la captivité des premieres années de la vie de l'homme.

CHAPITRE V.

CEPENDANT nous approchions de cet âge redoutable où les pénibles & agréables ſenſations du cœur humain ſe font ſentir dans toute leur vivacité, étonnent l'ame par leur nouveauté, & la raviſſent par leurs décevantes douceurs. O jours d'innocence, de trouble & de volupté ! Ma raiſon étoit enveloppée dans une heureuſe obſcurité; je ne connoiſſois ni la nature, ni moi-même... Il m'eſt difficile aujourd'hui de remonter à mes premieres ſenſations, & de marquer toutes celles que ma mémoire m'apporte confuſément.

Vous verrez néanmoins mes deſirs naître les uns des autres; mais ne jugez pas pour cela que tous les hommes ont la même maniere de

voir, de ſentir, de deſirer & de jouir. Des êtres qui paroiſſent ſemblables, different quelquefois tellement qu'on les croiroit oppoſés.

Mon ouvrage eſt trop difficile pour qu'il ne demeure pas imparfait. Les années ont effacé en partie les images qui étoient alors ſi vivement imprimées dans mon ame; & que de foibleſſes de l'eſprit humain ont paſſé ſans ſe laiſſer remarquer! Combien de fois ſur les mêmes objets ai-je changé de ſentiment! quel flux & quel reflux de jugemens contradictoires! Aidez-moi dans ce labyrinte où vous m'avez engagé, & ſuppléez aux idées intermédiaires.

Mes premieres ſenſations ont été les ſoupirs d'un cœur qui demande le bien-être. Je ſentois le beſoin d'être heureux, & j'attendois mes petites jouiſſances de la main qui avoit commencé à les répandre ſur moi. Je me rappelle parfaitement que j'aimois l'être qui me préſentoit ma nourriture; qu'il me tardoit de le revoir lorſqu'il étoit abſent, & que je ſouffrois lorſque j'étois ſéparé de lui. Il me ſou-

vient d'avoir beaucoup pleuré en voyant Caboul qui s'étoit bleſſé à la main. Je lus ſur ſon viſage pâle la douleur qu'il éprouvoit, & j'en reſſentis le contre-coup.

La joie d'Azeb me pénétroit de joie, & je diſtinguois d'abord quand quelque peine inviſible changeoit ſon viſage. Je crois que la ſenſibilité exiſte dans l'ame de l'enfant, & qu'il eſt déjà ſoumis à partager le plaiſir & la douleur de ceux qui l'environnent.

L'amour de la ſociété a encore été l'une de mes fortes ſenſations. Je n'aimois point à être ſeul; j'étois bien-aiſe quand je rencontrois mon pere ou Caboul, quand ils me careſſoient, quand ils me ſoulevoient dans leurs grands bras. Je les ſollicitois à me parler, lorſque leurs travaux les occupoient tout entiers. J'avois beſoin de lire dans leurs yeux les ſentimens qui les animoient à mon égard; & je me rappelle que je les devinois très-bien; j'oſe même croire que l'enfant eſt plus phyſionomiſte que l'homme fait. Comme il eſt tout inſtinct, il ſent l'ame de celui qui l'ap-

proche : je ne me ſuis jamais trompé ſur la phyſionomie ſereine ou triſte de mes deux ſupérieurs.

J'étois encore plus charmé lorſque je jouois avec Zaka. Si nos petits jeux nous brouilloient, le beſoin d'être enſemble nous rapprochoit bientôt. Quand elle étoit fâchée & qu'elle s'éloignoit, c'étoit moi qui courois après elle, & je ne pouvois ſouffrir ſon éloignement plus d'une heure ou deux. Je voulois l'aſſujettir à mes divertiſſemens ; mais c'étoit elle qui m'aſſujettiſſoit aux ſiens.

Voilà les premiers mouvemens que je puis appeller en moi les mouvemens dominans & qui n'ont été gravés dans mon cœur par aucune main humaine. Je ne ſais ſi j'avois déjà le germe des autres penchans : je ne puis faire ici remarquer leur liaiſon, car je ne l'ai point ſentie moi-même. J'étois un être ſocial, puiſque je n'étois point indépendant des moindres ſignes qui ſe faiſoient autour de moi, que je les interprétois avec juſteſſe, & que j'y répondois avec facilité.

Je puis assurer avec sincérité que j'étois absolument exempt d'orgueil & de vanité, car on ne m'avoit jamais loué : on ne m'avoit point dit que je fusse beau ou laid, & je n'avois jamais songé aux attraits de ma petite figure. La jalousie m'étoit inconnue, car il n'y avoit jamais eu aucune préférence marquée entre Zaka & moi. La vérité m'oblige d'avouer encore que je n'avois pas plus d'amitié pour Azeb que pour Caboul : le degré de mon affection varioit selon le bien qu'ils me faisoient; les liens du sang n'étoient en moi que les nœuds de la reconnoissance.

Je n'avois aucun regret de mes actions quelconques : l'aigre voix du reproche ne retentit jamais à mon oreille.

On n'avoit point peuplé mon imagination de fantômes : je ne redoutois rien, soit que l'ombre m'enveloppât, soit que le ciel s'embrasât d'éclairs. Je ne reconnoissois aucun être malfaisant dans la nature; & quand j'étois averti par la douleur de mieux prendre garde à ma conservation, Azeb & Caboul ne joi-

gnoient point leurs cris à mes plaintes ; ils attendoient froidement que la douleur fût paſſée ; leur viſage calme me diſoit que ce n'étoit rien ; & comme je ſentois qu'ils m'aimoient, j'ajoutois foi à leur phyſionomie.

L'idée d'une propriété particuliere & excluſive n'entra point dans mon entendement. Jamais rien ne me fut refuſé ; quand je demandois quelque choſe d'impoſſible, on ne me répondoit pas, & mon caprice ceſſoit de lui-même.

Tous mes deſirs ſe bornoient à ſatisfaire mon appétit, & je ne ſais quoi de ſecret me diſoit que de ce côté la nature étoit inépuiſable, & que je ne manquerois jamais de nourriture. Ayant vu le vallon que j'habitois produire preſque ſans relâche des fruits de pluſieurs eſpeces, j'ignorois juſqu'aux termes de beſoin & de pauvreté.

Je conſidérois les vaſes d'or de mon pere d'un œil auſſi indifférent que les rochers qui ceignoient notre habitation : ſeulement leur couleur & leur éclat me cauſoient un léger

contentement. Je ne haïſſois perſonne, perſonne ne m'offenſoit : l'eſpérance m'étoit étrangere, je ne prévoyois point l'avenir. Borné au préſent, rien ne m'alarmoit, & la ſeule douleur me ſembloit un mal. Le moment paſſé, je l'oubliois.

Ainſi j'avançois, ſur une pente douce & fortunée, vers le printems de la vie, vers la ſaiſon où des paſſions, juſques là inconnues, s'éveillent comme une rapide tempête, entraînent nos cœurs comme un torrent impétueux, & où l'amour qui nous enivre nous met ſous le joug de ſon empire.

Ma raiſon avoit commencé à jeter ſes premiers rayons ; ils tomberent ſur les objets qui m'environnoient : j'apperçus quelques-uns de leurs rapports ; je les comparai, je les jugeai, & de ces réſultats naquirent des idées nouvelles. Je fis quantité de remarques qui m'étonnerent moi-même. Je bâtis de petits ſyſtêmes qui, tout extravagans qu'ils étoient, atteſtoient le libre exercice de ma penſée. J'approuvois & je blâmois. Je me ſouviens que

mon pere, attentif & ſe recueillant, avoit alors une phyſionomie que je ne lui avois pas encore vue ; qu'il me regardoit, & que ſon ſilence étoit expreſſif.

Je perdis cette pétulante étourderie qui caractériſoit mes premiers ans. J'étois tour-à-tour tranquille ou agité, ſombre ou joyeux ; l'ennui me glaçoit ou la volupté m'enflammoit.

Ce nouveau ſentiment qui ſe déloppoit en moi, me fit appercevoir toute la profondeur de mon être. Je réfléchis ſur moi-même je m'interrogeai, je ſondai l'abyme de mon cœur : un deſir de feu en rempliſſoit toute la capacité ; & ce deſir que je ne pouvois définir, qui m'effrayoit, me tourmentoit, me donna cependant quelques momens d'extaſe qui me dédommagerent de cet état cruel.

Je ſentis qu'il me manquoit quelque choſe néceſſaire à mon bonheur, moi qui juſqu'ici n'avois rien deſiré. Un chagrin lent & deſtructeur s'empara de mon ame ; une mélancolie profonde égaroit mes eſprits ; un trouble qui

alloit toujours croiſſant, que dis-je ! une fureur ſourde grondoit dans mon ſein. Ces phénomenes nouveaux décompoſoient pour moi le tranquille ſpectacle de la nature. Je pleurois ſans ſujet, je me réjouiſſois de même. Les vives étincelles d'un feu inconnu parcouroient mes veines & jetoient dans mon cœur des émotions à la fois douces & pénibles.

Enfin, la compagnie de mon pere & de Caboul me devint inſupportable ; car ils étoient abſolument étrangers aux ſentimens qui me dominoient : Zaka, la ſeule Zaka adouciſſoit mon chagrin, mais non pas mon trouble. Il redoubloit lorſque j'étois près d'elle : je ne la regardois plus avec la même aſſurance ; un éclair de ſes yeux me jetoit dans l'abattement ou dans une joie folle. Je tremblois en lui parlant des choſes les plus indifférentes : j'avois toujours le même zele pour lui rendre mille petits ſervices ; mais ce zele avoit quelque choſe d'emporté que je voulois vainement contraindre. Les racines

les plus ſucculentes, que j'arrachois du jardin, je les conſervois pour Zaka, & je donnois les moins bonnes à mon pere.

Que j'étois content lorſque Zaka ayant la tête baiſſée, ou appliquée à quelqu'ouvrage, je pouvois en ſilence dévorer ſes charmes ſans en être vu ! Si l'on me ſurprenoit alors, je rougiſſois comme ſi une honte ſecrete m'eût atteint.

CHAP.

CHAPITRE VI.

Il falloit que Zaka ſe fût apperçue du trouble qui me dévoroit, car elle étoit devenue auſſi craintive que moi; elle héſitoit à me demander ce que j'avois, & j'héſitois à lui découvrir ce que je reſſentois.

Je reconnus que ſon cœur n'étoit pas plus tranquille que le mien. Cette découverte m'inſpira un grand contentement, ſans ſavoir pourquoi. En la voyant inquiete, agitée, je tombai dans une eſpece de raviſſement que je ne puis définir. Son maintien étoit plus réſervé, elle n'oſoit plus badiner avec moi; mais je la voyois chaque jour inventer mille prétextes pour reſter à mes côtés. Elle fuyoit ſans raiſon, & ſans raiſon revenoit un inſtant après.

Mon cœur étoit trop ſurchargé pour ne pas s'ouvrir; mais je ne ſavois à qui dire mon ſecret, ſi c'étoit à Azeb ou à Caboul, afin

d'apprendre d'eux le moyen de me tranquilliſer. Zaka m'étoit trop redoutable ; ma voix expiroit en ſa préſence, je ne ſavois de quels termes me ſervir pour lui peindre la ſituation de mon ame ; & pourtant j'entrevoyois qu'elle ſeule pouvoit me comprendre.

Malgré ma ferme réſolution de calmer mes tourmens en lui en faiſant l'aveu, de jour en jour je devenois plus timide ; mon cœur voloit ſur mes levres, & ne s'échappoit jamais.

Je me ſuis demandé, dans un âge plus avancé, pourquoi l'amour, cette paſſion ſi légitime, s'effraie de lui-même, ſe déguiſe, comme par honte, ſous le nom d'amitié, & ſe rend, ſous ce maſque, douloureux & pénible.

Que de traits déchirent l'ame avant qu'elle oſe d'elle-même s'abandonner au plaiſir d'aimer & d'être aimé ! Quel eſt donc ce frein importun qui nous arrête dans la carriere du bonheur ? D'où naît cet effroi qui ſemble nous avertir que la félicité eſt dangereuſe ? La plus

heureuſe des paſſions eſt environnée d'épines qui écartent notre main.

L'amour eſt ſans honte chez les animaux, parce que ce n'eſt en eux qu'un inſtinct aveugle ; mais chez l'homme, c'eſt une volupté profonde & durable. Il n'eſt point de volupté ſans la pudeur : c'eſt elle qui aſſaiſonne notre bonheur, qui le rend plus touchant & plus vif ; l'imagination nous apporte des plaiſirs qui n'appartiennent qu'à elle.

J'étois heureux par mon imagination ; je n'avois d'autres idées, d'autres mouvemens, que ceux que je recevois de mon amour. Je marchois de penſée en penſée, & toutes me plaiſoient. Si je voyois de loin Caboul ou mon pere, je les évitois : ils venoient me diſtraire de la ſeule idée qui me charmoit profondément.

Je reſpirois avec plus de liberté lorſque je me trouvois dans un lieu parfaitement ſolitaire. Je n'éprouvois quelque repos que ſur la cime des montagnes, ou dans le fond d'un bois ténébreux. Mes penſées, toutes con-

traires les unes aux autres, ſe ſuccédoient avec la plus grande rapidité. Tantôt les tourmens que j'endurois ſe changeoient en ſentimens agréables ; tantôt une mélancolie ſombre prenoit le deſſus & obſcurciſſoit tout mon être. Un arbre touffu m'offroit-il ſon ombrage, je m'y arrêtois, & là, ſur la premiere fleur que rencontroient mes regards, mon imagination deſſinoit les traits de Zaka. Des larmes involontaires couloient de mes yeux, & je ne ſavois à qui reprocher la douleur muette & délicieuſe qui rempliſſoit mon ame.

Je ſoupirois à la vue du cryſtal des fontaines, de l'herbe molle des prairies, de la nuée tranſparente qui voloit dans les airs : il me manquoit un bien que mon œil avide pourſuivoit dans les objets mouvans de la nature. Je ſurabondois de vie, & je la répandois juſques ſur les êtres inanimés.

Plus les lieux où je me trouvois étoient ſombres, plus l'image de Zaka venoit avec tous ſes rayons éclairer ces déſerts. Ah ! quand mon imagination fatiguée voyoit fuir

ſon adorable fantôme, tout demeuroit autour de moi froid & immobile comme la pierre ſur laquelle je m'aſſeyois.

Alors, ſi j'appercevois une colline élevée, j'y portois mes pas : il falloit un plus vaſte horizon à mon cœur oppreſſé de ſoupirs. De là je conſidérois l'eſpace qui me ſéparoit de Zaka; je cherchois des yeux ſi ſa vue ne pouvoit pas l'embraſſer & me découvrir. Un inſtant après, l'ennui me ſaiſiſſoit, & d'un pied précipité je revolois vers l'endroit où je ſavois la trouver. A mon retour, ſi elle ſe plaignoit de mon abſence, ce ſeul mot de ſa bouche faiſoit treſſaillir mon ame de joie, & ma douleur ſe calmoit. Auprès d'elle je me diſois : Je ſuis bien ici, & je ſerois mal ailleurs; c'eſt ici que je ſens le plaiſir de l'ame.

CHAPITRE VII.

PORTANT toujours Zaka au fond de mon cœur, les penſées auxquelles je m'abandonnois en ſongeant à elle, me conduiſirent un jour fort loin dans notre caverne. Je parvins juſqu'au rocher le plus éloigné, qui terminoit le ceintre dont notre plaine étoit fermée, & je le franchis. J'errois, guidé par la mélancolie; j'oubliois les précipices qui m'environnoient, & les hommes méchans dont Azeb m'avoit parlé. L'amour, qui occupoit mon ame, ne me laiſſoit pas le ſoin de réfléchir qu'ils avoient leur habitation non loin de ces lieux.

Je gravis juſqu'au ſommet de la montagne, & bientôt, à mon grand étonnement, je découvris une plaine immenſe, moi qui n'avois jamais vu qu'un vallon reſſerré. Non : je ſuis incapable de rendre ce que je ſentis à l'aſpect de ce magnifique ſpectacle. Un rang de

rochers, entre leſquels étoient de plus petites plaines preſque toutes de ſable, avoit été comme un rideau qui m'avoit caché la nature. Je n'avois entendu que le rugiſſement de quelques animaux féroces; je n'avois habité qu'un déſert. O joie, lorſque je vis pour la premiere fois des campagnes floriſſantes, des productions qui m'étoient inconnues, le radieux mêlange des couleurs! Les arbres étoient en fleurs; leur odeur délicieuſe ſembloit être le parfum que la terre envoyoit au ciel en ſigne de reconnoiſſance. Le ſoleil, dans toute ſa majeſté, doroit les plantes qu'il faiſoit éclorre. Dans le lointain, les bras d'un fleuve majeſtueux coupoient en arcs argentés les prés humides. Que mon œil étoit charmé de pourſuivre ſon cours! J'étois muet d'admiration : ces rochers, remparts ſourcilleux qui entouroient ma triſte demeure, transformés en une tour bleue, me donnoient un ſpectacle raviſſant.

Pénétré de joie, avide de voir & de jouir, je conſidérois chaque objet; j'y revenois en-

core, & je ne me laſſois point de le contempler. Je m'écriois par intervalle : Ah, ſi Zaka étoit ici ! Un doux mouvement remua mon cœur ; je ſentis que j'allois pleurer, je ne retins pas mes larmes ; elles coulerent délicieuſement. Etoit-ce l'amour, étoit-ce le charme de la nature, qui m'attendriſſoit à ce point ? Tous deux avoient raſſemblé leurs ſenſations pour enchanter mon ame, & je crois que le moment où elles ſe réuniſſent eſt le complément de la félicité de l'homme.

Je deſcendis de la montagne à pas lents, tendant les bras vers le ciel : mes pieds nus ſe plongerent dans le tendre gazon. Je cherchois à rendre graces à l'auteur de ma joie ; je le cherchois, je ne le connoiſſois pas encore ; mais déjà j'admirois ſes ouvrages & je le devinois par ſentiment. J'étois heureux, & mon cœur créoit un long cantique d'actions de graces dans une langue qui n'avoit point de mots.

Enfin, ſorti du charme profond où les beautés de la nature m'avoient retenu, j'eus

un moment d'inquiétude; je ſongeai que je n'étois pas loin des hommes méchans, dont mon pere m'avoit parlé : mais je crus qu'ils ne pouvoient pas exiſter dans un auſſi beau climat. Tout me raſſuroit; le calme, le ſilence, la fraîcheur de l'air, le concert des oiſeaux. Des animaux couverts d'une laine touffue bondiſſoient autour de moi; mes mains les careſſerent avec tranſport. Je rencontrois de petits boſquets d'arbres chargés de fruits, & qui plioient ſous le fardeau. Dans le plaiſir inexprimable qui me ſaiſiſſoit, je ſautois comme un enfant & frappois des deux mains, tournant vingt fois autour de l'objet qui m'avoit émerveillé.

Conduit à chaque pas par un nouveau plaiſir, j'avançai fort loin : j'apperçus une cabane ouverte; j'y entrai. Elle étoit déſerte ; mais en voyant des vaſes & différens uſtenſiles à peu près ſemblables à ceux dont je m'étois ſervi dès mon enfance, j'eus l'idée d'un peuple nouveau. Je ne fus point tenté de les emporter, puiſqu'ils m'auroient été inu-

tiles ; mais je cueillis une fleur & un fruit pour Zaka, & je dirigeai mes pas vers mon déſert. Ah ! ſi Zaka eût été là, j'aurois choiſi cette cabane abandonnée, & je me ſerois contenté d'aller revoir quelquefois ceux qui avoient élevé mon enfance. Je ſentois que j'étois aſſez fort pour me ſéparer d'eux, & pour demander à la terre ma nourriture & celle de Zaka. J'aurois été fier de cultiver la terre pour elle & de la laiſſer repoſer, pourvu qu'elle eût regardé mes travaux en me ſouriant par intervalle.

CHAPITRE VIII.

ZAKA fut le premier objet que j'apperçus à mon retour. Sa vue me cauſa un extrême plaiſir, parce que j'avois quelque choſe de nouveau à lui annoncer ; & c'étoit une volupté pour moi de la rendre attentive & de l'intéreſſer à ce que je lui diſois. Mon abſence l'avoit rendue inquiete ; elle m'avoit cherché de tous côtés. Avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, elle me fit de tendres reproches & ſe plaignit du chagrin que je lui avois cauſé ; chagrin précieux à mon cœur.

Je lui offris mes petits préſens : ils lui furent auſſi agréables que ſi je lui euſſe donné les plus grandes richeſſes. Elle plaça la fleur dans ſes cheveux noirs qui rouloient juſques ſur ſon ſein : elle prit le fruit qu'elle ſépara avec ſes belles dents, & m'en donna la moitié que je mangeai avec délices, car ſa bouche y avoit touché.

Zaka fut curieuſe de voir ce que j'avois vu; elle ſe promit un plaiſir égal au mien : nous arrêtâmes que le jour ſuivant nous irions enſemble, par la route que j'avois découverte, viſiter la belle plaine. Azeb s'étonna lorſque je lui fis naïvement le récit de mon voyage. Fidele à ſes principes, il ne blâma point la hardieſſe avec laquelle je m'étois expoſé; mais décrivant un cercle avec ſon bras, il nous défendit de franchir les rochers qui bornoient notre enceinte.

Nous avions connu Azeb ſous les rapports de bienfaiteur, d'homme attentif à nos beſoins, mais non ſous ceux de maître qui pût borner nos pas avec un geſte de ſa main. Nous conçûmes le projet de la déſobéiſſance, au moment même qu'il nous intimoit ſon ordre, parce que cet ordre nous ſembloit injuſte; puiſque nous avions la force d'eſcalader les rochers, pourquoi n'aurions-nous pas déployé en liberté nos facultés naiſſantes ?

Nous nous dérobâmes avant l'aurore pour aller voir la belle plaine. J'aidois Zaka, je la

guidois à travers les ſentiers périlleux. Nous atteignîmes enfin le but de nos travaux, & nous fûmes magnifiquement récompenſés de notre courage. Ma chere Zaka éprouva le même raviſſement qui avoit pénétré mon ame. Que dis-je ! la ſenſibilité de ſon cœur lui procura une joie plus vive encore. Que j'étois ſatisfait de la voir contente ! Plus heureux que la veille, je regardois Zaka & la nature ; mais la nature me ſembloit moins belle, moins raviſſante que Zaka. Nous nous aſsîmes près d'un petit ruiſſeau dont l'eau étoit tranſparente : Zaka s'y mira & elle rougit. A l'ombre d'un oranger nous badinâmes, nous nous jetâmes des fleurs : l'aimable vivacité de Zaka me fit faire mille folies. Les oiſeaux chantoient au-deſſus de nos têtes & formoient le plus tendre ramage. Nous y prêtames l'oreille, & leurs accents parlerent vivement à nos cœurs.

Pourquoi ne chantons-nous pas comme eux ? dis-je à Zaka. Zaka ne répondit rien & ſoupiroit les yeux baiſſés. Le plus vif coloris

animoit ſes joues ; ſes mains que je ſerrois, tremblοient dans les miennes ; elle leva un inſtant les yeux, & un regard plus vif, plus perçant que l'éclair, acheva d'embraſer tout mon être. Des larmes ruiſſeloient le long de ſes joues enflammées & tomboient mouiller ſon ſein palpitant. Je recueillis ſes larmes brûlantes, & la preſſant avec feu contre mon ſein, je lui dis : Tu pleures, ma Zaka, tu pleures, & tu caches tes chagrins à Zidzem... Tu ne l'aimes point comme il t'aime ; tu trembles, tu détournes les yeux... Dis, pourquoi veux-tu me fuir, moi qui ne ſuis bien qu'auprès de toi ? Elle vouloit s'échapper, je la retins fortement dans mes bras... Que tu es injuſte, Zidzem ! Tu es auſſi troublé, auſſi inquiet que moi, & tu me demandes ce que tu ne veux pas me découvrir : tu me caches ton cœur, & depuis long-tems je cherche à t'expliquer les ſecrets du mien. Je ne veux rien avoir de caché pour toi. J'ai ſenti des mouvemens, mon cher Zidzem, des mouvemens inconnus que je ne puis t'exprimer moi-

même : aide-moi à les définir. Je ſoupire lorſque tu es abſent, & je ſoupire encore lorſque je ſuis près de toi. Ce n'eſt qu'avec une certaine honte timide que je te rends tes careſſes. Pourquoi ne reſſens-je pas la même choſe auprès d'Azeb & de Caboul ? Ah, Zidzem ! tu es ma plus grande félicité : c'eſt tout ce que je puis te dire.

Je fus étonné, lorſque dans le tableau que Zaka fit de ſon cœur, je reconnus le mien. C'eſt ainſi que je ſuis, m'écriai-je avec tranſport ; j'éprouve un pareil trouble ; je t'aime comme tu m'aimes : mais je ſens de plus que toi un feu ſecret & indomtable, dont je ne ſuis plus le maître. Il me dévore, il me conſume, il me rend malheureux... Je demeurai muet, cherchant quelques expreſſions qui puſſent mieux rendre ce que je voulois lui dire.

Zaka, rouge de pudeur & d'amour, gardoit le ſilence. Un attrait invincible entrelaça plus étroitement mes bras autour de ſon col ; nos yeux ſe rencontrerent, nos levres en

un inſtant s'unirent, & nos ames s'échapperent tout auſſi rapidement ſur le bord de nos levres ; le feu de nos baiſers confondit ſi bien les tranſports de nos cœurs, que nous n'avions plus beſoin de mots pour les exprimer. Le teint de Zaka étoit animé des couleurs les plus vives : ſon ſein palpitoit contre le mien ; Zaka étoit l'innocence même, & ce fut elle qui m'éclaira. Le feu ardent dont j'étois conſumé ne m'auroit point inſtruit auſſi rapidement que le fit ſon amour : elle tomba égarée dans des plaiſirs qu'elle ne connoiſſoit pas plus que moi, & que je devois à ſes careſſes. O moment d'ivreſſe & de volupté, vous ne ſortirez jamais de mon cœur : je reverrai toujours la belle plaine, l'arbre qui nous prêta ſon ombrage, & la tendre Zaka, foible & abandonnée toute entiere aux tranſports impétueux de mon amour. Je lui devois tout, une émotion profonde, voluptueuſe, & une nouvelle lumiere qui ſembloient m'ennoblir à mes propres regards.

*

CHAP.

CHAPITRE IX.

NOUS recherchâmes nos forces pour ſortir de l'oubli où nous étions de tout ce qui nous environnoit. Précieuſe extaſe de l'amour, douce récompenſe de deux cœurs ſenſibles & vertueux, vous remplîtes nos ames ! Nous ne rougîmes point de nous être fait heureux : le repentir ne leva point ſa tête de ſerpent parmi les roſes de la volupté : nous ne ſentions dans un doux abattement que notre bonheur mutuel : nos cœurs, dégagés d'un poids accablant, étoient légers comme l'air. Zidzem, me dit Zaka, jamais, jamais je n'aurois cru que j'euſſe pu être ſi heureuſe. Ah, puiſſent tous nos jours être auſſi fortunés que celui-ci ! Je répondis à Zaka par un baiſer & par un ſoupir, & mon cœur ſe rempliſſoit de l'idée que chaque jour une volupté auſſi douce pourroit nous appartenir.

Nous quittâmes à regret la plaine, témoin

de notre innocente ardeur, nous retournâmes à notre déſert : il perdit ſa farouche ruſticité ; l'amour y étoit deſcendu, l'amour y régnoit & nos yeux ne voyoient qu'amour. Je ne ſais quel ſentiment nous diſoit que nous avions pris un rang honorable parmi l'eſpece humaine, & nous nous crûmes, orgueilleux de nos ſenſations, bien au-deſſus d'Azeb & de Caboul, que nous regardions avec une ſorte de ſupériorité ; car un inſtinct ſecret nous diſoit qu'ils étoient incapables de goûter les plaiſirs que nous avions éprouvés. Dans notre ivreſſe, nous nous regardions comme des êtres privilégiés bien au-deſſus d'eux.

Azeb s'étoit apperçu de notre abſence & des ſuites qu'elle avoit eues. Il ne nous fit aucune réprimande, & nous regardant comme devant vivre & mourir dans ce déſert, ſans connoître d'autres hommes ni d'autres mœurs, il affecta une indifférence qui répondoit au plan qu'il avoit conçu relativement à nous.

Mon cœur reprit ſon ancienne tranquillité.

L'amour heureux eſt la paix & l'harmonie de l'ame. Je ne deſirois que Zaka ; je la poſſédois cent fois plus belle à mes yeux depuis qu'elle étoit tendre ; cent fois plus raviſſante, je goûtois dans ſes bras ces plaiſirs ſi chers & ſi doux, lorſque c'eſt l'amour qui les donne & qui les reçoit.

Je crus long-tems qu'aucune paſſion étrangere à l'amour ne pourroit entrer dans mon cœur, parce que je le ſentois rempli de cet inépuiſable ſentiment. Mon bonheur me parut ſolidement établi : chaque jour devoit s'écouler comme le précédent : chaque jour l'heureux Zidzem devoit ſentir le cœur de Zaka palpiter contre le ſien : chaque jour il devoit couvrir de baiſers cette bouche dont le moindre accent étoit un bienfait : chaque jour il devoit voir ces beaux yeux pleins d'amour, languir & s'éclipſer ſous le nuage des plaiſirs. La peine, les chagrins, la douleur même ne pouvoient plus approcher le mortel fortuné qui poſſédoit Zaka. Plein de mon ivreſſe, je n'appercevois dans la carriere de la

vie qu'une ſuite de plaiſirs égaux, & j'étois plongé à cet égard dans l'illuſion la plus parfaite : enfin, je croyois non ſeulement au bonheur, mais encore à ſa durée éternelle.

CHAPITRE X.

QUELQUES mois ralentirent néanmoins l'extrême vivacité de mes deſirs. Prenez bien garde aux circonſtances, cher chevalier : ce fut dans ce même tems où mon cœur ſe trouvoit heureux & ſatisfait, qu'un deſir nouveau vint tourmenter mon eſprit : deſir plus noble, plus grand, mais bien plus difficile à contenter. Ce deſir devint en moi ſi vif, que s'irritant par l'impuiſſance de ma raiſon, il abſorba toutes les facultés de mon entendement. Ma penſée arrêtée dans ſon eſſor me donna la premiere idée de ma foibleſſe & m'humilia à mes propres yeux.

Vous verrez peut-être avec quelqu'intérêt la route que ma raiſon a ſuivie pour s'élever

à un Dieu. C'étoit cette grande queſtion qui m'agitoit ; je faiſois les plus grands efforts pour la pénétrer, & j'y rêvois juſques dans les bras de Zaka.

En voyant le ſoleil, je lui diſois : Qui t'a fait ? Il y a quelqu'un de caché derriere toi ; il y a un bras qui te ſoutient. Ce monde ſi beau, que tu éclaires, d'où vient-il ? Tout eſt animé, tout vit, tout ſe meut. Qui a fait les cieux, la lune & les étoiles ? Il y a quelque choſe au-deſſus de moi, autour de moi, au-dedans de moi, que je conçois & que je ne comprends pas. Que le ſoleil a de gloire ! Que l'œil de Zaka a d'expreſſion ! Il y a je ne ſais quoi d'inexprimable & de céleſte dans ſon regard, & le ſoleil avec tous ſes rayons vient ſe peindre dans une goutte d'eau. Qui a fait le ſoleil & l'œil de Zaka ? Et ma penſée, de qui l'ai-je reçue ? Je ne me la ſuis pas donnée. Qui a bâti mon corps ſouple, celui de Zaka, ſtructure charmante, où toutes les graces ſont répandues ? Le ſoleil ſemble fait pour mon œil, & mon œil pour le ſoleil :

le ſoleil domine la nature, & la réjouit ; mais il ne parle pas. Quel a été le commencement de ce bel aſtre & de ce grand ouvrage ? Je ſens la joie, le contentement, la volupté ; à qui dois-je ces ſenſations délicieuſes ? qui dois-je en remercier ? Ah, que je dois aimer la cauſe de Zaka, la main qui a arrondi ces bras careſſans & cette bouche voluptueuſe qui preſſe la mienne !

J'étois abſorbé dans une impuiſſante méditation, en voulant ſoulever, déchirer un voile qui enveloppoit mon entendement ; & raſſemblant toutes les forces de mon ame, je voyois comme un abyme immenſe où j'étois preſſé par une puiſſance unique & ſupérieure. Je me ſentois dépendant ; je me ſentois appartenant à cette puiſſance inviſible : je ne pouvois me ſouſtraire à ſon empire ; il ne me manquoit plus que de ſavoir ſon nom ; & c'étoit ce nom que je cherchois, que je m'efforçois de deviner. Je n'avois pas encore appris les mots d'*ordre*, d'*union*, d'*harmonie*, d'*unité* ; mais toutes ces idées étoient en moi.

J'admirois les prodiges de la création, en cherchant à lire le décret divin de la Toute-Puiſſance. La langue religieuſe m'étoit encore étrangere ; mais déjà mon cœur, plein de flamme, avoit adoré.

J'avois remarqué depuis quelque tems que mon pere, ſur la fin du jour, s'enfonçoit dans un bois voiſin & qu'il en revenoit ordinairement plus triſte qu'il n'y étoit entré. Cette marche myſtérieuſe piqua ma curioſité : un ſoir je me gliſſai ſur ſes pas ; après pluſieurs détours, je le vis entrer dans une eſpece d'antre ſouterrein, que l'œil le plus obſervateur n'auroit pu diſtinguer. Je me tins à l'entrée, j'écoutai, avançant la tête, retenant juſqu'à mon ſouffle. Tout étoit en ſilence : je découvris une lumiere au fond de la caverne, & Azeb proſterné devant un objet que je ne pus diſtinguer. Après quelques momens, j'entendis Azeb parler. Un friſſon pénétra tous mes ſens aux paroles étonnantes que proféra ſa bouche. Ces paroles étoient pour moi, dans l'état où je me trouvois,

d'une trop grande conſéquence pour que je ne les gravaſſe pas profondément dans ma mémoire. Les voici :

« Si tu es, ſi tu m'entends, quel que tu » ſois, Auteur de la nature, toi que les chré- » tiens, ſous le nom d'un Dieu crucifié, & » les ſauvages ſous celui d'Oromadou, ado- » rent : ô écoute-moi, & apprends-moi à » te connoître ! Le ſoleil, par ſa chaleur » bienfaiſante, vient ranimer mes membres, » la terre enfante des fruits en abondance ; » je jouis de tous les êtres qui m'environ- » nent, & je puis ſans orgueil me croire le » but de la création. Tu es ! Mon cœur, » pénétré de reſpect pour ta grandeur, me » le dit ; mon cœur, pénétré d'amour pour » ta clémence, me le perſuade. La voix de » l'univers, par ſon bel ordre & ſa magni- » ficence, annonce ta gloire : les êtres ani- » més chantent tes louanges ; & moi, igno- » rant que je ſuis, & peut-être ingrat, je me » tais en ta préſence.

» Je te demande où je dois te chercher,

» où je dois te trouver. Réſides-tu dans le
» temple des chrétiens, les plus ſanguinaires
» de tous les humains, ou te découvres-tu
» à l'homme ſimple & ſauvage qui, ſans être
» coupable de ſang & d'injuſtice, t'adore
» dans un arbre qu'il a planté de ſa main? Je
» n'apperçois autour de moi que des ombres;
» je crains de t'offenſer en reconnoiſſant
» pour Dieu ce qui n'eſt pas toi. Déjà mes
» membres qui fléchiſſent, mon ſang privé
» de chaleur, mon cœur qui ne bat plus que
» foiblement, m'annoncent que le jour de ma
» mort n'eſt pas éloigné. Quoi, Azeb de-
» viendra pouſſiere ſans t'avoir connu! Mal-
» heureux qu'il eſt! il ne pourra donc point
» inſtruire Zidzem & Zaka du chemin qui
» conduit à toi! Ils ne ſauront pas te con-
» noître, t'aimer, t'adorer. Comment pour-
» ront-ils jamais être heureux? O toi qui
» es! aie pitié de mon ignorance; daigne...»
Les accents s'étoufferent alors dans ſa bouche,
& ſa voix s'éteignit parmi ſes ſanglots.

Que devins-je en ce moment terrible &

à jamais mémorable ! J'éprouvai un ſaint effroi ; mon cœur étoit plein de reſpect pour cet Auteur de la nature, dont je n'avois pas encore entendu prononcer le nom. J'attendois avec impatience qu'Azeb ſortît de la caverne, pour m'entretenir avec celui auquel il parloit à genoux. Je brûlois de le connoître. Sans lui, *Zidzem & Zaka ne ſauroient être heureux !* . . Je penſois que cet antre obſcur pouvoit être ſon ſéjour ; je réſolus d'unir mes vœux & mes prieres aux larmes & aux inſtances d'Azeb, afin qu'il ſe montrât à nos yeux. Mon pere ſortit & ne m'apperçut pas : je le vis qui eſſuyoit une larme que l'amour paternel lui avoit fait verſer.

J'entrai avec un frémiſſement reſpectueux au fond de la caverne : mon œil cherchoit de tous côtés avec qui Azeb s'étoit entretenu ; je ne trouvai perſonne ; je vis ſeulement une table couverte d'une peau de tigre ; deſſus étoient rangées deux figures : l'une repréſentoit une eſpece de monſtre hideux, moitié homme, moitié dragon ; & l'autre, un

homme ſouffrant, cloué ſur une croix de bois. Une lampe éclairoit foiblement cette ſcene impoſante. Cette demi-obſcurité, ces objets nouveaux & formidables, les paroles d'Azeb, je ne ſais quel mouvement inconnu m'entraînerent. Une horreur ſacrée me pénetre, mes genoux chancelent, je tombe proſterné devant ces deux figures, le cœur puiſſamment ému & l'eſprit dans les ténebres. J'implorois & appellois à grands cris cet Auteur de la nature. Daigne te montrer à moi, lui criois-je, Maître du ſoleil & des élémens! toi à qui je dois la vie & Zaka; daigne me parler, me répondre... Je m'afflige de ce qu'il demeure inſenſible à ma priere brûlante. Je m'imaginois qu'il avoit parlé à mon pere, & qu'il me rejetoit. Auſſi-tôt, dans la ferveur de mon enthouſiaſme, je compoſai un aſſemblage d'exclamations & de mots incompréhenſibles, & dans ce mêlange confus je le ſuppliai ardemment de ne pas ſe dérober plus long-tems à mes yeux.

Cependant ces deux figures demeuroient

immobiles, & je m'en étonnai ; j'attendois un mouvement de ces êtres inanimés, auxquels j'attribuois de la vie & de la puiſſance. Tout-à-coup la lampe pâlit, s'éteint ; l'obſcurité m'environne ; mon imagination ſe trouble, enfante des fantômes ; la terreur s'empare de mon ame, elle glace tous mes ſens : le front pâle, les cheveux hériſſés, je cherche une iſſue & me traîne à pas tremblans hors de ce lieu effrayant & redoutable.

CHAPITRE XI.

J'ÉTOIS triſte ; je marchois plongé dans une profonde rêverie : Zaka alarmée me demanda ce que j'avois ; je ne lui répondis rien. Elle inſiſta. Pourrois-tu me dire, lui dis-je, qui m'a fait, qui t'a fait, qui a fait le ſoleil, les bois, les montagnes, les poiſſons, les oiſeaux, les reptiles ? Zaka me regarda, paroiſſant fort indifférente à ces queſtions. Elle m'embraſſa, me voyant en peine. Je ſentis que ce qui m'occupoit paſſoit la portée de Zaka & ne devoit pas lui être révélé.

Ma curioſité me tourmentoit chaque jour davantage : tous mes pas, toutes mes actions toutes mes penſées ne tendoient qu'à éclaircir cet impénétrable myſtere. J'obſervai Azeb pluſieurs fois, & toujours en ſecret. Enfin, ne pouvant plus domter ce deſir ſublime, j'entrai un ſoir précipitamment, lorſqu'il commençoit à prier ; je me jetai à ſes pieds ; &

me relevant avec impétuoſité, je le ſerrai dans mes bras, & je m'écriai en larmes : O mon pere, mon pere ! découvre-moi cé ſecret qui tourmente ma vie. Ce que je te demande eſt néceſſaire à mon repos & à ma félicité. Apprends-moi à lui parler comme tu lui parles : montre-le moi, mon pere ; où eſt-il ? Que j'uniſſe ma priere à la tienne ; que je lui ſois agréable comme tu l'es à ſes yeux ; que je l'entretienne comme tu l'entretiens !

Azeb étonné de mes tranſports, du feu & de la rapidité de mes diſcours, me preſſa ſur ſon ſein paternel, & mon front fut inondé de ſes larmes. Je repris avec la même chaleur : Ces figures qui ſont ſur cette table, eſt-ce là ce que je dois adorer ? Elles ne parlent point : les animaux du moins ont un regard. A qui dois-je m'adreſſer pour apprendre ce que je dois ſavoir ? Tout eſt muet ici ; & celui qui a tout fait ſans doute n'y eſt pas.

Mon pere me regardoit avec attendriſſement ; une flamme céleſte parut luire ſur ſon

front; il me ſaiſit par la main : *Mon fils, ſuis-moi.* Il m'emmene hors de l'antre; je monte avec lui ſur une colline dont la route m'étoit inconnue; il me conduit par des ſentiers nouveaux, & je fus ſurpris de parvenir au ſommet d'une montagne élevée, d'où l'on découvroit les plaines des mers.

J'apperçus pour la premiere fois cet amas immenſe d'eau : il ſembloit toucher & s'unir à la voûte des cieux; le ſoleil couchant, environné de nuages de pourpre, peignoit toute la magnificence de ſes rayons dans ce vaſte miroir, & ſembloit prêt à deſcendre dans les eaux qu'il venoit d'embraſer. Mon œil ébloui ſe perdoit dans des torrens de feu, & j'étendois les mains comme pour embraſſer cette ſcene ſublime.

Raſſemble toute ton attention, mon fils, me dit Azeb d'une voix douce & majeſtueuſe. Ce que je vais te dire exige toutes les forces de ton entendement. La crainte de t'enſeigner des erreurs & de remplir ton eſprit, jeune & flexible, de préjugés dangereux, m'a juſqu'ici

retenu : je ne t'ai point parlé d'objets trop élevés pour la foibleſſe de l'enfance ; la raiſon a éclaté en toi, elle s'eſt élancée vers la lumiere ; il eſt tems de t'inſtruire ; mais ne crois que ce que ton propre cœur t'affirmera ; il eſt devenu fort & capable d'embraſſer la raiſon : voilà le flambeau qui ne t'égarera point. Mon fils, regarde le ſoleil : quelle pompe, quelle majeſté ! quel bras l'a ſuſpendu à la voûte du firmament ? Qui a créé ſes rayons bienfaiteurs qui deſcendent ſur la terre nous éclairer pendant notre entretien ? Réponds-moi, mon fils : qui eſt l'auteur de ce globe étincelant & ſuperbe ?

Je ne le ſaurois nommer, répondis-je à mon pere. Je l'ai regardé bien des fois cet aſtre : il me ſemble l'ame de la nature ; mais il y a un bras qui le ſoutient, il y a ſûrement quelqu'un derriere lui... Oui, il y a quelqu'un, reprit Azeb, & ta raiſon dans ce moment doit te dire que cet Être eſt puiſſant, intelligent. Un être ſans commencement a pu ſeul créer ce globe qui a commencé un jour à faire le

tour

tour du monde : il a été avant tout ce qui eſt ; & comme tout exiſte par lui, tout eſt dans ſa main ; il a fallu à ce tout une origine, une ſource, une cauſe, & cette cauſe eſt éternelle. Alors il traça un cercle ſur le ſable pour me donner une image de l'éternité ; puis il ajouta : Son intelligence eſt au-deſſus de toutes les intelligences. Conſidere, mon fils, ce vaſte empire des flots, ces montagnes, ces coloſſes de pierre, l'immenſité des cieux ; tout cela pourroit-il être l'ouvrage d'un être borné, d'un homme, par exemple, quelque grand qu'on le ſuppoſe, d'un homme, être toujours fini, atôme perdu dans l'immenſité des choſes ? Non, il a fallu qu'un pouvoir créateur, intelligent, infini, ait fait naître ces merveilles incompréhenſibles qui étonnent nos foibles regards : il a devancé les tems, parce que rien ne pouvoit exiſter qu'en lui & que par lui ; tout vient de lui, tout y rentrera ; c'eſt la ſource des êtres & le maître de toute la nature.

Azeb étendit les bras comme pour me mar-

quer que tout ce que je voyois étoit ſon domaine. Il eſt, s'écria-t-il ! adorons-le. Et il ſe proſterna la tête contre terre, & il m'en fit faire autant. En ſe relevant il me dit : Tu le connois préſentement ; mais cet Être intelligent veut être caché : il ne ſe manifeſte que par ſes œuvres, & n'eſt-ce pas aſſez ? Un coin du grand rideau eſt ſoulevé : mais il ne ſera pas éternellement voilé, ce Maître de l'univers ; nous irons à lui ; nous ſommes faits pour vivre avec lui ; dès que nous le connoiſſons, rien de nous ne périra ; l'ayant apperçu, c'eſt pour être toujours ſous ſes regards. Alors Azeb me prit dans ſes bras & me dit : Nous ſommes tous deux dans les ſiens, & pour n'en jamais ſortir : tu l'as connu cet Être inviſible, c'eſt pour ne plus ceſſer de le connoître ; l'ayant apperçu, tu l'appercevras toujours.

Azeb m'expliqua qu'il y avoit un rapport entre lui & moi, que cette union ne ſeroit jamais rompue ; & me ſerrant la main, il s'écrioit : *Jamais, jamais !* tu ne peux échap-

per à lui . . . . *toujours* , *toujours* à lui !

Ces mots avoient pour moi quelque choſe tout à la fois de terrible & de conſolant. Azeb m'expliqua que la penſée qui étoit en moi ne devoit pas plus finir que celui qui me l'avoit donnée ; que je ne l'aurois pas reçue ſi j'euſſe dû la perdre ; que j'étois déſormais immortel. Il fit un petit cercle dans le grand , & me dit : *Te voilà !* Il prit enſuite un fruit & me dit : Mange, il eſt bon , il vient de celui qui eſt bon : toujours le grand Être ſera bon pour toi, ſi tu es bon pour autrui.

Il me fit encore regarder le petit cercle, en diſant : Nous ſommes faits pour l'agrandir. Il traça un cercle plus grand, & il me dit qu'avec le tems nous ſerions intimement unis au grand cercle, & qu'alors commenceroit notre ſouverain bonheur.

Azeb me regarda d'un œil plein d'amour & me dit : Il t'aime comme je t'aime , il t'embraſſera comme je t'embraſſe , ſi tu es bon. Un ſoupir de feu s'échappa de ſa poitrine embraſée , un rayon céleſte parut reſplendir

ſur ſon viſage ; il pleura ſur moi, mais ſes larmes étoient douces, & je pleurai avec lui ; ſa main élevée vers le firmament me diſoit : *Il le remplit*. Les yeux tournés vers le ciel, nous tombâmes tous deux à genoux ; un ſeul & même ſoupir s'éleva de nos cœurs ; nous unîmes le cantique de nos prieres ; & telle fut l'offrande pure que nous envoyâmes au Maître de la nature. Notre émotion étoit au comble, & nous tombâmes embraſſés l'un & l'autre, comme atterrés ſous un poids d'amour & de reſpect. Un ver rampoit alors, & il me dit : Et nous auſſi devant ſa grandeur nous ſommes des vers qui rampons ; mais malgré notre petiteſſe & notre miſere, *nous irons à lui ; nous irons à lui*, il nous attend ; nous ſommes ſes créatures ; il nous voit ; adorons ſa grandeur, implorons ſa bonté. Nous priâmes de nouveau, & nous nous roulâmes dans la pouſſiere, en lui criant : Tu es grand, tu es fort, tu es majeſtueux, & nous ſommes petits, foibles & miſérables ; communique-nous de ta force & de ta grandeur.

Ah ! ſi du haut de ſon trône ce grand Dieu a daigné jeter les yeux ſur un pere vertueux & tendre, ſur un fils plein de reconnoiſſance & d'amour, il n'aura pas rejeté nos vœux. Nous ne l'adorions pas dans l'enceinte étroite d'un temple, mais ſur la cime élevée d'un mont. Pendant ce tems, le ſoleil ſe cacha derriere un nuage immenſe ; la nature ſe décolora ; nous vîmes fuir à regret cette magnifique image du Créateur : les objets qui nous environnoient pâlirent ; le brillant coloris de l'univers diſparut, & les vifs tranſports dont notre ame avoit été pénétrée s'appaiſerent & firent place à un calme doux & tranquille.

CHAPITRE XII.

Je laiſſai ſur la montagne le vénérable Azeb dans un accablement de penſées ; & reſpectant ſa profonde méditation, je deſcendis tout ému, pour m'abandonner ſolitairement à mes réflexions ſur cette ſcene auguſte dont j'avois été le témoin.

Les paroles d'Azeb étoient gravées dans mon cœur ; il me ſembloit encore l'entendre annonçant le Dieu de l'univers. Tout avoit pris autour de moi une ame ; tout crioit autour de moi, *il exiſte !* & en même tems tout me donnoit une preuve invincible de ſa haute ſageſſe. J'avois ſenti l'Auteur de tant d'œuvres admirables ; mais je ne l'avois pas encore reconnu. Je le vis empreint dans le vol de l'oiſeau, dans la cime flottante de l'arbre, & le nom de l'Eternel me parut fait pour être exalté par toute la terre.

La création me ſembla plus brillante ; tout

m'intéreſſoit, juſqu'à l'herbe des campagnes; tout étoit pour moi une repréſentation viſible de la Divinité. Ma raiſon avoit remonté ſans peine à une premiere Cauſe, éternelle, infinie. Dès qu'elle éclaira mon entendement, je fus facilement & parfaitement convaincu de cette grande vérité : elle me parut évidente & néceſſaire. J'apperçus de même le rapport ſenſible des êtres créés; toutes les créatures correſpondoient entr'elles ſous la main du Dieu unique : la nature étoit vivante ſous l'œil d'un Dieu vivant; j'étois moi-même une portion animée d'un ſouffle divin, enveloppée dans une maſſe terreſtre, & je diſois dans ma penſée : Tu ne périras point; tu vivras toujours avec l'unité ſublime, avec l'harmonie éternelle : je me ſentois alors plus de force & d'activité. La nature développoit à mes yeux ſa grace & ſa majeſté : je vis que, dans ſes ouvrages, les uns étoient mâles, les autres délicats; & chaque jour ajoutoit à l'idée que j'avois de la grande Intelligence, parce que toute choſe me l'annonçoit, & que cette

étude rempliſſoit mon ame d'une joie délicieuſe. La création étoit la ſplendeur réfléchie de la Majeſté ſuprême ; & convaincu que je ſerois toujours le compagnon de l'Eternel, je ſentois un noble orgueil qui me donnoit un profond contentement.

Ce fut moi qui annonçai à Zaka un Dieu créateur. Je lui donnai l'idée d'un Être dont la main alluma le ſoleil & imprima en même tems à un ver de terre & à moi la faculté de ſe mouvoir : je lui appris que la perfection de Dieu étoit dans ſon unité, & que ſes qualités infinies n'appartenoient néceſſairement qu'à lui. Je voulus que mon amante eût ma religion : elle adopta ſans peine un Dieu qui étoit le mien ; elle raiſonnoit peu, mais elle ſentoit vivement. Pouvoit-elle ne pas chérir avec tendreſſe ce Dieu qui avoit créé le plaiſir & réuni nos cœurs ?

Une plaine agréable, une colline verte, voilà le temple où nous l'adorions. Nos vœux étoient ſimples & ſouvent formés par un ſoupir ; mais ce ſoupir du cœur étoit ſincere :

les tendres embraſſemens de Zaka invitoient mon ame à célébrer de nouveau le Maître bienfaiſant de l'univers : la lune voyoit notre hommage, & le ſoleil levant nous trouvoit à genoux. Azeb avoit marqué cette heure ſolemnelle pour le moment de la priere.

O jours fortunés ! je ne ſéparois Dieu de Zaka que par le ſentiment d'un reſpect muet & profond ; & quand la terre étoit en fleurs, qu'un beau jour avoit prêté à la verdure une couleur plus vive, Azeb nous prenant par la main, diſoit avec recueillement : *Du haut des cieux Dieu nous ſourit.*

CHAPITRE XIII.

JE vivois content, & j'imaginois qu'ainſi s'écouleroit le reſte de ma vie, lorſqu'un accident imprévu vint troubler ma félicité. Zaka changea tout-à-coup : les couleurs de ſon teint pâlirent ; elle perdit l'appétit ; ſon ſommeil étoit agité ; au milieu d'une courſe légere, ſes jambes ſe refuſoient à la porter. Le changement de ſon humeur m'alarma encore plus que celui de ſa ſanté : elle devint triſte, capricieuſe ; elle ſe refuſoit aux plaiſirs qu'elle avoit juſques là goûtés avec autant de raviſſement que moi ; & lorſque je m'en plaignois, elle me diſoit avec un ton qui exprimoit à la fois l'amour & le regret, qu'elle en ignoroit la cauſe, mais que j'étois toujours ce qu'elle avoit de plus cher dans la nature.

Je jugeai qu'elle étoit malade ; & voulant la ſoulager, j'exprimois le ſuc des végétaux que je connoiſſois pour être ſalutaires à l'homme,

& je le lui faiſois boire. J'allois ſur le haut des rochers chercher des racines & des fruits qui puſſent lui redonner l'appétit, & je priois le grand Être de lui rendre la ſanté.

Sa ſanté ne revenoit point : toujours les mêmes caprices ; de ſorte que je ne reconnoiſſois plus ma Zaka. Je n'oſois m'en plaindre à Azeb ni à Caboul ; je n'aurois même ſu comment leur en parler. Je ne ſais quelle mélancolie l'occupoit : elle dormoit lorſque j'aurois voulu la voir éveillée ; elle étoit éveillée lorſque j'aurois voulu dormir. Nous ne nous accordions plus. Je ne ſavois à quoi attribuer ce changement de caractere. Quelquefois ſes careſſes me dédommageoient de ſes caprices déſordonnés ; & je m'imaginois avoir perdu ma Zaka, lorſqu'elle revenoit à moi avec plus de tendreſſe.

Elle ſe plaignoit toujours, & je ne ſavois plus que faire pour la guérir. Les mêmes ſymptomes de triſteſſe & de mélancolie duroient encore : mes ſoins étoient ſans effet, lorſque, laſſé de ſon goût dépravé, je lui en

fis des reproches. Alors elle pleura abondamment; & un ſoir que j'étois couché près d'elle, elle porta ma main ſur ſon flanc, & me dit d'écouter. Je ſentis un point ſaillant: auſſi-tôt je pâlis, & je lui dis: O ma chere Zaka! je vois ce que tu as; tu as avalé un lézard. Il y a quatre mois que, dormant ſous un palmier, j'en pris un qui m'étoit déjà entré dans la bouche. Je ne ſais, dit-elle, je n'ai point avalé de lézard; mais je ſens là comme s'il y en avoit un: c'eſt lui qui me rend triſte & inquiete. Oui, repris-je, que veux-tu que ce ſoit? J'ai toujours déteſté ces lézards. A quoi ſont-ils bons? Alors, me levant, je me mis à tuer tous les lézards que je rencontrois: choſe que je n'avois pas encore faite.

A table, un lézard familier étant venu, je le tuai en préſence d'Azeb, qui me regarda d'un œil ſévere, car il ne m'avoit jamais vu faire pareille action, & je lui dis: *c'eſt que Zaka a avalé un lézard qui remue dans ſon ventre*, & que je veux les exterminer tous. Azeb regarda Zaka & ſe tut.

Rien n'égaloit mon chagrin de voir Zaka ſouffrir ; & comme je m'imaginois qu'un lézard en étoit la cauſe, je m'échappai juſqu'à dire une fois devant Azeb : Pourquoi y a-t-il des lézards dans le monde ? La grande Intelligence auroit bien dû ne les pas créer. Azeb me répondit : Tais-toi, petite intelligence, vermiſſeau de terre ; tu le ſauras un jour, quand tu en ſeras digne, car aujourd'hui tu es un inſenſé. Il me dit ces mots d'un ton ſi grave qu'il m'en impoſa ; il m'auroit fallu une raiſon plus exercée pour comprendre que le mal phyſique entroit dans le plan de la création, & que l'Auteur de toutes choſes, par des reſſorts inconnus à notre ignorance, faiſoit tout ſervir à l'accompliſſement de ſes décrets & de notre bonheur.

Le ventre de Zaka groſſiſſoit, & je me confirmois dans l'idée qu'un lézard occaſionnoit ſa maladie, la rendoit triſte & peſante, & que ce lézard vivoit dans ſes entrailles à ſes dépens. Cela me mit dans une telle fureur que je ne pouvois entendre prononcer le

nom d'un lézard ſans une colere interne. Or, le prétendu lézard la tourmentoit étrangement. Azeb gardoit toujours un profond ſilence.

Je rêvois au moyen de détruire la race des lézards, lorſqu'au bout de quelques mois je trouvai Zaka que je venois de quitter, au bord d'une fontaine, évanouie & preſque baignée dans ſon ſang. En m'approchant pour la ſecourir j'apperçus une petite créature que je pris & qui me cauſa la plus violente ſurpriſe. Son regard ſembloit me dire : *Je ſuis à toi.* Je réfléchis un inſtant pour ſavoir ſi elle étoit tombée du ciel ou ſi elle étoit ſortie du ſein de la terre, & je vis clairement que cette créature ne pouvoit appartenir qu'à Zaka. Alors je la baiſai, je la tenois entre mes bras, & mon cœur treſſailloit d'alégreſſe. En levant les yeux, je vis de loin Azeb; & l'appellant de toute ma force, je lui préſentai cet enfant, en m'écriant avec tranſport: *Nous ſommes quatre !* Hélas ! j'oubliois le bon Caboul, non par inſenſibilité, mais parce

qu'il n'entroit point dans la ſphere de mes tendres affections.

Oui, nous ſommes quatre, reprit Azeb qui accourut avec la ſollicitude paternelle peinte ſur le viſage; & prenant l'enfant de mes mains, il s'approcha de Zaka, lui donna les ſoins qui lui étoient néceſſaires, la lava dans la fontaine, tandis que, dans un ſilence ſtupide, je le regardois ſans ſavoir quel étoit ſon deſſein.

J'étois partagé entre la joie & l'étonnement; je m'emparai de la petite créature, & je crus reconnoître les traits de Zaka viſiblement empreints ſur ſon viſage. Je la baiſai, & mon cœur connut des mouvemens encore plus doux que ceux de l'amour. Enfin je ſentis que j'aimois un autre être autant que Zaka, & je m'écriai : Elle eſt à moi, je ne m'en ſépare plus. Ses cris remuerent mon ame, & dans ce moment je crus qu'elle avoit toujours été avec moi, parce que je me diſois que je ne pouvois plus l'abandonner. En effet, mon cœur ſe fondoit auprès d'elle, &

je tournois autour de la mere & de la fille ſans ſavoir ce que je faiſois.

Que Zaka étoit attendriſſante ! Son regard me redemanda la petite créature ; elle l'approcha de ſa mamelle : quelle ſurpriſe, quand je vis ſa bouche enfantine s'attacher à ce ſein que j'avois couvert de baiſers ! Je demeurai en extaſe, je n'oſois plus reſpirer : je contemplois ce ſpectacle nouveau. Jamais Zaka ne me parut ſi belle : je conçus pour elle un reſpect qui redoubla mon amour. Les baiſers qu'elle donnoit à l'enfant me ſembloient une dette que je devois acquitter. Je ne ſavois laquelle des deux m'étoit la plus chere, & ma tendreſſe partagée en étoit plus forte. Je reportois à la petite créature toutes les careſſes que je recevois de Zaka, & Zaka m'en payoit encore. Mon cœur ſuffiſoit à peine au torrent délicieux dont il étoit inondé.

Que d'agrément, que de naïveté, que de molleſſe, lorſqu'elle allaitoit ſa fille, lorſque je la voyois ſe jouer & ſourire ſur le ſein découvert de ſa mere qui devenoit enfant

elle-

elle-même ! Elle la careſſoit de maniere à me faire ſentir des voluptés inexprimables ; elle l'invitoit à prendre ſa mamelle ; enſuite appellant le ſommeil par un murmure doux, long & uniforme, elle l'endormoit. Alors j'impoſois ſilence à toute la nature ; je chaſſois Azeb & Caboul ; j'aurois voulu faire taire le vent. Lorſque ſes tendres paupieres ſe fermoient, privé du ſpectacle gracieux de ſes ris & de ſes mouvemens, je craignois qu'elle ne ſe réveillât plus ; mais quand elle ſortoit du ſommeil, je croyois la voir pour la premiere fois, telle que je l'avois rencontrée au bord de la fontaine.

CHAPITRE XIV.

Vous m'avez vu heureux juſqu'ici, cher chevalier; mon ſort va changer. Que n'ai-je toujours vécu dans ce déſert, inconnu au reſte des hommes ! L'amitié ſeule peut m'engager à continuer ; ma douleur renaît au ſeul nom de Zaka, & ſon ſouvenir renouvelle des larmes dont la ſource ne peut tarir.

Je ne diſconviens pas des avantages que j'ai retirés de mon infortune ; mais qu'ils m'ont coûté cher ! J'ai été plus éclairé ; mais j'ai perdu le bonheur. La lueur qui me guidoit étoit foible ; mais les ſciences orgueilleuſes ne m'en ont guere plus appris. Tous les progrès de la civiliſation ne m'ont apporté quelques jouiſſances de plus que pour me donner des idées contentieuſes & pénibles. J'ai ſouvent regretté mon déſert; quelqu'un dira que je ne regrette que mon jeune âge. Mais pourquoi ma mémoire me fait-elle vivre

inceſſamment dans ce ſéjour où ma vie étoit ſimple & laborieuſe, & où les moindres commodités des arts m'étoient étrangeres? J'ai connu les plaiſirs des villes, & ils n'ont fait qu'effleurer mon ame; toutes les recherches de la gourmandiſe n'ont jamais apporté à mon palais la ſaveur d'une racine arrachée de la main de Zaka & que nous partagions enſemble.

Et toi, malheureuſe amante! dirai-je, malheureuſe ſœur! toi qui fis le tourment de ma vie après en avoir été le charme; ſi la tyrannie, ſi la ſuperſtition, les chagrins n'ont point abrégé tes jours; ſi tu donnes une larme à ma mémoire; ſi tu te rappelles les deſtins de nos premiers ans, la paix & la volupté qui rempliſſoient nos cœurs... Que dis-je! oublions nous, chere Zaka; nous nous ſommes trouvés criminels ſans le ſavoir; nous avons offenſé des loix que nous ne connoiſſions pas; nous n'avions pas prévu que la ſociété rejeteroit des liens qui n'avoient éveillé en nous aucun remords. Jamais l'idée de crime

ne s'étoit offerte à notre imagination : nous nous aimions ſous le regard du ciel ; nous étions chaſtes aux yeux de la nature entiere. Ah ! quel cœur déſormais oſera s'aſſurer d'être innocent ou coupable ?

CHAPITRE XV.

Le plaiſir d'obſerver la nature, nous attiroit ſouvent vers la belle plaine, ou plutôt nous aimions à revoir ces mêmes lieux où, pour la premiere fois, nous avions connu le bonheur. Ma fille, preſque toujours dans les bras de Zaka, étoit devenue notre compagne inſéparable. Les moindres progrès qu'elle faiſoit en déployant ſes facultés naiſſantes, nous tranſportoient d'une joie folle; nous lui parlions comme ſi elle avoit pu nous répondre, & le ſourire de ſa bouche enfantine étoit d'une éloquence dont rien n'approchoit.

J'avoue que, ſans négliger Azeb, je l'écoutois moins : j'interrompois quelquefois la converſation la plus ſérieuſe, pour voler au berceau de ma fille, dès que j'entendois un de ſes cris. J'avoue que j'aimois plus ma fille que je n'aimois mon pere. N'eſt-ce pas ainſi que l'a voulu la nature ? Elle a placé la ten-

dreſſe la plus vive dans le cœur des parens, comme le ſoutien de la race humaine ; elle n'a point enflammé le cœur des enfans d'un pareil amour, peut-être parce que les parens peuvent ſe paſſer de la tendreſſe de leurs enfans, & que les enfans ne peuvent ſe paſſer de la tendreſſe de leur pere. Azeb lui-même ſe levoit vingt fois pour ſurveiller ma fille ; & quand nous l'emportions dans nos promenades lointaines, il paroiſſoit chagrin ou jaloux. Caboul, dont le caractere étoit froid & tranquille, avoit pris une ſi forte affection pour cette enfant, qu'elle ne quittoit les bras de ſa mere que pour paſſer dans les ſiens, & chacun lui murmuroit à l'oreille ſon langage particulier.

Nous avions découvert, pour aller à la belle plaine, un ſentier moins pénible, & nos pas mille fois imprimés l'avoient rendu commode. Sans la crainte d'Azeb, qui ne pouvoit oublier les cruautés des Eſpagnols, nous euſſions abandonné le creux de nos rochers pour ces plaines agréables. Il nous

permettoit ſeulement de nous y promener ; ſachant que les Eſpagnols s'étoient éloignés.

Un jour que nous avions haſardé une promenade plus longue & que nous marchions ſur la côte d'un rocher, nous entendîmes les cris d'un homme qui imploroit du ſecours. A cette voix lamentable, nous nous regardâmes avec étonnement : la crainte & la pitié combattirent dans nos cœurs. Fuirions-nous ? volerions-nous au ſecours de la voix ſouffrante ? Les cris continuoient ; Zaka s'écria la premiere, & l'œil déjà humide : Ah ! courons, cher Zidzem. N'entends-tu pas qu'il ſouffre ? Elle prit ſa fille, fardeau toujours léger entre ſes bras, & nous courûmes vers les rochers d'où partoient les cris douloureux : nous cherchâmes de tous côtés, & nous apperçûmes un homme qui étoit tombé dans une profondeur entre des roches eſcarpées, & qui faiſoit de vains efforts pour remonter. Je m'avançai ſur le bord, & roulant quelques pas, je lui tendis la main. Zaka me dirigeoit de la voix ; elle fit plus, elle poſa

ſon enfant, & ſe laiſſant gliſſer, parvint juſqu'à l'endroit où l'homme rampoit ſur les mains, bleſſé & ſanglant.

Il fallut toute notre adreſſe & tout notre courage pour le tirer de cette ſituation pénible. Je faillis à perdre la vie en ſauvant la ſienne; mais lui-même héſitoit à nous donner la main, nous regardant ſans doute comme des ennemis qui venoient pour lui ôter la vie. Il étoit habillé, & nous étions nus.

Nous lui fîmes mille ſignes d'amitié & de compaſſion pour diſſiper ſon effroi, & ſans doute il lut ſans peine ſur notre viſage toute la ſenſibilité de notre ame. A ſon habillement, nous conjecturâmes que c'étoit un de ces Eſpagnols qu'Azeb nous avoit peints tant de fois avec les couleurs les plus défavorables; mais la pitié, plus forte que la réflexion, ne nous permit pas d'examiner ſi nous devions ſuſpendre notre aſſiſtance.

Nous le tirâmes de ce précipice, & à peine fut-il parvenu au ſommet, qu'il occupa notre

attentive curioſité. Zaka oublia un inſtant de reprendre ſa fille, & ne pouvoit raſſaſier ſa vue de ce nouvel objet : elle examina dans le plus grand détail ſa figure, la forme de ſes habillemens ; elle n'en pouvoit croire ſes yeux, & malgré cela elle étoit encore plus adroite que moi à laver, à panſer les plaies, à ménager la douleur de ce malheureux étranger.

Il y eut combat entre nous pour celui qui iroit chercher Azeb & Caboul ; car l'étranger étoit bleſſé au pied, & pour marcher il avoit beſoin de deux points d'appui.

Zaka, qui ne s'étoit jamais montrée rebelle à aucun de mes deſirs, vouloit que ce fût moi qui allaſſe chercher Azeb & Caboul. Il me fallut employer le ton de la priere, & puis de l'autorité, pour qu'elle ſe déterminât à m'obéir. J'apperçus de la contrainte dans ſon obéiſſance, & ce ne fut que long-tems après que cette remarque paſſagere redevint vivante dans ma mémoire.

*

CHAPITRE XVI.

PENDANT ſon abſence j'eſſayai quelques mots eſpagnols que mon pere m'avoit appris. Je voulois le raſſurer, & lui dire qu'il n'avoit rien à craindre de nous. Il étoit tout tremblant, malgré notre zele & nos ſoins. Je compris par ſes réponſes & ſes geſtes qu'il venoit d'échapper à l'eſclavage tyrannique des Eſpagnols.

Zaka revint en peu de tems, hors d'haleine, accompagnée d'Azeb & de Caboul. Elle avoit hâté leurs pas avec la plus vive chaleur. Nous tranſportâmes l'étranger dans notre demeure avec beaucoup de peine. Azeb connoiſſoit les herbes ſalutaires, propres à le guérir, & dont la nature avoit gratifié notre déſert. Il les appliqua ſur les plaies de l'infortuné; il l'aſſura que dans peu il ſeroit guéri.

Comme Azeb entendoit parfaitement l'eſ-

pagnol, l'étranger lui apprit en cette langue qu'il étoit Anglois; qu'il avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols, & réduit par eux au plus affreux eſclavage. Enſeveli vivant dans les gouffres de la terre pour fournir de l'or à ſes inſatiables tyrans, las de leur joug & de leurs outrages, il s'étoit échappé, aimant mieux trouver la mort dans les déſerts que de l'attendre parmi ces barbares. En graviſſant le long des précipices, ſon pied mal aſſuré l'avoit fait rouler; & ſans un quartier de rocher, auquel il s'étoit retenu, il périſſoit. Il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit nous exprimer ſa reconnoiſſance qu'en nous ſerrant les mains. Zaka étoit attendrie de ſa douleur, & moi j'étois tout ému de ce qu'il exaltoit ſi fort un ſervice que je n'avois regardé que comme un devoir. Je rougiſſois des louanges qu'il donnoit à notre humanité.

Quelques jours après qu'il eut repris ſes forces, il nous fit le tableau des cruautés que les Eſpagnols exerçoient contre les malheureux deſtinés à creuſer la terre pour en tirer

ce métal ſi funeſte au monde. Il le fit avec des traits ſi animés, que nous fondîmes tous en larmes. Sont-ce des hommes, m'écriai-je, qui traitent ainſi des hommes ! La nature a-t-elle caché dans leur cœur la rage des bêtes féroces ! Combien ne ſommes-nous pas heureux d'être ſéparés de pareils barbares !

Zaka toute tremblante, preſſant ma fille dans ſes bras, ſe refugioit dans mon ſein. O Zidzem ! diſoit-elle, ſommes-nous loin de ces monſtres ? Je ne veux plus que tu mettes le pied hors de cette enceinte : ils t'enleveroient pour être leur eſclave. Choiſis plutôt la mort. Oui, Zidzem, tue-moi de ta main avant que .... Elle retomboit dans mes bras foible & décolorée.

Le plaiſir d'être échappé à leurs mains féroces ſe déployoit tout entier ſur le front de l'étranger ; & ce plaiſir ſi vif, qu'il ne nous déroboit pas, fut la plus douce récompenſe de notre pitié. Par la joie que j'éprouvois intérieurement, je ſentis que j'avois fait une action agréable à Dieu ; je me reconnus bon,

ce qui me fit un ſouverain plaiſir. Je pleurois, non ſans volupté, car j'étois attendri ſur le ſort de cet Anglois, & j'éprouvai que l'on ne ſecourt point ſon ſemblable ſans en être récompenſé dans la partie la plus intime de notre être.

Je conçus bientôt une vive inclination pour cet Anglois. Il étoit d'une figure agréable, & un peu plus âgé que moi. Je ſouhaitai qu'il n'eût aucun des vices communs aux Eſpagnols. Combien je me promis d'agrémens dans ſa ſociété ! Le croiriez-vous, cher chevalier ? j'avois ſoupiré plus d'une fois après un ami, c'eſt-à-dire, après un jeune homme de mon âge & de mon caractere, avec lequel je puſſe converſer familiérement & ſans gêne. J'avois un beſoin de découvrir à quelqu'un toutes mes penſées ſecretes, & de lui faire part ſans réſerve de ma joie, de mes chagrins, de toutes ces petites choſes ſi intéreſſantes à dire quand c'eſt la confiance qui les reçoit.

Le cœur de l'homme goûte une ſorte de

volupté lorſqu'il lui eſt permis de s'épancher librement : c'eſt un doux beſoin, & ce beſoin je l'ai aſſez vivement reſſenti. J'aimois aſſurément Zaka autant qu'on peut aimer, & cependant il me reſtoit auprès d'elle des momens qui n'étoient pas remplis ; ma raiſon cherchoit un être qui pût éclairer la mienne ; il me manquoit le plaiſir de la familiarité. L'amour eſt un feu actif : il épuiſe l'ame, & c'eſt après ſes jouiſſances qu'il eſt doux de ſe repoſer dans le calme paiſible de l'amitié. Après avoir ſenti vivement, on aime, je crois, à raiſonner ſes ſenſations, à ſe rendre compte de ce qu'on a éprouvé, à interroger autrui, à lui communiquer le récit de ſa propre félicité. Je cherchois cet ami. Azeb, par ſon âge & le reſpect que je lui portois, ne pouvoit être ni mon égal ni mon confident : je ſentois que ce que j'avois à dire ne pouvoit pas être dépoſé dans le ſein d'un vieillard. Caboul, quoique doué d'un cœur excellent, n'avoit pas un eſprit aſſez ouvert pour pouvoir m'intéreſſer pleinement. D'ail-

leurs, il me paroiſſoit abſolument impaſſible.

Ce charme mutuel de l'amitié, ſi long-tems deſiré, je me le promis avec cet Anglois. Tout ce qu'il me diſoit me le rendoit cher : il m'inſtruiſoit, il m'éclairoit; j'avois ſoif de ſa converſation; il devint mon ami, mon ami inſéparable. J'épanchois dans ſon cœur tout ce qui étoit dans le mien. Je lui fis part de mes plaiſirs, de mes peines; je n'avois rien de caché pour lui : je lui parlois de Zaka, & c'étoit pour moi un contentement profond d'embraſſer mon amante & d'en parler à mon ami.

Ainſi je n'avois pas encore connu le nom de l'amitié, que j'avois ſenti cette noble paſſion. Je m'y livrai avec un penchant qui n'admettoit aucune réſerve, & je me félicitois du plaiſir nouveau qui alloit embellir notre ſéjour. Pour le coup, je ſentis qu'il ne me manquoit plus rien : j'avois ſu placer toutes les affections de mon ame, & je puis proteſter que ce que l'on appelle ambition, gloire, deſir de la renommée, deſir du pou-

voir, je puis atteſter, dis-je, que ces paſſions m'étoient parfaitement inconnues. J'étois heureux par l'amour, l'amitié, la confiance, la douce égalité; & mes deſirs ne s'égarerent pas au-delà.

Zaka ſentoit encore mieux que moi le mérite de l'étranger : elle l'écoutoit avec intérêt; elle m'exaltoit ſouvent le bonheur que nous avions de le poſſéder. Avide de recueillir toutes ſes paroles, elle l'interrogeoit ſans ceſſe; & infatigable dans ſa curioſité, elle ſembloit craindre de le fatiguer de ſes queſtions répétées, autant qu'elle lui ſavoit gré de ſa complaiſance à y répondre.

Je marque ici l'origine & les progrès du zele qu'elle conçut pour l'étranger, afin que l'on puiſſe mieux juger de ſon ame. Déjà familiere avec lui, elle l'appelle à ſes côtés, lui commande, & demeure muette lorſqu'il parle. Elle vante ſon éloquence, & me fait taire lorſque je veux l'interrompre par une queſtion ſubite. Il lui ſeroit inutile de déguiſer le feu qu'elle met dans ſes diſcours & ſes

actions,

actions, & elle ne ſonge pas à le diſſimuler. Elle ne cherche peut-être pas encore à lui plaire; mais ſes regards diſent aſſez que l'étranger lui plaît. Elle me tire quelquefois à part, & me dit en ſecret: Zidzem, regarde comme il eſt beau; regarde ſes longs cheveux blonds & flottans, & ces yeux bleus ſi vifs: tous les Européens ſont-ils auſſi beaux que lui? Quel dommage qu'ils ſoient ſi barbares! Comment ſe peut-il que des hommes d'une ſi belle phyſionomie tuent, égorgent, brûlent? Que j'aimerois à demeurer au milieu d'eux, s'ils n'étoient pas auſſi méchans! Le pauvre Lodever [c'étoit le nom de l'Anglois] ne reſſemble ſûrement pas à ceux dont il nous parle; il a ſouffert par eux, il les déteſte, il vivra toujours avec nous. Ah! Zidzem, dis-moi, ſi dans ſon pays il a laiſſé une amante, qu'elle doit être malheureuſe! Qu'en dis-tu, cher Zidzem? Songes-tu combien mon cœur auroit à ſouffrir, s'il falloit que je vécuſſe ſéparée de toi?

CHAPITRE XVII.

J'ÉCOUTOIS les discours de Zaka sans éprouver aucun sentiment jaloux. Au commencement, ils ne me paroissoient exprimer que la pitié d'un cœur naïf & compatissant : mais elle les répéta si fréquemment & avec tant de chaleur, qu'ils me déplûrent autant qu'ils m'avoient charmé.

Je ne sais quelle lueur passa dans mon esprit : je devins inquiet & taciturne, sans avoir un juste sujet de plaintes. Je parus froid lorsque Zaka parloit de l'étranger : je ne lui répondis plus ; elle en murmura, & alla jusqu'à me reprocher mon indifférence pour un aussi beau jeune homme, qui nous donnoit toutes sortes d'instructions. En effet, il avoit embelli nos petites plantations, & nous avoit donné des conseils salutaires sur la culture de notre jardin.

Malgré l'attachement que j'avois pour Lo-

dever, il me fut impoſſible de domter une certaine averſion; & comme je le voyois rechercher Zaka, & que celle-ci paroiſſoit contente de le voir, je voulus toujours être préſent à leurs entretiens. J'obſervois leurs moindres mouvemens, & ſur-tout je ne quittois plus Zaka.

Déjà les regards que je jetois ſur elle portoient l'empreinte du chagrin qui me dévoroit. O tourment! jamais mon cœur n'avoit rien ſouffert de ſi cruel. Lorſque je voulois l'accabler de reproches, je pâliſſois de honte comme ſi j'allois commettre une injuſtice & m'avilir moi-même. Que cette Zaka ſi tendre étoit devenue funeſte à mon repos! Je la haïſſois, je penſe, en l'adorant toujours. Je verſois des pleurs dans l'ombre, & je n'oſois manifeſter une fureur ſombre qui m'empêchoit de jouir de ſes careſſes.

Je n'oſois parler, & j'étois toujours ſur le point de délier ma langue & de me livrer à un ſentiment furieux. Quel état horrible! Zaka lut ſans peine dans mon ame déchirée;

elle me demanda avec effroi la cauſe de ma douleur. Tu la demandes, lui dis-je en pâliſſant & dans un trouble inexprimable, tu la demandes la cauſe de ma douleur, & c'eſt toi-même qui l'es. Pourquoi ne m'aimes-tu plus ? Pourquoi ſouries-tu à un autre qu'à moi ? Tous tes regards m'appartiennent ; je ne veux point que tu regardes l'étranger comme tu le fais. Mérite-t-il mieux que moi ton amour ? Puis, ne ſuis-je pas le premier que tu as aimé ? Ah ! ſi ma fille ſavoit parler, elle te reprocheroit ton injuſtice ; elle te diroit qu'elle eſt venue au milieu de nous deux, & qu'il n'eſt plus permis à l'un & à l'autre d'aller d'un autre côté. Comment veux-tu que ma fille m'aime un jour, ſi tu ceſſes de m'aimer ?

A ces reproches, Zaka qui n'avoit point appris à feindre, baiſſa les yeux comme une coupable, & les relevant tout-à-coup pleins de honte & de larmes, elle ſe jeta dans mes bras. Injuſte Zidzem, dit-elle en ſoupirant, eſt-ce un crime que d'avoir un cœur tendre

& compatiſſant ? Depuis quand blâmes-tu dans moi ces ſentimens d'amour ? Je ne t'en ai jamais fait un ſecret. Je t'avouerai encore plus : Lodever eſt devenu, après toi & ma fille, celui pour qui je reſſens une inclination plus vive ; il m'eſt plus cher qu'Azeb & Caboul. Je m'en veux à moi-même de te ravir quelque choſe d'une tendreſſe que je te dois toute entiere, & cependant je ne puis être tout-à-fait maîtreſſe de mon cœur. Non, je ne puis m'empêcher d'aimer cet étranger ; mais je ne l'aime pas encore comme toi : je crains qu'il ne ſoit venu pour troubler notre félicité. Je ne crois pas cependant qu'il puiſſe nous déſunir. Non, cela n'eſt pas poſſible : mais ſi ſa vue te fait de la peine, ſi tu ne veux pas que je le regarde, fuyons-le, cher Zidzem, allons planter une cabane plus loin ; & quand je ne le verrai plus, je ne le regarderai plus. Je ſens que mon cœur m'emporte malgré moi. Eh bien, en vivant enſemble avec notre fille, je n'aurai plus aucune occaſion de l'entendre & de le regarder ; car je

ne veux aimer que toi, & je gronde mon cœur quand il veut me dire autrement.

Cet aveu naïf me raſſura : je fus joyeux de me retrouver ſeul poſſeſſeur du cœur de Zaka ; mais cette joie ne me rendit pas toute ma tranquillité : je vis Zaka ſe contraindre, éviter les occaſions de ſe trouver avec Lodever, & redoubler envers moi de careſſes : mais tous ſes mouvemens étoient gênés ; ſon front portoit une certaine mélancolie que je n'avois pas remarquée auparavant. Au milieu de nos tendres embraſſemens, nous ſoupirions ſouvent enſemble ; & ſans ſavoir pourquoi, ſon nom revenoit parmi nos entretiens. Comme je ſouffrois moi-même de la peine de Zaka, & que ſa ſituation avoit répandu quelque choſe de pénible dans notre façon de vivre, je fus le premier à vouloir rétablir la familiarité qui régnoit. Je le dis à Zaka, je la rendis maîtreſſe de ſes mouvemens ; je voulus que Lodever vécût avec elle comme par le paſſé ; car je n'avois plus de joie depuis le moment fatal où je lui avois fait des re-

proches ; il n'y avoit plus de concorde ni d'agrément dans notre ſociété. Zaka ne rioit plus avec la même aſſurance ; ſon badinage étoit moins naturel avec moi. Lodever, de ſon côté, n'avoit plus le même empreſſement. Je me dis à moi-même que, puiſque Zaka m'aimoit, je devois être ſûr qu'il n'obtiendroit rien de ce qui m'étoit réſervé. D'après ce plan, je pris Lodever & Zaka par la main, je les réconciliai ; je les priai de vivre en toute liberté, comme ils avoient fait ci-devant, & de me regarder d'un bon œil dans tous les inſtans.

La familiarité revint, Zaka reprit ſon ton folâtre : elle rioit, badinoit avec Lodever & j'étois ſatisfait de la voir ſi joyeuſe.

CHAPITRE XXVIII.

Cet étranger nous enſeigna quelques mots d'anglois : il parloit un peu l'eſpagnol ; de ſorte qu'avec le loiſir dont nous jouiſſions, nous pûmes converſer avec aſſez de facilité.

Je m'accoutumai à voir Lodever étroitement lié avec Zaka ; & comme la paix étoit revenue, je répandois dans le ſein de l'étranger tout le ſentiment de ma joie, qu'il ſembloit partager. Je le croyois ſincérement mon ami, parce qu'il me l'avoit dit cent fois, & qu'il ne m'appelloit jamais d'un autre nom. Il applaudiſſoit au tableau naïf que je lui faiſois de ma félicité, il me ſuivoit avec une curieuſe complaiſance dans tous les détails de mon bonheur. Il m'avoit engagé à lui conter l'hiſtoire de nos premieres amours, & je l'avois fait ſans m'appercevoir qu'il en tiroit ſecrétement des inductions ſur le caractere de Zaka.

Chaque jour plus enchanté de l'eſprit de

Lodever, je me livrois à lui ſans réſerve. Trompé par les apparences de la candeur, je croyois ſes careſſes ſinceres : je ſuivois les mouvemens de mon cœur ; & aveugle que j'étois, je ne remarquois point que, lorſque j'embraſſois Zaka en ſa préſence, il devenoit tout-à-coup triſte & rêveur. Bon, ſimple, confiant, je ne ſavois interpréter ni ſon aſſiduité, ni ſes regards, ni l'eſpece d'inquiétude qui ne l'abandonnoit pas ; ou plutôt ſon artifice profond ſavoit me faire prendre le change ſur tous ſes mouvemens. Ils auroient été viſibles à des yeux plus exercés que les miens ; mais tout, juſqu'à la violence que ſe faiſoit Zaka pour ſe domter, échappoit à ma vue ; ma jalouſie étoit éteinte ; l'amitié m'avoit rattaché le bandeau de l'amour.

Lodever nous entretenoit fréquemment des peuples de l'Europe, de leurs loix & de leurs coutumes. Jamais Zaka ne ſe laſſoit d'entendre ces récits étonnans. Quoi, diſoit-elle, il y a tant d'hommes, tant de maiſons, tant d'édifices ? Je faiſois de mon côté mille queſ-

tions, & chaque réponſe m'émerveilloit. J'avois peine à concevoir comment cette fourmilliere d'individus, vivoit ſur le même point ; & tandis que Lodever m'expliquoit ces choſes incroyables, mon eſprit s'élançoit vers ces cités populeuſes, où à chaque pas ſe préſentoit quelqu'objet intéreſſant. Quand il me parloit de la hauteur des édifices, & de ceux qui flottoient ſur les eaux, j'étois tenté de croire qu'il ſe jouoit de ma crédulité ; mais l'explication étoit ſi bien détaillée, que je ne pouvois refuſer d'ajouter foi à ſes diſcours.

Par degrés je devins curieux de voir par moi-même tant de choſes merveilleuſes ; & rêvant inceſſament à ces villes magnifiques, mon déſert perdit de ſes attraits. Tranſporté chaque jour en imagination chez des peuples puiſſans, induſtrieux, polis, je me conſidérai comme perdu dans une immenſe ſolitude, éloigné des plaiſirs & des agrémens de la vie, ignorant, foible, pauvre. Enfin j'eus de moi-même l'idée qu'un Européen a d'un ſauvage.

Lodever m'inſinua le deſſein de voyager : il avoit de même préparé l'eſprit de Zaka. Je lui en fis part ; & tranſportée de joie, elle applaudit à mon projet. Sa curioſité n'étoit pas moins vive que la mienne, & la nuit elle rêvoit de ce qu'elle avoit entendu pendant le jour. Lodever diſpoſoit à notre inſu, de notre ame ; il la manioit à ſon gré, maître d'y verſer les idées qu'il vouloit y faire naître. Nous eſtimions les Européens heureux, parce qu'ils poſſédoient mille ſuperfluités dont l'image nous ſéduiſoit, & c'étoit à vivre parmi eux que nous placions toute notre félicité.

Azeb avoit caché ſes tréſors dans un endroit particulier, & j'en ignorois moi-même la valeur. Sur quelques réponſes ingénues, l'artificieux Lodever fit tant par ſes interrogations captieuſes, qu'il m'engagea à les lui montrer à l'inſu de mon pere. Je ne pus m'en défendre, malgré une répugnance ſecrete ; mais je n'attachois pas un grand prix à des uſtenſiles lourds, d'une couleur jaune, & qui ne nous ſervoient à rien.

Lodever vit nos tréſors, & il demeura muet d'étonnement & comme ravi en extaſe de ce qu'il voyoit. Je me ſouviens que ſon viſage devint rouge & enflammé, & que, dans un tranſport qu'il ne put diſſimuler, il nous embraſſa avec une eſpece de fureur, en nous diſant : Oh, que vous ſeriez heureux & reſpectés, ſi vous poſſédiez dans mon pays ce qui vous eſt inutile ici ! Que de jouiſſances ! que de plaiſirs ! Alors, d'un ton animé, il nous fit la deſcription des palais que nous habiterions, de la foule d'eſclaves empreſſés, obéiſſans au moindre ſigne ; de certains animaux qui nous tranſporteroient en un clin-d'œil par-tout où nous voudrions aller. Il nous parla des voluptés variées & renaiſſantes qui nous rappelleroient chaque jour les délices de la vie. Il nous donna une idée de toutes ces jouiſſances ; & quoique ces idées fuſſent confuſes, elles nous plûrent néanmoins, ſoit qu'il les peignît habilement, ſoit plutôt parce que nous en portions le germe dans nos cœurs.

Le tableau de ces félicités que nous pouvions toucher & ſentir, maîtriſa puiſſamment notre ame. Imprudens ! las de notre repos, dupes de notre imagination qui, pour notre infortune, étoit neuve & vive, nous crûmes que le pays du bonheur étoit l'Europe, & dans notre erreur profonde, nous répétions enſemble, Zaka & moi : Oh, quand ferons-nous en Europe, pour y voir enſemble toutes ces merveilles !

Lodever nous perſuada que les Européens n'étoient méchans & barbares qu'au ſein de l'Amérique, ſur laquelle ils avoient un droit de conquête, poſſeſſion qui leur avoit été confirmée par un pape, maître de tous les empires en qualité de *vicaire de Dieu ;* mais que dans leurs foyers ces mêmes Européens étoient doux, humains, généreux, bienfaiſans.

La plaine que nous avions tant admirée devint triſte à nos yeux ; car nos ſonges nous portoient toutes les nuits dans ces pays fortunés qu'embelliſſoit notre deſir curieux. Nous éprouvâmes tout l'ennui qu'apporte

une vie uniforme, lorſque notre penſée s'égare dans des viſions. Je reſpectai ce métal jaune & ces pierres bigarrées qui juſqu'alors ne m'avoient réjoui que par leur éclat, dès que Lodever m'eut appris & leur uſage & leur ſuprême utilité.

Autrefois je m'exerçois à friſer la ſurface des eaux avec ces pierres brillantes ; mais dès lors, déteſtant mon ignorance précédente, & frappé de repentir, je conſervai les plus petites avec le plus grand ſoin, comme le gage de mille plaiſirs futurs. Lodever en prenoit quelquefois une, & diſoit : Voilà de quoi nourrir vingt perſonnes pendant ſix mois ſans cultiver la terre ; voilà de quoi faire trotter ces chevaux qui vous tranſportent avec tant de rapidité ; voilà de quoi aſſujettir ces hommes qui ſe tiennent debout devant vous tandis que vous mangez tout à votre aiſe.

Nous avions peine à concevoir que cela pût exiſter ; mais Lodever nous le diſoit d'un ton ſi perſuaſif, ſi reſſemblant à la vérité, que je voyois tout ce qu'il peignoit, & que

je jouiſſois, pour ainſi dire, des voluptés qu'il m'annonçoit. Ce qui me charmoit encore, étoit de faire partager à Zaka toutes ces jouiſſances : elle, de ſon côté, ſongeoit que tout le monde ſeroit empreſſé à me ſervir & à me plaire. Alors elle ſe montroit encore plus ardente que moi à ſerrer ces petits cailloux brillans. Elle les cacha, elle les enterra, Lodever lui ayant inſpiré l'idée qu'un inconnu pourroit les voir par haſard & les emporter. Il attachoit un prix infini à ces pierres brillantes ; il les touchoit avec reſpect ; il ſembloit les adorer : il nous apprit à en faire autant. Bientôt nous eûmes un vice de plus, l'avarice, paſſion triſte, qui rétrécit l'eſprit, le rend inquiet, le livre à des fantômes. Déjà nous avions la crainte de perdre ces tréſors que nous regardions à peine quelques jours auparavant.

CHAPITRE XIX.

Je ne m'étois jamais aviſé de dire à Zaka qu'elle étoit belle. Lodever le lui dit pour la premiere fois, en comparant ſon teint au coloris des fleurs, & ſes yeux au brillant des étoiles. Zaka reçut cette louange avec un tel plaiſir, que je regrettai fort de n'avoir pas trouvé cet ingénieux compliment. Je vis que Lodever avoit beaucoup plus d'eſprit que moi, & j'avoue que cela me fit naître dans l'ame un certain déplaiſir. Je voulus faire auſſi des comparaiſons ſur la beauté de Zaka : mais celles de Lodever eurent le prix ; & quand je voulois jouter avec lui, il en inventoit dix pour une. Zaka ſe mit même à rire de quelques-unes de ma compoſition : ce qui approchoit un peu de la moquerie.

Je me rappelle que la maniere dont elle reçut mes madrigaux me fit de la peine. J'aurois voulu avoir mieux dit pour elle que Lodever

dever : il triomphoit de moi avec un calme qui me donna des mouvemens d'impatience. Rivaux en poéſie ſauvage, je ſouffris d'être vaincu.

Il lui enſeigna auſſi à placer dans ſes cheveux noirs de ces petites pierres étincelantes qu'il nommoit *diamans*, à en orner ſes bras, ſes jambes & ſon ſein, afin de plaire davantage. Réellement, elle me parut plus charmante ſous cet éclat brillant. Il y entre-mêloit des fleurs, ce qui formoit une eſpece de diadême ſur ſa tête ; & quand tout cela étoit arrangé, je me trouvois bien ſot de ne l'avoir pas imaginé le premier. Le génie de Lodever m'imprimoit une ſorte de reſpect, & je me ſentis borné & pauvre en reſſources à côté de ſes inventions journalieres.

Il loua mon adreſſe à la chaſſe, je lui en ſus bon gré : je devins tout glorieux de cet éloge. Je le lui faiſois répéter ; il le répétoit, & je l'en aimois davantage. Je connus l'orgueil d'être loué par un homme que j'admirois, & je me fatiguois toute la journée d'une

maniere incroyable pour mériter ſes louanges qui chatouilloient ſinguliérement mon oreille.

Je voulois faire tout ce qu'il faiſoit ; il m'apprit à jouer au palet, & je paſſois des heures entieres à cette futile occupation. Il avoit deux dés qu'il me faiſoit rouler, m'ayant appris à lire les points de cette figure cubique. Il me faiſoit jouer quelques-unes de mes pierres, & il gagnoit ordinairement ; il gagna tant que je ne voulus plus jouer avec lui, & Zaka fut la premiere à m'en détourner, craignant qu'il ne les gagnât toutes. J'eus du chagrin d'avoir perdu une portion de mes pierres brillantes.

Chaque jour il m'enſeignoit un jeu nouveau que j'embraſſois avec paſſion, & la culture du jardin ſe ſentoit de notre oiſiveté. Ainſi, graces à Lodever, nous marchions de folies en folies. Elles ſe tiennent par la main ; une ſeule ſuffit pour amener toutes les autres. D'où nous venoit ce tiſſu d'extravagances ? Etoit-ce de la bonne & ſimple nature, ou des conſeils de notre aimable corrupteur ?

*

CHAPITRE XX.

CEPENDANT le reſpectable Azeb voyoit dans l'amertume de ſon cœur le dégoût que nous inſpiroit notre heureux déſert, ainſi que toutes les folies que nous adoptions de la bouche de l'étranger. Ses larmes couloient en ſilence ; mais toujours fidele à ſon premier plan de ne louer ni blâmer aucune de nos actions, il ſe contentoit de nous dire que le bonheur n'étoit pas plus en Europe que dans le lieu que nous habitions. Il n'oſoit contredire ouvertement nos idées, convaincu que l'oppoſition réelle aux volontés de l'homme enflamme ſon indépendance naturelle & le rend faux, ruſé, artificieux. Dans une circonſtance auſſi cruelle il ſe conduiſit de même : il attendit que la raiſon nous éclairât ſur un projet inſenſé ; mais la raiſon l'a-t-elle jamais emporté ſur le goût vif du ſentiment ſoutenu des preſtiges de l'imagination ?

Pervertis que nous étions, nous lui annonçâmes un jour ſans ménagement que nous avions pris la réſolution de partager le bonheur des Européens & de tranſporter chez eux nos richeſſes, afin de jouir ſans travail des délices qu'offroient ces climats fortunés. A ces mots, le malheureux Azeb leva les mains vers le ciel, voulut parler, ne put que pleurer, ſe jeta dans les bras de Caboul, & ſe retira, accablé ſous le poids de ſa douleur.

Sa profonde triſteſſe nous cauſa quelqu'émotion ; mais, ingrats & dénaturés que nous étions, nous nous familiariſâmes avec ce front triſte, dont les regards baiſſés accuſoient hautement nos folies ; la voix d'un ſéducteur avoit plus de pouvoir que celle d'un pere. Il nous prit à l'écart ; & ayant prononcé le nom de Lodever, il répandit ſur nous des larmes ; il nous repréſenta l'impoſſibilité de parvenir à une colonie Européenne ſans un danger manifeſte ; il nous montra le ſacrifice de notre liberté, de notre repos, fait imprudemment à la ſatisfaction d'un vain deſir qui s'éteindroit à la

premiere jouiſſance ; il nous aſſura que ces mêmes tréſors qui nous inſpiroient une joie inſenſée & dont nous avions long-tems ignoré la dangereuſe valeur, étoient la ſource empoiſonnée de cette foule de maux qui couvroient les royaumes Européens ; il nous fit un tableau effroyable de la violence & de la perfidie réciproque de ceux qui ſe diſputoient les parcelles de ces métaux.

Il ne nous déguiſa pas que des jouiſſances étoient attachées à la diſtribution de ces richeſſes ; mais il nous aſſura qu'elles s'écouloient avec rapidité, que nous ſerions plus malheureux après les avoir perdues, & que la crainte même de les perdre étoit un ſupplice. Il nous dit, hélas ! tout ce que nous n'étions pas alors en état de comprendre.

L'aveu qui lui étoit échappé nous offroit la perſpective agréable dont Lodever nous avoit flattés, & nous lui diſions : Nous voulons voir des pays nouveaux ; nous avons beſoin de connoître ce qui eſt au-delà de notre petit vallon. Lodever nous a peint ce monde comme

d'une grande étendue, & nous voulons voir ces villes, ces peuples, toutes ces belles choſes enfin que font ces hommes & que nous ignorons.

Azeb ne put répondre à nos diſcours ; mais prenant un ton ferme, où l'accent de la douleur perçoit par intervalles, il nous dit : Vous êtes jeunes, mes enfans, votre imagination vous abuſe : je ſens qu'il me ſera impoſſible d'y mettre un frein ; je n'ai voulu & je ne veux que votre bonheur : ſi vous croyez le trouver dans un autre monde, vous vous trompez. Eh bien, abandonnez la terre qui vous a vu naître, abandonnez un pere qui vous chérit ; abandonnez juſqu'au fidele Caboul, cet ami de ma triſte vieilleſſe ; je vous le cede encore ; je vivrai, je mourrai ſeul dans ces déſerts. J'ai ſu affermir mon ame contre tous les revers. Je ne prévoyois pas celui-là ; mais... m'y voilà diſpoſé.

Le diſcours de ce bon pere émut nos cœurs ; nous nous jetâmes à ſes pieds. O mon pere ! vous nous accompagnerez, vous

jouirez des délices qui nous attendent ; nous ſerons tous heureux loin de ce déſert. Si vous connoiſſiez les jouiſſances dont Lodever nous a fait le récit ! Venez voir avec nous les objets les plus merveilleux. Vous avouerez vous-même qu'un autre monde offre à chaque pas des plaiſirs qui nous manquent. Au lieu de nous répondre, Azeb nous embraſſa avec un air de compaſſion, & ſe retira d'un pas triſte & tremblant.

Azeb avoit convaincu notre eſprit, mais non point notre cœur : nous n'étions plus heureux dans les montagnes de Xarico, parce que nos deſirs enflammés par l'eſpérance d'autres biens, brûloient de ſe ſatisfaire à quelque prix que ce fût. Je chériſſois plus que jamais Lodever, dont chaque acte étoit pour moi une inſtruction. Son induſtrie facile, ſon eſprit inſinuant, tout en lui me plaiſoit. Il eſt vrai qu'il ſavoit me flatter avec tant d'art, qu'il m'étoit devenu preſqu'auſſi cher que Zaka.

CHAPITRE XXI.

VOUS jugerez, cher chevalier, à quel point mon cœur étoit abuſé en ſa faveur. Zaka étoit tombée depuis quelque tems dans une mélancolie profonde. Il me fut aiſé d'appercevoir que Lodever étoit amoureux de Zaka : je ſavois qu'elle ne le haïſſoit pas. Cependant je la voyois dans une ſituation pénible. Je frémiſſois de perdre un cœur ſans lequel je ne pouvois vivre heureux. Je ne ſavois pas diſſimuler, & je voyois diſtinctement que Zaka aimoit Lodever. Elle m'avoit déployé ſon cœur innocent & ſincere, tel que la nature l'avoit formé : je ne pouvois mettre en doute ſa tendreſſe : il n'y avoit en elle ni trahiſon, ni perfidie, j'en étois bien ſûr. Les careſſes de Zaka étoient trop vives pour qu'elle pût me trahir ; & ſi le haſard me procura une connoiſſance qui me manquoit, je n'en avois pas beſoin.

Un ſoir qu'aſſiſe à côté de Lodever elle paroiſſoit rêveuſe, je me gliſſai derriere elle pour écouter leur entretien. Ce cœur que j'avois ſoupçonné n'étoit retenu dans ſon amour ni par la honte, ni par la crainte, mais ſeulement par un amour plus extrême qu'elle me portoit. C'étoit ſa tendreſſe pour moi qui la préſervoit d'une infidélité qui ſans ce ſentiment vainqueur lui auroit peut-être été chere. Voici les paroles de Zaka; peſez-les.

Pourquoi me tourmentes-tu? diſoit-elle; tu ſais que je ne te hais point, mais je ne puis pas t'aimer autant que Zidzem. Zidzem a poſſédé mon cœur avant toi, puis-je moins l'aimer? Non; il faut que je l'aime toujours au même degré. Pourquoi es-tu venu pour nous rendre tous deux malheureux? Pourquoi t'obſtines-tu à me demander ce que je ne t'accorderai jamais? Contente-toi de l'amour que j'ai pour toi; c'eſt bien aſſez; contente-toi de ce baiſer, puiſqu'il te fait plaiſir; tout le reſte eſt pour Zidzem: je l'aime avant toi; & ſi tu ne veux pas me rendre malheureuſe,

tu ne me demanderas rien au-delà. Vivons en bonne intelligence, baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front : mais garde-toi d'aller au-delà ; je te rejeterois loin de moi, je ne te donnerois plus ma main à baiſer, car voilà tout ce que je puis faire pour toi. Je t'aime beaucoup ; mais j'aime encore plus Zidzem, parce qu'il eſt le premier & que ma fille me dit, quand je la regarde, que je ne dois point accorder à d'autres ce que je lui ai accordé.

La franchiſe de Zaka mit en déſordre l'éloquence de Lodever ; il ne ſut que répondre. Il lui dit, mais d'une voix tremblante, qu'il demandoit à partager ces précieuſes faveurs avec Zidzem, & non à l'en priver ; que je n'en ſerois pas moins fortuné en l'ignorant ; que je ne le ſaurois jamais. . . . . Non, dit avec impatience Zaka, lui mettant la main ſur la bouche, cela ne ſera pas, je te le dis, n'y penſe plus. Je ſuis à Zidzem, & non à toi. Baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front ; mais tu n'obtiendras rien au-

delà. Dis, ſi tu étois à ſa place, y conſentirois-tu ? Pourquoi veux-tu faire de la peine à mon cher Zidzem ? N'es-tu pas ſon ami ? Ma fille me dit que je ne dois point t'écouter.

Lodever ne put repliquer ; mais il ſe mit à ſes genoux, & employa les prieres & les inſtances. Zaka le laiſſa à ſes pieds, ſoupira, & ſe cacha le viſage de ſes deux mains. Elle lui déclara en gémiſſant, qu'il lui en coûtoit beaucoup pour le refuſer ; qu'il auroit tout à eſpérer, ſi elle ne m'aimoit pas avec la plus forte tendreſſe ; mais qu'elle m'aimoit par-deſſus tout. En prononçant ces mots, elle ſe précipita ſur lui, fut la premiere à baiſer ſon front, ſes yeux, en lui criant : J'aime Zidzem ; prends cela pour te conſoler. Je t'aime auſſi, je te promets de t'aimer ; mais ne me demande point, je te le répete, ce que je ne puis t'accorder ; contente-toi de ces careſſes, & n'offenſe ni ton ami ni moi. En diſant ces mots, elle ſerroit ſa tête contre ſon ſein, & lui baiſoit le front.

Lodever, enhardi par cet aveu & ſes

careſſes, crut que le moment de ſa victoire étoit arrivé, & tenta quelques efforts. Zaka, ſans être intimidée, ſe dégagea à l'inſtant de ſes bras, ſans trouble, ſans colere, ſans reproches & avec un ſang froid qui atteſtoit la paiſible vertu de ſon ame. Elle s'éloigna ſans lui jeter un regard; elle entra dans une allée ſombre, & moi je ſortis de l'endroit où j'étois caché. Je la retrouvai à cinquante pas, & je ne vis ſur ſon front aucun trouble. Sa victoire ne lui avoit rien coûté: elle m'aborda comme de coutume; rien n'exprimoit ſur ſon viſage la converſation qu'elle venoit de tenir; elle me tendit la main avec ſérénité; & moi qui l'adorois plus que jamais, je n'étois plus maître de mes mouvemens; je la preſſai dans mes bras; les ſiens s'ouvrirent pour me recevoir; preſſé ſur ſon ſein, je ſentis renaître ce premier inſtant de volupté qui m'avoit embraſé de tous les feux de l'amour: je m'enivrois du charme de la retrouver tendre & fidelle. Elle s'abandonna à mes tranſports; elle me diſoit, dans l'effuſion

d'un cœur pur & ſincere : Je t'aime avant tout, je t'aime par-deſſus tout, ſois en ſûr. Je ne ſuis pas maîtreſſe de mon cœur, je ne ſais ſi un autre y viendra après toi ; mais je n'aimerai jamais perſonne comme je t'aime. Et moi qui avois été témoin des diſcours & des tentatives de Lodever, n'ayant plus ni inquiétude, ni jalouſie, je me plaiſois à conſidérer cette belle ame que la nature s'étoit plû à cacher dans un immenſe déſert.

CHAPITRE XXII.

CROIRIEZ-VOUS, cher chevalier, que, ſûr d'être aimé de Zaka, je ne pus voir ſans compaſſion le trouble qui dévoroit l'ame de mon ami? Je m'attendris ſur ſon état. Plus j'aimois Zaka, plus je ſentois qu'on devoit l'aimer : je lui pardonnois l'amour qu'il avoit pour elle, parce que j'éprouvois qu'il étoit impoſſible de s'en défendre.

Je pouvois, il eſt vrai, lui reprocher ſa conduite myſtérieuſe, ſa réſerve, ſes efforts, quoique vainement tentés : mais toutes ces fautes étoient celles de l'amour; je les excuſois, & ne voyois plus que les combats cruels dont il étoit agité.

Il tomba dans une triſteſſe ſombre que je tâchai vainement d'adoucir par tous les ſoins de l'amitié. Que ſa douleur muette, que ſes regards qui tomboient languiſſamment ſur Zaka & s'en détournoient avec effort, firent

d'impreſſion ſur mon ame ! Je n'oſai plus être heureux en le voyant ſouffrir. Je me reprochois mon bonheur comme un crime ; & ayant l'expérience des maux ſenſibles qui accompagnent des deſirs inutilement conçus, je me diſois que je ne devois pas goûter des plaiſirs dont mon ami & mon compagnon étoit privé. Sa phyſionomie prenoit chaque jour quelque choſe de plus triſte & de plus farouche, & les tourmens de ſon cœur ſe peignoient viſiblement ſur ſon viſage. Alors je ſouffris moi-même de ſa ſituation pénible, & je rêvois aux moyens de l'enlever à ſes privations douloureuſes.

Sans doute il avoit lu dans mon cœur mieux que je n'y liſois moi-même, & il me tint ce diſcours que j'écoutai ſans indignation. Il n'auroit pas tenu le même langage à tout autre qu'un ſauvage.

Cher Zidzem, pardonne, me dit-il ; je me ſens indigne de ton amitié : depuis long-tems je t'offenſe ; il faut que je t'ouvre mon cœur : la diſſimulation m'eſt un fardeau pé-

nible. Ce cœur infortuné aime ta Zaka, & l'aime juſqu'à la fureur. Vois dans ce cœur déchiré tous les tourmens de l'amour. Un feu cruel me conſume & me pouſſe vers le déſeſpoir. Non, je ne ceſſerai de l'aimer que lorſque je ceſſerai d'être. Délivre-toi d'un rival odieux, Zidzem, ôte-moi une vie qui m'eſt importune ; préſerve-moi du crime que dans mon aveuglement je pourrois commettre. Va, la mort ſera pour moi un bienfait ; mes jours ne ſont plus qu'un long ſupplice ; je ne veux pas être plus long-tems ingrat envers mon ami, mon libérateur : c'eſt aſſez d'être malheureux, ſans devenir criminel & perfide. Ah, combien je me hais moi-même d'être ainſi ! Mais je ſuis ſeul conſumé de deſirs, tandis que tu repoſes dans les bras de Zaka. Dangereuſe Zaka ! les feux que tu allumes ne peuvent s'éteindre Il falloit ne te pas voir, pour ne point t'adorer. Je n'ai plus d'autre reſſource que la mort contre l'horreur de mon exiſtence, & c'eſt l'aſyle que j'embraſſe. Adieu, mon cher Zidzem. Tes

yeux

yeux ne ſeront plus fatigués de mon aſpect coupable ; tes oreilles n'entendront plus mes gémiſſemens : je vais mourir, puiſque je ne puis vivre ſans envier le bien qui t'appartient.

Il prononça ces mots avec un tel déſordre, que je craignois à chaque inſtant les ſuites extrêmes de ſon déſeſpoir. Je fus touché juſqu'aux larmes après l'avoir entendu. La confiance qu'il me marquoit, cet aveu ſans artifice, ſa conſtance qui paroiſſoit vaincue & qui frémiſſoit de toucher au crime, tout me le rendit plus cher, plus intéreſſant ; je compatis à ſes ſouffrances, & en l'écoutant je me repréſentois les tourmens que j'aurois à endurer ſi Zaka rejetoit les deſirs de mon amour.

Cet Européen ruſé connoiſſoit bien mon cœur ; il ſentoit que je ſerois capable de tout ſacrifier aux pleurs de l'amitié, & que ſa franchiſe éveilleroit ma généroſité. Son tourment n'étoit pas plus vif que le mien ; car ſi je voulois lui rendre le repos, il me falloit perdre ma félicité. Choix cruel ! l'image de

mon ami expirant me ſuivoit juſques dans les bras de Zaka. Au comble du bonheur, ſon ſort me ſembloit plus affreux. Zaka étoit tendre, paſſionnée ; mais je ne goûtois plus le charme de la poſſéder. Lodever ſoupiroit en ma préſence, & me faiſoit chaque jour l'aveu naïf de ſes tourmens. La réſolution que je pris vous étonnera ; mais elle me fut inſpirée par la pitié, par la bonté naturelle de mon cœur, par je ne ſais quel ſentiment. Je me déterminai à partager avec mon ami la poſſeſſion de Zaka.

Vous direz que c'eſt un acte de généroſité de ſacrifier ſa maîtreſſe à ſon ami, mais que c'eſt une action vile de la partager avec qui que ce ſoit ; qu'elle eſt auſſi éloignée de la nature que des mœurs civiliſées ; qu'il n'y a pas un animal, ſoit domeſtique, ſoit féroce, qui ne diſpute ſa femelle à coups de dents ou à coups de griffes. J'eus d'autres ſentimens dans mon déſert : je ne crus pas m'avilir en obéiſſant à la pitié. J'aimois Zaka, j'aimois Lodever ; je voulois le bonheur de l'un &

de l'autre ; mon cœur ne pouvoit ſe fermer à leurs ſoupirs, & j'agiſſois à la fois par un ſentiment de compaſſion, d'équité & de tendreſſe. Je ne connoiſſois point l'adultere : je faiſois un ſacrifice réel. Un ſauvage qui met l'honneur dans le courage & dans la nobleſſe de l'ame, voit les choſes bien autrement qu'un homme civiliſé.

D'un autre côté, je ſentois qu'il n'y auroit plus de joie pour moi dans le monde, en voyant près de moi un homme ſans ceſſe gémiſſant. De l'autre, je me repréſentois le plaiſir délicieux de l'arracher au déſeſpoir, de lui rendre la vie. Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me diſois-je ; elle m'aimera toujours, & le bonheur de Lodever n'ôtera rien à la ſomme du mien. Aucune idée honteuſe ne ſe mêloit à ce partage.

Cependant, je l'avouerai, mon cœur murmuroit de ce cruel devoir : il m'en coûta pour ſurmonter un ſentiment jaloux ; mais je ſongeai qu'une tranquillité générale en ſeroit le fruit. J'allai expoſer mon projet à Lodever,

qui parut très-étonné de ma générosité; car c'eſt ainſi qu'il nommoit mes nouveaux deſſeins. Il m'embraſſa en me témoignant la plus vive reconnoiſſance, & nous convînmes d'engager Zaka à la ceſſion la plus rare, ſcandaleuſe ſans doute chez les peuples civiliſés, mais qui dans mon déſert n'étoit qu'une ſuite conſéquente de mon amitié pour Lodever, de ma pitié pour ſes ſouffrances, & de mon amour pour la concorde & la paix.

CHAPITRE XXIII.

ZAKA rougit prodigieuſement à la propoſition que je lui fis. La honte & l'étonnement attachoient ſes regards à la terre, & chaque parole ſembloit la pétrifier. Immobile, elle garda le ſilence ; puis levant les yeux, elle les fixa ſur les miens, comme pour y découvrir les vrais ſentimens de mon cœur ; ſans doute elle vouloit y deſcendre, & elle cherchoit avidement à lire dans ma penſée : mes regards étoient triſtes & confus ; j'attendois ce qu'alloit prononcer ſa bouche, & je tremblois de l'arrêt ; car je pouvois bien conſentir à partager le cœur de mon amante, mais non immoler entiérement le déplaiſir ſecret que j'en reſſentois.

Je lui expoſai l'amour de Lodever, le déſeſpoir qui empoiſonnoit ſa vie & flétriſſoit pour lui le riant aſpect de l'univers ; je lui diſois : Nous partageons l'air, les fruits de

la terre, les rayons du ſoleil. . . . Pour toute réponſe Zaka me lança un regard qui pénétra mon ame; elle vola dans mes bras; elle m'accabla des plus tendres baiſers. Eh quoi, Zidzem, me dit-elle du ton du reproche, ne t'ai-je pas donné aſſez d'aſſurances que je t'aime & n'aimerai jamais que toi ? Crois-tu que Zaka ſoit fauſſe, double, artificieuſe ? O cher Zidzem ! un cœur peut-il être à deux ? L'amour peut-il ſe partager ? Tu le connois bien peu ſi tu en doutes. Imprudent ! tu ne ſais pas lire dans ton propre cœur : va, ſi je te privois d'une ſeule careſſe, tu deviendrois malheureux : mais cela n'arrivera point ; c'eſt à moi à te défendre, à te protéger contre toi-même & contre la foibleſſe de ton cœur, lorſqu'il s'abuſe à ce point. Ah, que de remords je t'épargne! Sais-tu quelle ſeroit l'amertume de ta douleur, l'horreur de tes regrets ? Tu maudirois mille fois l'outrage que tu aurois fait à l'amour & à ta fidelle Zaka. Tu ne me verrois plus du même œil : toute ta félicité ſeroit évanouie . . . Et puis ſe tournant avec

fierté vers Lodever, elle lui dit : Et toi, fatal étranger, ne me pourſuis plus, & oublie-moi ; c'eſt depuis ton arrivée que j'ai éprouvé les chagrins de l'amour ; je n'en connoiſſois que les délices ; le trouble eſt venu ſur tes pas. M'aimes-tu autant que Zidzem ? Non, cela n'eſt pas poſſible. Ton regard m'épouvante ; ton amour me fait peur ; jamais ton œil ne luit d'une flamme douce. Je t'ai aimé tant que tu n'as pas voulu défunir nos cœurs. Retourne dans ton pays, vas y trouver celle que tu as quittée ; peut-être elle ſeche aujourd'hui dans les larmes ; elle implore la fin de ſa vie, en devinant que tu veux porter ton cœur à une autre qu'elle.

Je fis un ſecond effort en faveur de mon ami, atteſtant que je voulois l'empêcher d'être ſans ceſſe gémiſſant, s'il y avoit de ma faute ; mais la fiere Zaka, avec un geſte noble & contemplant Lodever avec un dédain que je ne puis rendre, m'auroit jeté à moi-même un regard de mépris, s'il n'eût été adouci par l'amour. Jamais ce front ſi noblement

courroucé ne ſortira de ma mémoire. Je me tus ; j'étois honteux, anéanti ; je me jugeai au-deſſous d'elle ; un trait rapide de lumiere me fit voir que cette propoſition étoit un outrage à ſon amour. Je m'applaudis dans le fond du cœur de la trouver conſtamment tendre & fidelle. Un de mes regards implora mon pardon, tandis que je tâchois de conſoler Lodever, en lui diſant que j'avois tout tenté pour qu'il fût tranquille, & que cela ne dépendoit plus de moi. Lodever avoit les yeux baiſſés & gardoit un morne ſilence. Il ne pouvoit ni reſter ni fuir ; il étoit comme enchaîné par une puiſſance inviſible.

Je n'oſois plus interroger les regards de Zaka, lorſque tout-à-coup ſes bras s'entrelacerent aux miens ; ſa bouche preſſa mes levres & je ne fus point maître de réſiſter à mon raviſſement. Je rendis à Zaka ſes tendres careſſes, & je ne ſongeai pas aſſez à dérober à Lodever le ſpectacle de mon triomphe. Livré aux tranſports de mon amante, j'oubliai mon ami. Trop foible pour ſoutenir la

vue de nos careſſes innocentes & vives, Lodever s'éloigna & s'enfonça dans un bois ſombre.

Sorti de mon ivreſſe, je me reprochai ma cruauté; j'en témoignois mon mécontentement à Zaka, qui avoua avoir eu tort. Je courus ſur les pas de Lodever pour l'appaiſer, le conſoler, & calmer ſes maux par les paroles les plus douces. Il écouta tout ce que je lui dis avec une froideur que je n'aurois oſé attendre après une pareille ſcene. Il me répondit avec beaucoup de tranquillité qu'il falloit s'en remettre à cette derniere déciſion; je le vis même ſourire. Je crus que, frappé de la tendreſſe inviolable de Zaka & de l'inutilité de ſes pourſuites, il pouvoit renoncer à elle. Ah! ſi j'euſſe mieux connu la diſſimulation terrible des paſſions dans le cœur des Européens, j'aurois preſſenti que ce calme trompeur, ſemblable à celui qui précede la tempête, annonçoit une vengeance ſourde & épouvantable.

CHAPITRE XXIV.

QUELQUES jours après cette aventure Lodever m'apporta un très-beau coco, eſpece de fruit excellent qui croît en Amérique, & dont il ſavoit que je mangeois volontiers. Zaka arriva au même inſtant & voulut goûter de ce fruit. Lodever le lui arracha vivement de la main, donnant pour prétexte que ſon front étoit trempé de ſueur. Sa crainte paroiſſoit fondée; ce fruit eſt très-dangereux lorſqu'on en mange à contre-tems. Lodever jeta fort loin ce coco, pour ne pas, diſoit-il, exciter l'envie de Zaka, ſi elle le voyoit manger : enſuite il nous engagea à faire une petite promenade.

De retour je cherchai mon coco vers l'endroit où il l'avoit jeté; je ne le trouvai point. Azeb qui n'étoit pas éloigné me demanda ce que je cherchois. Un très-beau coco, lui répondis-je. Oui, dit Azeb, il étoit bon :

ſurpris par la ſoif, je l'ai ramaſſé, j'ai bu la liqueur & mangé le dedans ; mais je ne ſais, depuis un inſtant il me cauſe de vives douleurs. Je m'approchai de mon pere : un friſſon l'avoit ſaiſi ; je lui préſentai mon bras pour ſoutenir ſes pas chancelans. De moment en moment ſon état devint plus violent : il ſouffroit comme ſi on lui eût déchiré les entrailles ; il fut obligé de s'appuyer ſur moi. Tout-à-coup ſon corps frémit dans mes bras, les forces me manquent, & il tombe étendu par terre, ſe roulant & pouſſant des cris lamentables.

J'appelle Zaka, elle vient, elle apperçoit Azeb les yeux égarés, la bouche couverte d'écume, les bras, les mains, les pieds roidis, tourmenté de convulſions affreuſes. Nous tentâmes de le relever. Laiſſe, dit-il en me jetant un regard long & douloureux, laiſſe, je me meurs. . . . . Dieu ! m'écriai-je en pâliſſant, vous mourez ! Qu'eſt-ce à dire ? Azeb ſouleva avec peine ſa main appeſantie ; mais voulant ſerrer la mienne, ſon effort fut impuiſſant. La douleur & la tendreſſe ſe peignoient

ſur ſon front à travers les ombres du trépas. Nous frémiſſions d'effroi, nous pleurions, nous baiſions ſon viſage mourant. Il fixe ſes yeux ſur nous; ſa poitrine ſe ſouleve avec effort, & ſa voix entrecoupée prononce ces mots à pluſieurs repriſes : Je meurs, mes enfans . . . je meurs ! Ah ! . . incertain & rempli de terreur ſur le ſort qui vous attend . . . je n'oſe accuſer, de peur de charger d'un crime celui qui peut-être eſt innocent. . . Non, je ne l'accuſerai point. . . Me voici au terme de ma carriere, & je me ſoumets à la volonté de celui qui eſt le maître de toutes les créatures. . . Je ne puis ſouhaiter mon anéantiſſement, puiſqu'il eſt un Dieu. . . . Ah ! ſi les pénibles jours que j'ai paſſés ſur la terre étoient les ſeuls pour leſquels j'euſſe été créé, s'il n'en étoit point d'autres plus tranquilles, plus heureux, quelle puiſſance indifférente m'auroit donné l'être, m'auroit ſoumis à la douleur ? . . . Mais le profond ſentiment de l'eſpérance me reſte; il retrace à mon eſprit l'image de l'immortalité. Je dois vivre avec

Dieu tant qu'il exiſtera : puiſqu'il a daigné une fois me tirer du néant, ce n'eſt pas pour m'y laiſſer retomber. Je crois à ſa bonté, dont l'univers eſt un témoignage éclatant ; mais ce monde-ci n'eſt pas celui de l'homme ; il eſt fait pour un autre rôle : il deſire, il demande une autre deſtinée. . . . O mes enfans ! vous mourrez auſſi comme moi. . . Que le dernier moment de votre vie ſoit plus paiſible que le mien ! . . . . Que ce Dieu ſouverain vous béniſſe comme je vous bénis ! . . Que ſa clémence tempere l'amertume des jours de cette triſte vie ! . . . Je vous ai enſeigné le moins d'erreurs qu'il m'a été poſſible. . . Si je vous ai enſeigné peu de vertus, je vous ai montré peu de vices. . . J'eſpérois qu'à jamais caché dans ce ſéjour impénétrable. . . Mais mes projets ont été confondus. . . . . Lodever. . . . Je vois. . . O mes enfans ! adorez Dieu & craignez ſes jugemens. . . Souffrez, s'il vous faut ſouffrir. Quand tous les maux ſe raſſembleroient ſur vous, gardez-vous de murmurer. . . Songez que vous êtes l'ouvrage de ſes mains,

& que vous devez lui être ſoumis. . . C'eſt le ſeul roi de l'univers. . . Il eſt Dieu. . . . il eſt tout-puiſſant. . . il eſt bon. . . il eſt l'amour même. . . . Le malheureux Azeb manqua de forces, nous fit un ſigne de tête & expira.

O moment affreux & mémorable ! je n'avois jamais vu mourir un homme, & c'eſt mon pere qui eſt étendu ſans vie ; il meurt, il m'abandonne à l'horreur de mes réflexions. Je ſouleve ſes bras immobiles : ils retombent, & l'effroi pénetre mes ſens. Son corps, que nous embraſſons, devient froid. Le ciel a perdu tout ſon éclat ; un triſte & vaſte ſilence regne autour de nous ; je ne ſais quel murmure lugubre frappe dans les airs mon oreille épouvantée. Lodever paſſe à côté de ce corps ſans vie, le regarde & nous dit ſans douleur & ſans larmes : *Il faut le mettre dans la terre.* Caboul pleure & ſanglotte ; je ſuis ému, & tout ce qui m'environne eſt nouveau pour moi.

Quoi, Azeb n'eſt plus ! me diſois-je ; Azeb qui, une heure auparavant, nous parloit avec

tendreſſe; Azeb que j'aimois; Azeb dont j contemplois avec tant de plaiſir le front vénérable; Azeb.... Le voilà ſans chaleur & ſans mouvement; ſon teint eſt livide, ſes yeux ſont fixes & ternes, ſes membres ſont glacés, il eſt ſourd à tous nos cris. Oh! nous comprenions alors la deſtinée funeſte & générale de l'homme. *Vous mourrez auſſi:* ces mots retentiſſoient au fond de notre ame; nous nous tenions embraſſés, comme ſi c'eût été le dernier embraſſement de notre vie. Nos larmes, qui couloient en abondance, mouillerent ce cher cadavre.

Ah, Zidzem, dit Zaka en ſanglottant, que deviendrois-je, hélas, ſi tu éprouvois le ſort du malheureux Azeb! Que cet effroyable moment ſoit éloigné! O ſéparation cruelle! Ah! je la ſens cette mort affreuſe.... Elle vient... Elle va peut-être te frapper dans mes bras.... Dieu, que les momens que tu as accordés à l'homme ſont de courte durée! Et elle tomba ſur mon ſein preſque ſans ſentiment. Elle trembloit pour mes jours, je

craignois pour les ſiens, & nous nourriſſions notre douleur du ſpectacle terrible qui augmentoit notre effroi.

CHAPITRE XXV.

Le trépas d'Azeb nous montra la mort en perſpective : auparavant nous n'y ſongions pas. Azeb nous avoit dérobé, autant qu'il l'avoit pu, le trépas des animaux ; & quand le haſard nous l'avoit fait appercevoir, il nous diſoit tranquillement : Ils dorment, ils ſe réveilleront. Il nous avoit accoutumés, pour ainſi dire, à nous croire immortels, & il nous faiſoit regarder notre exiſtence comme ne devant point avoir de terme. Comme Dieu, nous répétoit-il ſouvent, ſera toujours Dieu, de même l'eſprit qui vous anime ſera toujours eſprit. Ainſi l'idée de la deſtruction nous étoit étrangere ; & ſi Azeb ne nous parloit plus, nous entendions encore ſes paroles, nous appercevions ſon regard : il n'étoit pas

mort

mort pour nous : il nous ſembloit qu'à chaque inſtant il alloit ſe lever & nous parler.

Nous redoublâmes pour ſa mémoire le reſpect que nous avions eu pour lui pendant ſa vie ; nous enterrâmes ſon corps d'après les conſeils de Lodever ; ſes mains creuſerent la foſſe, & pendant cette fonction lugubre ſon viſage ne changea point ; il ne mêla point un ſoupir à nos douleurs : quand nous l'interrogions ſur cet événement imprévu, il nous répondoit d'un air calme : Azeb étoit vieux, & vous devenoit inutile ; il faut que chacun meure. Que nous étions loin de ſoupçonner la véritable cauſe de ſa mort ! L'idée d'un crime auſſi noir ne pouvoit entrer dans notre penſée : on nous l'auroit expliqué alors, que nous n'y aurions rien compris.

Moment funeſte & douloureux, lorſqu'il fallut rendre à la terre les triſtes dépouilles d'Azeb ! Nous enſevelîmes dans une foſſe obſcure un cœur autrefois animé d'un feu céleſte, des mains dignes de porter le ſceptre & de tracer des leçons aux ſages. Hélas,

m'écriai-je ſur ſa tombe, voilà donc l'étroite & éternelle demeure de ce pere chéri ! Le chant des oiſeaux, la beauté de la nature, la renaiſſance du jour, notre voix plaintive qui percera l'ombre de ces arbres touffus, rien ne pourra le faire ſortir de ce lit effrayant; il habitera toujours avec la mort cette triſte ſolitude ; nous ne le verrons plus devancer le retour du ſoleil, reſpirer les parfums du matin, & d'un pas majeſtueux faire jaillir la roſée du ſommet des fleurs ; nous ne le verrons plus errer au haſard dans la forêt, plongé dans une douce méditation, levant ſes mains pures vers la voûte du firmament ; rien ne peut plus réchauffer ſa froide pouſſiere ; il ne nous preſſera plus dans ſes bras paternels, le ſourire ſur les levres & l'amour dans les yeux. Mais que dis-je ! il nous a dit tant de fois que nous nous retrouverions dans un autre monde ; que la partie penſante de lui-même ſubſiſteroit toujours ; qu'une ame immortelle ſeroit ſéparée de ſon corps & deviendroit à jamais heureuſe par la clémence

infinie du Créateur ! Oui, cette idée me plait ; cette idée eſt grande, elle eſt conforme à tout ce que j'apperçois de la main du grand Être. Il faut qu'il ſoit ſublime & magnifique en tout ; il faut qu'il accorde à ſa créature tout ce qu'il peut lui accorder. Azeb vit, Azeb penſe à nous ; il converſe encore avec Zidzem & Zaka. Ah ! du ſéjour qu'il habite, qu'il liſe au fond de nos cœurs, qu'il voie nos larmes, qu'il entende nos gémiſſemens & les louanges que nous donnons à ſon ame généreuſe.

Nous baiſâmes la terre qui le renfermoit dans ſon ſein. Je voulus que ma fille la baiſât auſſi. Je me promis de revenir ſouvent pleurer ſur ce tombeau & m'y entretenir avec l'ame d'Azeb, en attendant que, ſelon ſa promeſſe, elle ſe montrât à moi dans un autre monde.

Zaka pleuroit amérement & paroiſſoit inconſolable. Je lui diſois, pour calmer ſes chagrins & ſes regrets : Sois ſûre qu'Azeb vit encore ; il vit avec le grand Être dont il

nous a parlé. Il eſt heureux, puiſqu'il le connoît; il eſt à la ſource de tout bien, il lui parle de nous, car il ne délaiſſera pas ceux qu'il a tant chéris ſur la terre.

A quelques jours de là nous eûmes, chacun de notre côté, un rêve où nous revîmes Azeb. Ce rêve différoit ſi peu de la réalité que nous crûmes qu'il n'étoit devenu qu'inviſible, & qu'il habitoit toujours avec nous. Comme ſon viſage pendant notre rêve ne nous avoit paru ni triſte ni ſouffrant, nous nous accoutumâmes à nous dire: Il eſt avec le grand Être; il eſt bien; il nous voit, nous entend; il ſera notre protecteur; il nous enverra toujours des penſées juſtes & bonnes.

CHAPITRE XXVI.

CABOUL, le fidele Caboul étoit ſorti de ſa froideur pour pleurer Azeb. Il ne paſſoit jamais devant ſa tombe ſans lever les mains au ciel & ſaluer le lieu où il repoſoit. Nous l'honorâmes comme un ſecond pere. Dans le rang le plus abject, il eut toutes les vertus; & quoiqu'il ne fût pas doué des qualités de l'eſprit, il nous força d'admirer ſa grande ame. Je m'apperçus que depuis la mort d'Azeb il évitoit de toucher la main de Lodever; qu'il le ſervoit avec une ſorte de répugnance; & ayant été frappé un jour de ſa main, il lui dit: Jetez-moi auſſi dans la terre; je ſerai mieux là qu'avec vous. Je ne fis point attention à ces paroles, ne pouvant en pénétrer le ſens.

Profondément occupé de la perte que je venois de faire, je ne m'entretenois que d'Azeb, de ce qu'il avoit fait, de ce qu'il avoit

dit ; je me plaiſois ſur-tout à répéter ſes dernieres paroles, ſes tendres bénédictions. Je ne fus jamais ſi ſurpris ni ſi indigné que lorſque Lodever me dit un jour que, ſelon les loix de ſa religion, Azeb ne pouvoit être avec le grand Être, n'ayant point été baptiſé ; qu'en conſéquence, il étoit deſcendu dans un lieu où rouloient des flammes éternelles ; & qu'il y étoit plongé à jamais, ſans eſpérance d'en pouvoir ſortir. Je m'écriai avec douleur : Cela ne ſe peut pas ; tu mens, Lodever ; ce que tu dis outrage la raiſon & le grand Être. Apprends qu'Azeb a fait le bien, a évité le mal, a adoré le Dieu du ſoleil, a aimé ſes enfans. Que faut-il de plus pour aller rejoindre le grand Être ? Non, reprit Lodever en ſe couvrant d'une phyſionomie effroyable, Azeb n'ayant point reçu le baptême, eſt damné. Qu'appelles-tu damné ? répondis-je en pâliſſant de courroux & de frayeur. Je veux dire, reprit Lodever, qu'il eſt avec les démons dans une fournaiſe... A ces mots, je me ſentis dans une colere que

je n'avois pas encore éprouvée ; je ſentis qu'il déraiſonnoit, qu'il étoit en ce moment inſenſé, frénétique ; je le vis ſous une figure odieuſe ; ſes traits d'homme diſparurent à mes regards ; je n'apperçus dans ſon œil qu'une ſtupidité aveugle & féroce ; & comme il continuoit à me dire que ſa religion condamnoit mon pere à être brûlé pendant toute une éternité, je m'éloignai avec une fureur inexprimable ; car je ſentois ma main prête à ſe lever contre lui, & tout mon être repouſſoit cet anathême impie, qu'il me ſembloit prononcer contre Dieu, dont la bonté avoit toujours pénétré mon cœur.

Je courus, dans une agitation extrême, vers le tombeau d'Azeb ; je me couchai ſur cette terre ſacrée, en criant : Azeb ! Azeb ! ſerois-tu livré à des tourmens éternels, ainſi que l'aſſure Lodever ? Dis, le grand Être que tu m'as annoncé auroit-il ceſſé d'être bon pour toi ? Je jetai un cri comme pour réveiller l'ombre d'Azeb au fond de ſon tombeau ; je pleurois de douleur & de tendreſſe, lorſ-

qu'un ſentiment invincible s'éveilla dans mon ame, & me cria fortement : Non, non, non, Azeb n'eſt point malheureux ; Lodever te trompe ; le grand Être embraſſe toutes ſes créatures ; les paroles de Lodever ſont mauvaiſes, & l'inſpiration de ton cœur eſt la vérité.

Je me relevai plus calme, plus aſſuré, plus fort ; je ſentis au-dedans de moi que l'ombre d'Azeb avoit communiqué à ma raiſon une partie de la ſienne, laquelle venoit du grand Être ; & lorſque je rencontrai Lodever, je lui dis avec un ton d'aſſurance & de ſupériorité : Tu déraiſonnes, tu es un inſenſé ; ne me parle plus ainſi, car je ne verrois plus en toi un homme.

CHAPITRE XXVII.

Je fus quelques jours ſans vouloir converſer avec Lodever, tant ſes paroles m'avoient révolté. J'y voyois une empreinte d'extravagance & de cruauté. Il ne me parla plus de l'ame d'Azeb ; & quand je lui diſois, dans un reſte d'amertume, avoue donc, impoſteur, que tu ne ſavois ce que tu diſois, il gardoit alors le ſilence & parloit d'autre choſe. Il faiſoit bien ; car je l'aurois tué, je crois, quand il attaquoit l'*ame* de mon pere.

J'oubliai peu à peu ſon aveugle & frénétique condamnation, que je jugeai échappée à ſa bouche uniquement pour me contredire & faire parade de ſes idées. L'horreur que cet arrêt m'avoit cauſée diminua, & l'impreſpreſſion en fut affoiblie par degrés. Le ſilence abſolu de Lodever ſur ces matieres étoit une ſorte de rétractation. Je m'en contentai.

Notre ingénieux corrupteur ſe conformoit

à notre façon de penſer, pour mieux nous faire tomber dans ſes pieges. Il nous fit un tableau plus ſéduiſant encore des plaiſirs qui nous attendoient dans un autre hémiſphere, & nous preſſa plus vivement que jamais d'abandonner nos rochers; tout lui ſervoit d'objet de comparaiſon. Il nous apprenoit à mépriſer ce que nous avions ſous les mains, pour élancer notre imagination neuve vers de prétendues jouiſſances qu'il exaltoit, & dont à la ſeule deſcription ſon viſage ſe coloroit. Il entroit dans une eſpece d'extaſe: les mots qu'il proféroit alors ſembloient lui apporter cette félicité lointaine ſi vantée dans ſes diſcours.

Nous étions émus. Ces images nous délectoient, & ſans ſavoir ſi elles étoient véritables ou fauſſes, nous appercevions tout ce qu'il nous peignoit. Ne connoiſſant ni notre force ni notre foibleſſe, nous abandonnions notre ame au récit qu'il nous faiſoit, & nous comptions ſur les jouiſſances les plus vives & les plus multipliées.

Lodever mettoit chaque jour en jeu notre

curioſité, il la manioit à ſon gré ; & nous ayant inſtruits que la belle plaine n'étoit pas les bornes du monde, nous penſions que tout étoit encore plus beau au-delà. Quelle étonnante magicienne que notre imagination, lorſque j'y ſonge après tant d'années & dans le calme de la réflexion !

A quel point notre ignorance étoit ſubjuguée ! Nous ne connoiſſions pas ſeulement la diſtance des lieux, la nature des périls, ni la difficulté des exécutions : nous n'avions pour ſauve-garde que les anciennes paroles d'Azeb, qui malheureuſement s'effaçoient de notre mémoire. Hélas ! Azeb n'étoit plus ; & Lodever, ſi éloquent pour nous, ſe moquoit de nos craintes, détruiſoit nos objections, que nous n'étions pas fâchés de voir renverſées. Il nous préſentoit à la lettre ce que j'ai vu depuis en Europe, *la lanterne magique :* ce qui, joint à l'extrême curioſité qui nous dominoit, nous détermina bientôt à partir.

Il nous eût été impoſſible de réſiſter à ſon éloquence preſtigieuſe, quand même nous

aurions eu les connoiſſances qui nous manquoient. Il nous captivoit, parce qu'il ſavoit interroger cette eſpérance, ce deſir inquiet & effréné du bonheur, qui réſide plus ou moins dans le cœur de l'homme. C'eſt par là qu'en cherchant à être mieux, nous nous égarâmes, ainſi que font pluſieurs individus d'ailleurs très-ſavans, & qui habitent chez des peuples civiliſés.

Nous aurions pu parvenir en peu de tems aux colonies Européennes, & bien plus ſûrement, ſi nous euſſions voulu paſſer au ſud de nos montagnes; mais Lodever qui avoit ſes vues, & qui vouloit tranſporter nos tréſors, ou plutôt ſe les approprier, ſe vanta de connoître la carte de l'Amérique. Hélas! nous ne ſavions pas ſeulement qu'on avoit ſu réduire en petit la diſtance & la poſition des lieux; nous ſavions où ſe levoit & où ſe couchoit le ſoleil; voilà à quoi ſe bornoit notre géographie. Je me ſouviens que Lodever nous dit un jour que la terre étoit ronde, qu'elle flottoit au milieu de rien, qu'elle tournoit

autour du ſoleil ; moi, qui avois les démonſtrations du contraire, je me moquai beaucoup de lui, & je ne voulus pas conſentir à l'entendre ſur ce chapitre. Il ne m'inſpiroit néanmoins que la dériſion, au lieu que, lorſqu'il tourmentoit dans ſa fantaiſie l'*ame* de mon pere, mon goſier ſe ſéchoit de fureur, & j'étois prêt à l'écraſer de toutes les puiſſances de mon être, tant il étoit ſoulevé contre cette horrible propoſition.

Lodever nous fit faire quelques promenades ſur le bord de la mer qui avoiſinoit la belle plaine ; il jeta une longue planche, ſe mit deſſus, & nous donna le ſpectacle raviſſant d'un homme qui marchoit ſur les eaux. Il nous imprima tellement le reſpect par cette action, que nous n'oſâmes plus contredire ſes volontés. Tout ce qu'il eſſayoit, nous nous y ſoumettions aveuglément, & ſans l'aimer, nous ne pouvions lui refuſer notre admiration. Nous avions deviné par inſtinct que le cœur en lui étoit oppoſé à l'eſprit. Nous ne ſûmes que long-tems après que cette diſtinction

réelle & appuyée ſur mille exemples, étoit une diſtinction Européenne.

Notre magicien nous propoſa de conſtruire un eſquif ſur le bord de la mer; il nous en traça le plan, & nous le fit appercevoir tracé ſur le ſable. Nous le vîmes alors comme s'il voguoit ſur les flots; & animé par ce deſſein créateur, nous nous mîmes tous à l'ouvrage avec une ardeur que la fatigue ne pouvoit interrompre, tant nous étions émerveillés de l'idée qu'il nous avoit donnée. D'après la planche, nous jugéâmes l'eſquif praticable; & quand nous vîmes le froid Caboul prendre part lui-même à cette nouveauté, nous augurâmes que rien ne ſeroit plus ſûr que cette nacelle pour franchir l'eſpace des mers.

Lodever nous parloit de longer la côte juſqu'aux bouches du fleuve des Amazones, & de le remonter pour arriver aux colonies Portugaiſes, d'où nous pourrions alors faire voile en Europe. Tous ces mots étoient neufs pour moi; mais Lodever, en traçant une petite ligne, me prouvoit que rien n'étoit

plus aiſé. Il me montroit l'Europe dans un petit point qui n'étoit pas à onze pouces du lieu où nous étions, & je croyois la route auſſi ſûre qu'aiſée. Il appliquoit à un grain de ſable les noms des grandes villes que j'ai parcourues depuis; & comme rien n'étoit plus conſéquent dans le deſſein qu'il avoit tracé, je crus que l'exécution étoit facile, & qu'elle ne rencontreroit aucun obſtacle. Ma raiſon ne me préſentoit aucune objection ſolide; car Lodever, en me repréſentant les diſtances & les rapports, avoit ſubjugué mon entendement de maniere qu'il ne pouvoit pas ſe montrer rebelle, tant la conviction étoit gravée dans les figures empreintes ſur le ſable. Je me vis déjà en Europe & à Londres; ma mémoire étoit remplie de ces noms, avec leſquels il m'avoit familiariſé.

Le deſir de voir des peuples & des pays nouveaux, qui avoit été une des paſſions d'Azeb dans ſa jeuneſſe, devint la nôtre. Rien ne nous rebuta; nos yeux étoient faſcinés ſur la démarche la plus téméraire. Lodever, qui

avoit ſes vues, nous maîtriſoit; & s'aveuglant lui-même ſur les dangers, il n'étoit pas poſſible qu'il frappât notre réflexion.

Nous conſtruisîmes ſous ſes ordres un eſquif d'un bois léger & ſolide, nommé *pango*, & dont les Américains ſe ſervent pour naviger ſans effroi ſur les plus profonds abymes. Nous avions du loiſir; nous travaillâmes ſans relâche avec une activité incroyable. Le bon Caboul gémiſſoit d'abandonner la terre où répoſoit ſon ancien maître; mais fidele à nos extravagantes volontés, il ſe faiſoit un devoir de nous aider, voyant qu'il n'étoit aucun remede pour nous guérir. Lodever nous éveilloit avant l'aurore; & comme notre machine avoit pris une figure & une conſiſtance, nous connûmes l'orgueil de cette création: notre eſpoir ſe réaliſoit chaque jour; ce que nous avions vu gravé ſur le ſable s'édifioit ſous nos mains, à notre grand étonnement. Lodever nous ſembloit avoir prédit toutes les pieces qui devoient entrer dans cette machine merveilleuſe; les plus petites, comme

les

les plus grandes étoient préſentes à ſon eſprit. Il nous démontroit nos erreurs ; & revenant à ſa figure originale, il nous diſoit avec un ton de ſupériorité : Ne vous ai-je pas dit d'abord que cela devoit être ainſi ? Quand nous vîmes qu'il avoit tout prévu, & que tout étoit ordonné d'avance, nous crûmes, pour ainſi dire, que l'eſquif ſortoit de ſa tête, & nous ne ſûmes plus que nous humilier devant ſes ordres. Il ſembloit nous ouvrir par ſa ſeule parole les routes de l'univers. J'oubliois le paſſé, confondu que j'étois par l'autorité de ſon génie ; & je finis par croire tout ce qu'il me diſoit, excepté lorſqu'il s'agiſſoit de l'ame de mon pere : mais il étoit trop prudent pour entamer cette queſtion qui m'irritoit à l'excès ; & il s'en étoit apperçu.

CHAPITRE XXVIII.

PLUS nous avancions, plus notre courage redoubloit. Nos travaux, animés par l'eſpoir de jouir d'un avenir heureux, n'étoient plus des travaux ; ils s'étoient métamorphoſés en plaiſirs. Plus de fatigues : tout étoit amuſement, & chaque coup de hache nous donnoit l'avant-goût des voluptés Européennes.

L'eſquif arrondi étoit bâti ſur la greve ; nous ne pûmes domter je ne ſais quelle ſatisfaction orgueilleuſe, en voyant l'ouvrage de nos mains. Quelques eſſais nous tranſporterent de la joie la plus vive, ſur-tout lorſque nous vîmes notre chaloupe ſe balancer ſur les ondes, quitter le rivage & ſuivre au loin le mouvement de la vague écumeuſe ; elle réſiſtoit aux aſſauts de l'élément mobile. Lodever ſe jeta à la nage pour la rattraper, & revint, maîtriſant les flots avec un double aviron. Il nous parut un être ſupérieur

qui, dans une majeſté tranquille, commandoit à l'élément capricieux. Quand il atteignit le rivage, peu s'en fallut que nous ne nous proſternaſſions à ſes pieds ; Caboul laiſſoit voir ſur ſon viſage combien il étoit lui-même émerveillé. Il entra dans l'eſquif ; & quand il ſe vit porté ſur le dos des vagues, il fit des exclamations qui auroient pu enivrer d'orgueil l'être le plus vain de la terre.

Dès ce moment Lodever devint notre maître abſolu, nous obéiſſions à ſon geſte ; & Caboul, qui s'étoit montré le plus rebelle, fut l'eſclave le plus attentif à ſes ordres.

Une voile flottante, tiſſue d'écorce d'arbre, acheva la compoſition du chef d'œuvre. Lodever ne nous avoit point fait part de cette merveilleuſe invention, afin de terraſſer nos eſprits & de nous imprimer un reſpect plus profond. Nous crûmes tous trois qu'il y avoit une grande diſtance entre ſon intelligence & la nôtre : nous avouâmes notre foibleſſe & notre inſuffiſance, & nous l'honorâmes ſincérement autant qu'il pouvoit l'exiger.

Le jour de notre départ eſt enfin arrêté ; tout eſt d'accord : nous comptions au bout de quelques heures toucher les bords de cette Europe fortunée. Lodever charge la barque de nos tréſors ; il choiſit les plus précieux, & forcé d'abandonner le reſte, il ſoupire ; nous ſoupirons à ſon exemple, & nous payons à l'avarice un premier tribut.

Nous prîmes quelques proviſions ; mais la nature devoit ſuffire à nos beſoins le long des fleuves fertiles que nous allions côtoyer. Un petit voyage d'une demi-lieue nous avoit enhardis au point que nous aurions bravé les tempêtes. Lodever commmandoit à cette barque flottante, comme il commandoit à ſon bras : il nous apprit à la faire tourner en tous ſens ; & en humbles diſciples, nous prenions des leçons que notre adreſſe naturelle ne rendoit pas infructueuſes. Rien n'égale le plaiſir que je reſſentois à diriger cet eſquif, & j'étois fier de courir ſur un élément aſſujetti : ce que je n'euſſe pas imaginé avant d'en avoir fait l'eſſai.

Nous avions pouſſé la folie juſqu'à nous tailler des habillemens, afin de paroître, comme le diſoit Lodever, d'une maniere plus décente aux yeux des Européens. Lodever étoit habillé, & ſes vêtemens nous ſervirent de modele. Nous avions une eſpece de tiſſu qui ſervoit à nous couvrir pendant les froids, & nous le coupâmes à la maniere angloiſe.

Sur le point de dire le dernier adieu à ce déſert où j'avois vécu ſi long-tems dans l'ignorance & le bonheur, je ne pus m'empêcher d'aller viſiter pour la derniere fois la tombe d'Azeb. Cet endroit ſolitaire & ſombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre. Proſterné avec tremblement, j'appellai Azeb, & mes cris troublerent le majeſtueux ſilence de ce lieu redoutable. La terre parut frémir ſous mes pas ; des preſſentimens confus s'éleverent dans mon ame, & tout-à-coup je crus voir l'ombre d'Azeb percer ſa tombe, ouvrir ſes bras, comme pour retenir un fils trop imprudent. Mais cette image s'évanouit auſſi-tôt : la cime des arbres

s'inclina, quoiqu'il n'y eût point de vent ; leurs branches s'entre-choquerent ; un murmure ſouterrein ſe fit entendre ; un long gémiſſement parut ſortir des bois voiſins ; un nuage noir planoit ſur ma tête ; quelques oiſeaux fuyoient à tire - d'ailes & comme épouvantés. Je l'étois moi - même ; mes jambes tremblioient ; je ne pouvois déjà plus m'arracher de ce ſéjour terrible ; j'étois comme attaché au ſol ; je voulois y chercher un aſyle ; j'abjurois en ce moment les deſirs qui m'avoient été les plus chers. Mon imagination troublée ne me permettoit plus d'avancer ; mais Lodever vint, me parla, m'entraîna ; je n'étois point fait pour lui réſiſter. Zaka parut, me donnant elle - même le ſignal du départ ; je quittai en pleurant la tombe d'Azeb, & mis le pied dans la barque.

CHAPITRE XXIX.

JE me ſouviens que, dès que notre eſquif fut en pleine eau, Lodever ne put diſſimuler ſa joie; il ſourit d'un air triomphant. Pour nous, nous étions fort triſtes. Caboul étoit immobile; il n'oſoit plus manifeſter ſa penſée; il aidoit à la manœuvre; Zaka étoit ſilencieuſe, & ne levoit pas les yeux; elle ſe contentoit de me ſerrer la main, & moi je ne pouvois démêler les deſſeins ſecrets de Lodever.

Je ne vous parle point des périls que nous eſſuyâmes, & combien de fois Zaka parut intrépide & courageuſe au milieu du danger. Elle n'avoit jamais renoncé à l'uſage de ſes bras, & la ſenſibilité de ſon cœur ne déroboit rien à la vigueur de ſon ame. Sa tête étoit libre dans les inſtans les plus terribles, dans ces mêmes inſtans où j'ai vu pluſieurs fois le traître Lodever pâlir d'effroi. Avec

quelle activité & quelle préſence d'eſprit elle défendoit, contre la fureur des eaux, la barque fragile qui portoit ſa fille & Zidzem !

Déjà nous n'étions guere éloignés du fleuve des Amazones, qui, comme vous le ſavez, ſe partage en deux bras immenſes. Notre ſeule reſſource étoit de remonter le bras droit. Il étoit très-difficile de rompre le courant, & nous manquâmes d'y périr ; mais notre adreſſe fut récompenſée, & nous enfilâmes heureuſement la route que Lodever s'étoit preſcrite.

Alors nous nous livrâmes à une joie extrême ; nous avions paſſé les écueils les plus redoutables ; tout étoit calme ; nous nous voyions en ſûreté ſur ce fleuve ſuperbe & tranquille. Nous côtoyâmes ſes bords, qui n'offroient qu'un cryſtal uni. Pendant trois jours nous n'eûmes pas la moindre bourraſque : un ciel ſerein, une navigation douce, tout favoriſoit notre courſe. L'eſquif léger paſſoit à travers une forêt de roſeaux ; nous ne perdions point de vue la terre ; nous y

deſcendions à notre gré, pour y cueillir ces fruits délicieux que la nature prodigue dans ces riches contrées.

Le huitieme jour nous côtoyâmes un pays plus dur & plus agreſte; nous paſsâmes entre de petits rochers, mais qui n'avoient rien de dangereux; ſeulement la nature s'y montroit marâtre en comparaiſon des rives que nous venions de parcourir. Nous étions déjà accoutumés au voyage, & nous ne ſentions plus même la fatigue des premiers jours, tant nos bras étoient exercés & nos cœurs remplis de confiance & de courage.

Une nuit que la lune tour-à-tour brilloit & ſe cachoit dans des nuages, je m'entretenois avec Lodever du plaiſir que nous aurions à voir l'Europe & ſes grandes villes, de la vie douce & tranquille que nous y menerions. Je l'interrogeois curieuſement ſur mille choſes dont je brûlois d'être inſtruit : il me parloit d'un vaiſſeau de haut bord cent fois plus gros que l'eſquif qui nous portoit. J'aurois pris ce récit pour une fable; mais la cha-

loupe flottante me donnoit l'idée de cette immenſe machine. Mes queſtions ne tariſſoient pas : il répondoit à tout avec la plus grande complaiſance.

J'étois aſſis près de lui ſur le bord de notre eſquif ; la lune éclairoit un peu, puis nous déroboit ſa lumiere ; Caboul manœuvroit ; Zaka dormoit ; je tenois ma fille entre mes bras : elle quittoit rarement ceux de ſa mere, mais elle étoit alors dans les miens.

Tu le ſais, ô Dieu ! j'étois en ce moment l'ami le plus tendre, le plus fidele : j'honorois Lodever, je preſſois quelquefois ſes mains avec amour & reſpect. Comment le plus perfide, le plus barbare des hommes récompenſa-t-il les épanchemens d'une ame ſenſible & naïve ? La barque vint à pencher d'un côté, je m'appuyai de l'autre pour former un contrepoids. Le méchant ne perdit point cette occaſion, & d'un coup imprévu me précipita moi & ma fille dans le fleuve. Je tombe lorſque la lune étoit voilée ; je ſerre ma fille entre mes bras par un mouvement naturel ;

je me débats avec les pieds; je ſuis aſſez heureux pour ſurnager, je rencontrai quelques roſeaux auxquels je m'accrochai d'une main. Le barbare voulut conſommer ſon forfait, en nous aſſommant de ſon aviron; mais à la faveur de l'ombre, le coup redoublé ne frappa que ces mêmes roſeaux qui me ſauverent la vie une ſeconde fois. La lune ſortit de deſſous le nuage, & m'éclairant me fit voir le côté où je devois tendre. Ce fut avec la plus grande peine que je nageai vers la rive, n'abandonnant point ma fille; & après mille efforts incroyables, je grimpai ſur ce bord aride.

CHAPITRE XXX.

S'IL vous eſt poſſible, imaginez ma ſituation. Je ne pouvois ni pleurer, ni crier, ni gémir. Aſſis ſur une pierre, ma fille à mes pieds, le cœur ſerré, ayant perdu juſqu'à la faculté de penſer, je ne ſentois pas même ma douleur. Je regardois autour de moi, & les fugitives clartés de l'aſtre de la nuit me montroient des rochers & une vaſte ſolitude. Il ne me vint point dans l'eſprit de courir ſur les bords du fleuve, de crier à Zaka : j'avois perdu la voix; mes genoux s'entre-choquoient, & mon ame, abymée dans l'excès de ſes maux, étoit comme plongée dans les ténebres.

J'attendois le jour, qui ne venoit point : j'avois l'eſpérance confuſe de trouver une cabane ; & puis je me figurois que Zaka & Caboul, qui n'étoient point complices du méchant, viendroient peut-être à mon ſe-

cours, & ſeroient aſſez forts pour domter ſa perfidie.

Je demeurai ſur cette pierre froide, écoutant les cris & les gémiſſemens de ma fille, à laquelle je n'oſois donner un baiſer. Me reprochant déjà ſon malheur, je me diſois avec amertume : Ah, du moins ſi elle étoit dans les bras de ſa mere ! Pourquoi l'en ai-je ſéparée ! Rien n'égaloit le tourment de cette idée : j'eſpérois encore ; mais lorſque les premiers rayons de l'aurore vinrent éclairer le lieu où j'étois, que devins-je, ô ciel ! Je pouſſai des hurlemens, j'errois en furieux, je me frappois le front & la poitrine. La noirceur d'un homme abominable que je croyois mon ami, l'image du déſeſpoir de Zaka à ſon réveil, ma fille jetant des cris que déjà lui arrachoit le preſſant beſoin : voilà les bourreaux de mon cœur. Je tombois ſur la terre, je me relevois : mon regard imploroit le ciel & toute la nature ; la nature & le ciel étoient ſourds à mes cris étouffés. Je cherchois en moi un courage qui m'abandonnoit. Tantôt

je précipitois mes pas, tantôt je m'arrêtois. J'étois tour-à-tour calme & déſeſpéré. Je montois ſur un rocher, je plongeois ma vue dans l'étendue du fleuve; je cherchois l'eſquif qui, comme un point, auroit pu réjouir ma vue & ranimer mes forces. De l'eau, des rochers, un ſoleil tranquille au-deſſus de ces horreurs, voilà ce qui vint terraſſer mon ame & l'abattre. Une larme cruelle & lente monta de mon cœur à mes yeux, & me déchira d'un ſupplice nouveau & inexprimable.

Ah, mon ami! figurez-vous un déſert où la nature eſt morte, où l'œil ne ſe repoſe que ſur un ſable ſtérile & y cherche vainement un arbuſte, une plante, un brin d'herbe; tel étoit le ſéjour épouvantable où je me trouvois! Je regardois triſtement ma fille, & je ne pouvois pleurer. Ses gémiſſemens me tiroient de l'anéantiſſement fatal où je tombois: j'eus encore la préſence d'eſprit de caſſer quelques roſeaux & de lui en faire ſucer la moëlle; miſérable nourriture, dont cependant moi & ma fille uſâmes. Je n'oſois plus la regarder;

je criois d'une voix ſourde & déſeſpérée : Zaka, Zaka ! O montagnes de Xarico ! O Azeb, Azeb ! Et l'écho reportoit à mon oreille ma voix douloureuſe & plaintive.

N'avois-je pas aſſez de mon malheur & de celui de ma fille ! Des idées non moins funeſtes me pourſuivoient : je me figurois Zaka ſe débattant dans les bras du ſcélérat, s'élançant dans le fleuve, qu'elle croiroit mon tombeau. Le fidele Caboul tomboit aſſaſſiné, & peut-être elle-même couverte de ſon ſang. Je ne pouvois fuir ces images funebres.

Jetons bas ce peſant fardeau de la vie, m'écriai-je, mourons avant que la cruelle faim nous dévore lentement & par degrés. Je courus avec une eſpece de rage du côté du fleuve, dans le deſſein d'y finir mes jours. Je jetai auparavant un dernier regard ſur ma fille : je la vis étendant ſes petits bras vers moi, ſouriant dans ſa douleur, comme ſi elle eût voulu me ſupplier de ne point l'abandonner dans un état auſſi cruel. Amour paternel, tu l'emportas ſur mon déſeſpoir ! Je pris l'inno-

cente créature entre mes bras ; je la mouillai enfin de larmes, & je fus ſoulagé. Attendri par la nature, ma fureur ſe calma : je levai ma fille vers le ciel ; & me jetant à genoux devant celui qui eſt dans tous les lieux, je dis : Grand Être ! toi qui fis le ſoleil & qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit ſous tes regards ; nourris-la, grand Être ! elle n'a que ſon innocence & ſes pleurs pour défenſe ! N'es-tu pas le nourricier du vermiſſeau ? Ma fille réclame ſa nourriture ! Que puis-je faire pour elle ? Je lui donnerois mon ſang, ſi mon ſang pouvoit la nourrir ! C'eſt à toi que je la remets, grand Être ! Sauve-la ; & ſi tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colere ne tombe que ſur moi !

Après cette fervente priere, j'attendis quelques ſecours du grand Être ; & je réſolus de vivre pour conſerver, s'il étoit poſſible, ſes miſérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

CHAP.

CHAPITRE XXXI.

AMI, n'acheve point, ſi tu ne veux pas frémir ! Lis & pleure. Plains-moi ! Plains un malheureux pere, & tremble, ſi tu l'es, de te trouver dans une ſituation auſſi terrible que la mienne.

J'allois périr de faim avec ma fille, ſi je ne rencontrois un autre aliment que la moëlle des roſeaux. Foible & languiſſant, je pris le parti de m'enfoncer dans ce déſert, portant ma fille qui gémiſſoit de beſoin dans mes bras. J'eſpérois trouver quelqu'endroit moins affreux ; mon œil avide cherchoit un arbre qui portât quelques fruits. Malheureux ! plus j'avançois, plus ce déſert devenoit effroyable. La nature étoit morte pour moi. Je marchai un jour entier ſans rencontrer une ſource d'eau. Une petite pluie ſurvint, & le ſable aride but avidement l'eau que ma bouche lui diſputoit. Je me vis réduit à faire ſucer à ma

fille ce ſable humide, pour rafraîchir ſa bouche altérée.

Las, épuiſé, n'appercevant que des plaines immenſes & ſtériles, & les rayons du ſoleil qui éclairoient ma miſere, ma nudité, & qui dardoient leurs feux ſur ma tête ébranlée, je me couchai ſur le ſable brûlant; je mourois de douleur, & je tombai dans une frénéſie qui approchoit de l'extrême fureur.

Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, ſes levres, ſa langue étoient deſſéchées: chacun de ſes gémiſſemens enfonçoit un glaive dans mon ſein; jamais, ſous ce ciel d'airain, il ne s'étoit trouvé d'être malheureux comme moi: mes mains enſanglanterent ma poitrine: éperdu, forcené, pleurant de tendreſſe & de fureur, je baiſois ma fille; ma fille, d'une voix ſouffrante, prononça le nom de ſa mere; elle appelloit Zaka à ſon ſecours. A ce nom fatal, qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus; je fus tenté de terminer ſes jours; j'en conçus l'horrible penſée; je pris une

pierre, je la ſoulevai ſur ſa tête. Mais l'idée que j'allois offenſer le grand Être me retint; je ſongeai que mon déſeſpoir ſeroit un outrage fait à ſa bonté, & que le ſecours que j'attendois alloit peut-être deſcendre du ciel. Je me ſouvins des paroles d'Azeb, qui m'avoit toujours dit : Apprends à ſouffrir, tout eſt ordonné par la volonté du grand Être. Je me ſoumis; je pleurai; je preſſai ma fille contre mon ſein; j'attendis ce que le grand Être devoit ordonner de ſon ſort & du mien.

Elle tomba dans une eſpece de ſtupeur; elle devint comme inſenſible; ſes yeux ſe fermerent; ſa chaleur s'évapora, & le trépas vint la délivrer des maux de la vie. Ses derniers momens ne furent pas douloureux; les traits de ſon viſage n'étoient pas altérés. Ne la voyant plus ſouffrir, je la contemplai ſans effroi, dans ce calme immobile; je reſtai auprès d'elle pendant un jour entier; & voyant qu'elle ne donnoit aucun ſigne de vie, je lui dis : Tu es allée rejoindre Azeb dans le ſéjour du repos; tu es bien préſentement; tu es avec

le grand Être. Salue Azeb ; raconte-lui mes ſouffrances & mes douleurs : dis-lui que nous avons été punis de n'avoir pas ſuivi ſes ſages conſeils.

Indifférent alors ſur le ſort qui m'attendoit, je montai au ſommet d'un rocher, tournant le dos à ma malheureuſe fille. J'avois couvert ſon corps de ſable & de terre, après lui avoir donné le dernier baiſer.

En meſurant l'eſpace qui étoit au-deſſous de moi, j'apperçus dans l'éloignement des hommes aſſis en rond ; ils leverent leurs regards vers moi. Je l'avouerai, à la vue de quelques alimens, mon cœur défaillant ſentit un retour ſecret vers la vie ; le trépas me fit horreur, lorſque je ſentis que je pouvois revivre. Nommez lâcheté, foibleſſe, le ſentiment qui m'entraîna vers ces ſauvages. Je ne le pus domter : la faim impérieuſe me guidoit.

Les peuples Américains ont tous en leurs différens langages une façon générale de ſe faire entendre. Il ne me fut pas difficile par mes geſtes de leur faire comprendre que j'im-

plorois leur ſecours. Mon langage les prévint ſans doute en ma faveur ; ils m'accueillirent & m'inviterent à manger. Ma faim étoit ſi grande que je dévorai ce qu'ils me préſentoient ; c'étoient des poiſſons ſecs : mais tout-tout-à-coup je m'arrêtai, je ne voulus plus manger, ſongeant que ma fille étoit morte de beſoin. J'avois des remords en prenant ces mets : il me ſembloit que je ne devois plus exiſter, après m'avoir perdu ce qui m'étoit cher. Ces ſauvages, me voyant affligé, me conſolerent. Après une marche d'une demi-journée, ils me prirent dans leur bateau. Le lieu que j'avois parcouru étoit une isle où ils venoient chaſſer. Au bout d'une navigation de quatorze jours, nous abordâmes à leur habitation qui étoit ſur les bords du même fleuve.

Le poids de l'infortune peſoit toujours ſur mon cœur, & je ſentois l'horreur d'être revenu à la vie après des pertes auſſi douloureuſes. Le ſoleil que j'avois tant de fois contemplé avec Azeb & Zaka, ſembloit me reprocher mon exiſtence. Hélas ! cet objet ſi

tendrement aimé, cette Zaka, qu'étoit-elle devenue ? Ce fleuve que je voyois étoit-il ſon tombeau ? Lodever l'avoit-il tuée après l'avoir outragée ? Ce meurtrier jouiſſoit donc en paix & de ſon crime & de mes tréſors ! Cette Europe que j'avois tant deſirée, ne m'offroit plus qu'une perſpective odieuſe : c'étoit en voulant chercher une plus grande félicité, que j'avois perdu le bonheur. De quoi me ſervoient quelques-unes de ces pierres brillantes que par haſard j'avois ſur moi ? Ce peuple qui me nourriſſoit n'en faiſoit aucun cas. Il falloit les dédommager par mes travaux des mets qu'ils m'offroient : heureuſement pour moi que mes bras robuſtes, accoutumés à la culture de la terre, ne me refuſoient pas leur ſervice.

Dans les intervalles que me laiſſoit le travail, je côtoyois lentement le bord du fleuve, comme pour retrouver du moins ce corps adorable & mourir en l'embraſſant. Je n'avois plus rien autour de moi que je puſſe aimer. Quel état pour un cœur comme le mien !

J'étois détrompé & ſur l'amitié & ſur ce bonheur que je croyois toucher. Je ne me pardonnois pas d'avoir fait moi-même mon malheur : je me regardois comme l'aſſaſſin de Zaka & de ma fille. N'étoit-ce pas moi qui les avois arrachées à un état paiſible pour les conduire au-devant des déſaſtres? Ce remords terrible étoit vivant dans mon cœur & le déchiroit. Ah! ſi Zaka ne m'a point maudit, m'écriois-je, c'eſt que l'amour a été plus fort. Si je la retrouve, que lui dirai-je, quand elle me redemandera ſa fille?

Je paſſai quarante jours ſans connoître le ſommeil : je ne trouvois de relâche à mes maux qu'en forçant le travail, tant pour me diſtraire que pour me rendre utile au peuple qui me nourriſſoit. O mort, dont j'avois vu deux fois l'image, que je t'ai invoquée de fois! Qui m'a fait ſupporter la vie, lorſque je ne tenois à rien? Je n'étois plus furieux; l'excès de la douleur avoit affoibli mon bras : je traînois des jours triſtes, pénibles, empoiſonnés de regrets, & l'avenir ne m'en offroit point

d'autres. Ce qui me tourmentoit le plus étoit l'incertitude du ſort de Zaka. Après avoir travaillé ſous la chaleur d'un jour entier, je levois le ſoir les yeux vers la lune, & je lui diſois: Bel aſtre! vois-tu Zaka? Que de fois nous nous ſommes promenés ſous ta lumiere douce, les mains entrelacées! Le grand Être qui eſt au-deſſus de toi, voudra-t-il nous rejoindre? Et je me promenois ainſi ſolitairement ſur les bords du fleuve, avec l'image de Zaka, qui tantôt me ſembloit en Europe, & tantôt refugiée avec ſa fille dans les bras du grand Être.

CHAPITRE XXXII.

Le deſtin m'avoit conduit parmi les Gengis, peuple qui avoit des vertus mêlangées d'une ſorte de férocité. Fideles à l'hoſpitalité, ils étoient implacables envers leurs ennemis ; ils les mettoient à mort, & ils étoient prêts à répandre tout leur ſang pour la cauſe des leurs. J'ai vu ces hommes ſi terribles, la maſſue à la main, s'attendrir, pleurer, connoître la généroſité, la grandeur d'ame, la ſincérité, la foi. Leurs coutumes ſont féroces, & leurs mœurs ſont douces. Leur commerce eſt ſûr, leur parole inviolable. Ils rendent la juſtice au foible ; ils ſont compatiſſans & ſinceres ; ils ne ſe laiſſent jamais ni ſéduire ni corrompre : auſſi ont-ils l'orgueil de ſe croire plus eſtimables que le reſte des nations. Ils m'aſſignerent un travail qui n'excédoit pas mes forces, & dès ce moment je fus regardé comme leur compatriote.

Ce peuple humain, par un contraſte étrange, avoit des dieux ſanguinaires, auxquels il immoloit tous les ans une jeune fille enlevée chez leurs ennemis. Les ſimulacres de leurs dieux étoient teints de ſang. J'ai vu le cœur de ces barbares maîtriſé par la religion. Le guerrier qui venoit d'affronter la mort, tomboit aux pieds de ces idoles, pénétré de terreur. C'étoient des ames fortes, en qui tout devenoit excès, ſoit crainte, ſoit valeur, ſoit haine, ſoit amitié.

Un Gengis, fier de ſon audace & de ſon indépendance, mépriſe tous les autres peuples. S'il eſt fait priſonnier de guerre, il ſouffre la mort en héros. Il traite les Européens d'ignorans & de lâches, les voyant dédaigner ſes dieux & pâlir à l'aſpect du bûcher.

J'ai vécu chez les Gengis près d'un an ſans avoir eſſuyé la moindre injuſtice. Ils me traitoient comme leur frere; mais mon cœur flétri ne pouvoit goûter aucune ſorte de joie. Je me prêtois à leur maniere de vivre, ſans pouvoir m'y accoutumer, & c'eſt ſûrement à cette

complaiſance que j'ai été redevable de leur amitié.

Ils me conduiſirent un jour à une de leurs fêtes, malgré ma répugnance ; c'étoit le jour du ſacrifice, jour ſolemnel pour appaiſer leur dieu. Quelle fête ! Devant une idole d'une figure hideuſe, une jeune Européenne, portant déjà les triſtes ornemens du ſacrifice, alloit être immolée & ſon ſang devoit rougir l'idole. Elle avoit été priſe ſur un vaiſſeau Portugais qui avoit vomi la flamme & la mort contre une de leurs barques, & les Gengis adoroient la vengeance.

Le bruit de mille inſtrumens groſſiers précédoit ſa marche ; que dis-je ! on la traînoit, malgré toute ſa réſiſtance, vers l'autel ; elle regrettoit amérement la vie qu'elle alloit perdre. Jeune & dans tout l'éclat de la beauté, la pâleur, l'horreur de la mort ſe peignoient ſur ſon front ; elle tournoit ſes beaux yeux, tantôt vers le ciel, tantôt vers ſes bourreaux, comme pour les fléchir. Larmes inutiles ! Ces barbares vouloient offrir à leur idole une vic-

time qu'ils jugeoient digne de lui être préſentée. Le fer alloit percer un ſein fait pour déſarmer la main la plus féroce.

Ah, que je fus ému ! Comme ſes cris retentirent au fond de mon cœur ! Que ſes larmes me toucherent ! Je me croyois devenu à jamais inſenſible ; ce fut elle qui réveilla dans mon cœur le ſentiment preſque éteint : ſa beauté me toucha ; mais ſon malheur fit ſur mon ame une impreſſion plus vive encore.

Au moment où l'on traînoit la victime vers l'idole, le grand - prêtre, portant une couronne de chêne, impoſa ſilence à l'aſſemblée, & proféra ces mots :

Voici l'ennemi qui doit être immolé pour appaiſer le courroux de Zarakuntos ; mais, vous le ſavez, la loi indique un moyen qui le ſatisferoit également : s'il ſe trouvoit un étranger qui voulût ſe charger de la victime & en purger nos contrées, qu'il fuie, qu'il s'éloigne, en ſe couvrant de l'horreur qu'elle inſpire ! Nous l'abandonnons à lui, pourvu

qu'à la fin de trois révolutions du ſoleil il ne reſpire plus l'air que nous reſpirons, & qu'il vienne aux pieds de la ſtatue verſer une goutte de ſon ſang ſur ſon pied droit.

Chacun étoit immobile, lorſqu'ayant bien compris le diſcours du grand-prêtre, je ſortis des rangs, & m'écriai : C'eſt moi; je la prends.

Le grand-prêtre me fit approcher, & me dit : Tu promets donc de la conduire hors de ces contrées ? Oui, répondis-je. Il chargea ma tête de je ne ſais quelles imprécations, inciſa l'index de ma main gauche, fit couler mon ſang ſur l'orteil du pied droit de la ſtatue, & remit entre mes bras la jeune fille tremblante. Auſſi-tôt un applaudiſſement confus s'éleva dans l'aſſemblée, & je fus environné de clameurs qui reſſembloient à un chant de triomphe.

Fier d'avoir conſervé les jours de cette beauté innocente, je lui pris la main avec un ſaiſiſſement involontaire; elle jeta un cri, croyant que j'étois ſon meurtrier, & s'ima-

ginant qu'un couteau brilloit dans ma main déſarmée.

Je lui dis en eſpagnol, qu'elle n'avoit plus rien à craindre, & que je venois de lui ſauver la vie. Toute l'aſſemblée répétoit : Elle ne ſera point miſe à mort ; l'étranger l'emmene.

Pour elle, étonnée d'entendre parler une langue d'Europe à un homme qu'elle avoit vu prêt à la tuer, ſon ame ne pouvoit ſuffire aux idées qui l'agitoient ; elle me demanda s'il étoit bien vrai qu'elle ne dût point être égorgée, & ſi je ne l'abuſois pas par une pitié fauſſe ou cruelle. Je l'aſſurai que ſes jours étoient en ſûreté, & que les Gengis ne rompoient jamais leurs promeſſes.

Ma joie, en lui annonçant cette nouvelle, étoit inexprimable : je jouiſſois de ſa douce ſurpriſe, du plaiſir qui par degrés dilatoit ſon ame, de la joie qui ſe répandoit ſur tous les traits délicats de ſon viſage, & qui, à la place de la pâleur, étendoit un voile de roſe. Elle ſe trouvoit dans l'état où les Gengis

l'avoient laiſſée, après l'avoir dépouillée de ſes habits.

Les inſtrumens guerriers retentirent dans les airs : toute l'aſſemblée défila devant nous ; chacun, en paſſant, diſoit un mot que je ne pouvois interpréter. Le grand-prêtre, qui étoit le dernier, prit de la pouſſiere d'un air myſtérieux, & la jeta ſur nos têtes. Tout le monde s'éloigna, & nous reſtâmes ſeuls devant l'autel de mort & l'idole hideuſe.

La victime rougiſſoit, & ſe couvrit d'une peau de tigre qu'un Indien avoit laiſſé tomber. La cauſe de ſa honte m'étoit inconnue : ſon étonnement, ſa reconnoiſſance, un reſte de terreur qu'elle ne pouvoit étouffer, tous ſes mouvemens étoient peints ſur ſon front & s'y ſuccédoient avec rapidité ; & moi, je ne jouiſſois que du plaiſir de l'avoir dérobée à une mort certaine, lorſque tout-à-coup la victime enlaça ſes bras autour de mon col & me cria d'une voix tendre & étouffée : Vous êtes mon époux, vous l'êtes par les loix du pays, je vous appartiens.

J'avoue que ma ſurpriſe ne peut ſe rendre. Elle étoit belle, & ſa douleur profonde me donnoit un témoignage ſatisfaiſant de la ſenſibilité de ſon cœur ; mais fidele à Zaka, je lui dis avec une forte expreſſion : Mon cœur eſt à une autre. Je ſerai ton compagnon, ton pere, ton protecteur ; mais jamais ma main ne ſerrera avec amour une autre main que celle de Zaka. Viens avec moi : je te protégerai, je te nourrirai du travail de mes mains ; mais jamais tu ne partageras mon lit. Je ne veux ſentir les voluptés de l'amour qu'avec Zaka.

La jeune Portugaiſe baiſſa les yeux, en diſant : J'obéiſſois à la loi du pays ; je remercie mon libérateur. Et elle me baiſa la main, en fléchiſſant le genou. Un Européen l'eût relevée : je la laiſſai dans cette attitude, & j'allai chercher d'une liqueur forte pour la ranimer. Je la fis aſſeoir à côté de moi, ce qu'elle n'oſoit. Elle me répétoit qu'elle étoit mon humble eſclave, & je lui diſois qu'elle étoit à elle-même, ſous la main du grand Être,

& que je ne voulois point d'eſclave.

Je l'engageai à me raconter ſes aventures. Elle étoit fille d'un Portugais commerçant, établi à Buenos-Ayres. Forcé de côtoyer les rives des Gengis, il avoit fait feu ſur une de leurs barques, & la mort avoit été le prix de ſon imprudence. Ceux qui étoient échappés à la maſſue des ſauvages, avoient été vendus comme eſclaves; & à l'époque de ſa captivité, ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſon ſexe l'avoient fait réſerver pour être offerte en ſacrifice.

La nation ordonna qu'on nous renverroit aux colonies Portugaiſes. Elle regardoit comme un augure de félicité qu'un étranger eût voulu ſe charger d'une tête où l'on avoit fait deſcendre toutes les malédictions. Elle devoit ſortir du pays & emporter, pour ainſi dire, avec elle le courroux de leur dieu. On la regardoit comme plus infortunée que ſi elle fût tombée ſous le couteau du ſacrificateur. On louoit mon courage d'oſer vivre avec l'objet des anathêmes céleſtes. Ce fut pour

moi un titre à leur bienveillance. Aucun d'eux n'auroit été capable d'une pareille réſolution : ils m'avoient donné la jeune Portugaiſe comme épouſe, comme eſclave, comme m'appartenant ſans réſerve ; mais l'amour que j'avois pour Zaka étoit trop avant dans mon cœur pour que je puſſe porter quelque tendreſſe à une autre femme. J'oſe dire que je vis ſes attraits d'un œil tranquille ; que je me défendis de ſes charmes & de ſes careſſes ; que tout ce qu'elle me diſoit ne faiſoit que me rappeller les paroles de Zaka & me les rendre plus cheres. Ce n'étoit point inſenſibilité, c'étoit un ſentiment profond qui ne me permettoit pas d'en aimer une autre que Zaka, & qui me rendoit indifférens tous les plaiſirs qui n'étoient point partagés avec elle.

Notre paſſage aux colonies Portugaiſes étoit bien moins difficile que je ne l'avois cru d'abord. Les Gengis commercent avec leurs voiſins les Talibotos, leſquels ſont en très-étroite alliance avec les Portugais. Il étoit de la religion des Gengis de nous conduire en ſûreté

loin de leurs frontieres ; là, de renouveller leurs anathêmes & d'abandonner la victime à toute la colere de leur dieu. Leur ſuperſtition nous ſervit heureuſement. Ils nous accompagnerent armés, pour nous dérober à tout danger ; car c'eût été un déſaſtre pour la nation, ſi la victime fût tombée autre part qu'au pied de l'autel. Ils ne doutoient pas que la foudre n'atteignît ſa tête dévouée dès qu'elle auroit paſſé les limites de leur pays. En louant ma généroſité, ils me plaignoient de ma folie de l'accompagner, au lieu de vivre chez eux : ils m'en preſſerent encore, me propoſant de la ramener devant l'idole & de l'immoler.

Si je l'abandonnois, c'étoit le ſignal de ſa mort. Je leur certifiai que je voulois la ſauver & la conduire juſques dans ſa patrie. Ils ſoupirerent ſur mon ſort, recommencerent autour de moi leurs cérémonies ſuperſtitieuſes, & chargerent la tête de la victime de nouvelles imprécations : ils avoient horreur de toucher ſes vêtemens ; il falloit qu'elle

fût toujours à quelque diſtance d'eux. Après avoir paſſé une certaine limite, ils tournerent le dos, firent des ablutions, & me montrerent du doigt un long rang de cabanes : c'étoit le ſéjour des Talibotos. En me quittant, ils me donnerent des marques de regret & d'amitié ; ils me firent même des préſens. L'action que je venois de faire les avoit remplis d'étonnement & de reſpect : ils l'attribuoient à un excès de généroſité, croyant qu'il n'y avoit point dans le monde de pays plus beau & plus fortuné que le leur. Ils m'aimoient, parce que je ne les avois jamais contredits dans leurs idées, leurs opinions, leur culte & leur façon de vivre.

CHAPITRE XXXII.

AVEC quels tranſports la jeune Portugaiſe marqua ſa joie dès qu'elle ſe vit hors de ce peuple, dont le nom ſeul la faiſoit friſſonner d'horreur ! Elle me devoit la vie; elle avoit pour moi de l'amour : mais lorſque je lui eus fait part de l'état de mon cœur, de mes pertes, de l'image de Zaka inſéparable de mon exiſtence, elle jugea bien que la ſentence de mon cœur ne lui ſeroit jamais favorable; & voyant que j'aurois regardé comme un crime d'oublier un inſtant celle avec qui j'avois paſſé tant d'années, elle loua ma conduite.

Un jour, me faiſant répéter mon hiſtoire, elle me dit que je devois bien me garder de la confier à quelque Portugais, parce qu'il me regarderoit comme un grand criminel. Je marquai de la ſurpriſe : elle me dit que l'union du frere & de la ſœur étoit proſcrite & regardée comme un crime majeur; que ceux

qui l'avoient commis étoient également réprouvés par les loix civiles & religieuſes, & qu'on avoit jugé que le ſupplice du feu étoit ſeul capable d'expier un pareil forfait.

Sans l'amitié & la confiance que j'avois pour elle, j'aurois cru qu'elle me faiſoit un conte, tant ma conſcience avoit été parfaitement muette & tranquille. Jamais la penſée que j'offenſois la nature & le grand Être n'étoit entrée dans mon ame : j'interrogeois mon cœur, pour ſavoir s'il étoit véritablement coupable d'aimer Zaka avec tendreſſe ; & je ne comprenois pas ce qui pouvoit rendre cet amour criminel.

Ma jeune Portugaiſe m'exhorta à taire l'hiſtoire de cette union, que l'on nommoit en Europe un inceſte, & qui m'expoſeroit à la rigueur des loix, ou du moins qui me feroit regarder avec horreur & mépris. J'avoue que je me perdis dans mes réflexions pour concilier avec la raiſon l'origine de cette loi, & je ne pus jamais deviner comment elle s'étoit établie parmi les hommes.

Nous fûmes bien reçus chez les Talibotos. Je les trouvai plus civiliſés que les Gengis; mais en acquérant de nouvelles lumieres, ils avoient lié connoiſſance avec la ruſe & le menſonge. Ils étoient bien moins déſintéreſſés, & ils connoiſſoient déjà la valeur de mes petites pierres brillantes.

Ma jeune compagne m'avoit confirmé tout ce que Lodever m'avoit dit de l'Europe : ce qui, joint à l'eſpérance de retrouver Zaka, me faiſoit attendre avec impatience l'occaſion de parvenir aux colonies Portugaiſes. Mais ſans un événement particulier, nous ſerions demeurés un tems infini chez ce peuple.

Elle découvrit chez les Talibotos un Jéſuite. Je ne ſais ce qu'elle lui avoit dit ſur mon compte ; mais elle me l'amena avec une eſpece de triomphe. Je vis un homme d'une phyſionomie douce & fine. Il me careſſoit de l'œil avant de m'avoir parlé. Ses manieres étoient aiſées & inſinuantes, & je me diſois en moi-même : Si tous les Européns reſſemblent à à celui-ci, qu'ils ſont aimables !

Ce Jéſuite ſembloit deviner toutes mes penſées, tant il alloit au-devant de mes moindres mouvemens ; il me comprenoit facilement, & dans un jour que nous paſſâmes enſemble, il me donna une foule d'idées que je n'avois pas eues. Il ne ſavoit point agir comme Lodever ; il ſembloit n'avoir ni bras ni jambes, tant il en faiſoit peu d'uſage ; mais il ſortoit de ſa tête des traits de lumiere qui perſuadoient tout ce qu'il vouloit faire adopter aux autres. Il m'embraſſa pendant un jour entier. Je n'avois jamais imaginé qu'un homme pût être auſſi careſſant envers un autre. Il me loua des pieds à la tête, mais avec une grace & un à-propos qui ôtoient à ſes louanges le ton adulateur. Il me dit enfin qu'il vouloit s'occuper de mon ſalut éternel, & qu'il reviendroit le lendemain pour me faire chrétien. Je l'avois trouvé ſi doux, ſi poli, que je lui promis de faire tout ce qu'il voudroit. Il m'avoit enchanté par ſes paroles, déjà il m'avoit promis de me faire paſſer en Europe, & à ce nom ſeul il faiſoit une exclamation qui ſembloit

exprimer que là étoient le repos, le bonheur, & qu'on y trouvoit le chemin de la vraie félicité.

Le lendemain, il me prit en particulier, & tira de ſa poche un crucifix. Je reconnus la figure; je la pris avec reſpect, & je m'écriai : C'eſt un Dieu que mon pere adoroit. Je l'ai vu proſterné devant ſon image.

Le Jéſuite fut ému de mon action; il me dit que l'image de ce Dieu étoit faite pour parcourir la terre entiere, pour s'enfoncer dans les régions les plus reculées, pour être reconnu au fond des déſerts les plus inacceſſibles; que la croix ſur laquelle étoit couché cet homme ſouffrant, dominoit les édifices de l'Europe, & que c'étoit le ſigne religieux qui triompheroit de tous les autres. Vous verrez ce ſigne, me dit-il, ſur la poitrine de ceux qui gouvernent les hommes; ils ſe font honneur de le porter; tout genou doit fléchir devant lui.

Je lui repliquai que ce ſigne étoit très-reſpectable, puiſque mon pere l'avoit adoré;

mais il m'avoit appris à adorer un être caché derriere la voûte lumineuſe du firmament, qui ne ſe manifeſtoit que par ſes œuvres éclatantes ; qu'il s'appelloit le grand Etre, & que c'étoit lui que j'adorois dans la plaine & ſur le ſommet des montagnes. Le Jéſuite reprit : Celui que je vous préſente eſt le même ; c'eſt le grand Etre caché qui s'eſt fait homme pour inſtruire les hommes, pour voiler ſa majeſté, inacceſſible à nos regards, pour apprendre aux humains à s'aimer, pour nous apporter des vérités utiles & conſolantes, pour en faire un peuple d'amis & de freres unis par les liens de la charité & de la bienfaiſance. C'eſt au nom du grand Etre que je vous aime, & que je veux être votre frere.

Quoi, lui dis-je, ce grand Etre eſt deſcendu parmi les hommes ? Et dans quelle partie de la terre ? En Aſie, me dit-il. Que l'Aſie eſt heureuſe ! m'écriai-je. Y eſt-il encore ? Non, me dit-il, il eſt mort ſur cette croix. — Et comment les hommes ont-ils pu clouer le grand Etre ? — Il s'étoit fait

homme pour compatir à notre foibleſſe, pour ne pas éblouir nos foibles yeux. Toute ſa doctrine n'étoit qu'amour & charité. Des hommes méchans & orgueilleux, irrités de cette doctrine ſimple & pure, qui renverſoit leurs déciſions hautaines & leurs prétentions ambitieuſes, l'ont fait mettre à mort, parce qu'ils avoient intérêt de détruire le précepte de l'égalité. — Il n'y avoit rien de plus raiſonnable que cette doctrine. Ne me dites-vous pas que le grand Etre, prenant la figure d'un homme, avoit recommandé à toutes les créatures humaines de ſe regarder comme les enfans égaux d'un même pere, de ſe prêter tous les ſecours que des freres bien unis doivent ſe donner? Je ne connois pas de plus belle doctrine que celle-là. Et comment appelle-t-on ceux qui la profeſſent? — On les appelle chrétiens. — Ah, le beau nom à porter! Tous ceux qui ſont chrétiens s'aiment donc entre eux, ſe ſoulagent mutuellement. Je vois bien que cette doctrine vient du grand Etre, & il me tarde de vivre parmi les chrétiens.

Mais, me dit-il, pour vivre avec eux, il faut être chrétien. Ne vénérez-vous point celui qui eſt venu apporter au monde cette admirable doctrine, & qui eſt mort pour elle ? Sans doute, repris-je, puiſque le grand Etre étoit en lui, puiſque la chair d'homme, ſi je vous comprends bien, n'étoit que ſon vêtement. Je veux être chrétien avec vous, parce qu'alors vous m'aimerez & que je ſerai obligé de vous aimer ; & chaque homme que je rencontrerai déſormais, je lui dirai : Je ſuis chrétien, je t'aime ; ſois chrétien, afin de m'aimer auſſi ; car le grand Etre, qui s'eſt fait homme pour nous dire de nous aimer & de nous regarder comme freres, le veut ainſi. Et il n'y a rien de plus doux que de pratiquer une pareille loi. Lodever n'étoit pas un chrétien, je le vois ; & moi je l'étois à ſon égard, ſans ſavoir que je l'étois : mais le grand Etre avoit dit à mon cœur dans le déſert de Xarico ce qu'il avoit dit de bouche en Aſie aux Aſiatiques qui, à ce qu'il me ſemble, l'ont dit aux Européens. Oh, que ne ſuis-je né en Aſie,

& de ſon tems ! Avec quel reſpect j'aurois écouté les paroles qui ſeroient ſorties de ſa bouche ! Mais j'irai aux lieux où ces méchans orgueilleux l'ont étendu ſur une croix, & je baiſerai la terre où ſon ſang a coulé.

En diſant ces mots, des larmes d'attendriſſement rouloient dans mes yeux. Le Jéſuite, en m'entendant nommer Lodever, n'avoit ſu de qui je parlois ; mais il avoit remarqué ma profonde ſenſibilité, & ſur-tout avec quels regards d'amour & de reſpect je contemplois cette figure ſouffrante qui avoit ſervi d'enveloppe au grand Etre, & qui avoit apporté en Aſie cette admirable doctrine. Je raiſonnois comme un ſauvage quant à l'enveloppe ; mais je n'étois pas encore initié dans les myſteres qui depuis m'ont été expliqués.

Auſſi le Jéſuite, prenant l'eſprit de la religion pour baſe fondamentale, & ſatisfait de ne point voir en moi un groſſier idolâtre, me témoigna une joie vive, m'embraſſa, & me dit avec une effuſion d'ame impoſſible à rendre, que j'étois chrétien par le cœur, &

que j'étois digne d'entrer dans l'égliſe.

Je l'embraſſai à mon tour comme un frere, & je m'écriai : Je ſuis chrétien. J'étois orgueilleux de proférer ce nom ; car tout homme que j'appercevois devenoit mon frere ; & cette fraternité, ce commerce de bienfaits plaiſoit à mon ame, & m'ouvroit la plus douce perſpective.

Je vais achever de vous faire chrétien, me dit le Jéſuite. Il prit une petite fiole d'eau, & s'apprêta à me la verſer ſur la tête. Je l'aſſurai que cela n'étoit pas néceſſaire ; mais il me fit entendre que cette cérémonie devenoit indiſpenſable, que c'étoit le ſigne d'union. Je me ſoumis à ce qu'il voulut : je ne deſirois rien tant que d'être de la religion qui commandoit l'amour & la charité. Je me mis à genoux ; le Jéſuite me mouilla la nuque du col, en prononçant quelques paroles, & je me relevai avec tranſport. Je ſuis chrétien, répétois-je, ô quel jour heureux de ma vie ! Egalité, tendreſſe, confiance, voilà ce qui regne parmi les chrétiens. Le roi de l'Europe

ſera mon frere, n'eſt-il pas vrai ? Tous les Européens ſeront mes freres, & les habitans de l'Aſie, puiſqu'ils ont vu de près celui qui annonçoit la grande doctrine, la doctrine charitable, expiré ſur la croix. Je lui demandai ſi Lodever, de retour en Europe, ne ſeroit pas effacé du nombre des chrétiens pour ce qu'il m'avoit fait ; & comme il ne comprit rien à cette demande, il en remit l'explication à un autre jour.

Ce Jéſuite avoit un air ſi engageant, ſi perſuaſif, que je ne lui réſiſtois en rien. Il m'amena quelques Indiens qu'il avoit fait chrétiens, & je fus enchanté de la concorde qui régnoit parmi eux : c'étoit à qui m'offriroit ce qu'il avoit. Je pleurois de joie en me repréſentant qu'en Europe je n'aurois qu'à demander pour recevoir, & que tous les biens ſeroient communs, ainſi que l'avoit recommandé l'Auteur de cette doctrine charitable.

CHAPITRE XXXIII.

JE ne quittois plus le Jéſuite. Dans nos converſations, où mon cœur aimoit à s'épancher, je nommai pluſieurs fois Azeb & Zaka. Mon récit parut le frapper : il me dit qu'il y avoit beaucoup de reſſemblance entre mes aventures & celles d'une jeune ſauvage qui étoit à San-Salvador, où lui-même avoit commencé à l'inſtruire dans la religion chrétienne. L'image de Zaka étoit trop profondément gravée dans mon ame pour que je ne ſaiſiſſe pas avec tranſport cette premiere lueur. Je m'informai dans le plus petit détail des choſes qui pouvoient m'éclaircir. Le Jéſuite me fit un portrait ſi abſolument reſſemblant à Zaka, qu'en l'entendant je m'écriai : Juſte ciel ! je ne me trompe point, c'eſt Zaka, c'eſt ma ſœur ; elle vit : je la reverrai, & je pourrai encore redevenir heureux entre ſes bras.

Mes tranſports ſurprirent le Jéſuite : je lui parlois

parlois d'une ſœur adorée que je croyois perdue, & je mettois dans mes diſcours toute la chaleur d'un amant. Il n'oſa haſarder ſa penſée, & me dit qu'elle étoit à San-Salvador ; que les chagrins dont elle paroiſſoit accablée, l'avoient conduite dans un couvent pour y paſſer le reſte de ſes jours. Le reſte de ſes jours ? repliquai-je avec une eſpece de fureur mêlée d'attendriſſement ; non, elle vivra avec moi ; je reſſens ſes peines, c'eſt à moi de les effacer. O ma fille, où es-tu !.. Mais je la reverrai, je lui offrirai ſon cher Zidzem qu'elle croit mort. Zaka ! il vit, il vit pour t'aimer.

A ces mots, le Jéſuite devint plus rêveur. Je lui répétois cent fois que je préférois le ſéjour de San-Salvador à tout autre, parce que ma ſœur y étoit. Mes diſcours avoient été une énigme pour lui. Il me fallut entrer dans les plus grands détails ; & le Jéſuite, ſurpris de mes aventures, ne ceſſoit de me repréſenter que j'avois été coupable dans le lien que j'avois formé avec Zaka.

Sa miſſion étoit finie ; il m'avoit pris en amitié, & il réſolut de m'accompagner juſqu'à San-Salvador. Nous voyageâmes avec une partie des ſauvages qui alloient échanger des marchandiſes. Pluſieurs Portugais commerçans vinrent pareillement à notre rencontre. Les échanges furent faits en peu de jours. Chacun de ſon côté cherchoit à tromper l'autre ; mais les ſauvages n'étoient pas ſi habiles que leurs maîtres.

Je vendis ce que j'avois reçu en préſent des bons Gengis, ainſi que toutes mes pierreries. Les Portugais furent aſſez équitables pour me donner le tiers de ce que valoient mes diamans, & ils m'aſſurerent d'ailleurs, de la façon du monde la plus civile, qu'ils m'en auroient à peine donné la dixieme partie, ſi je n'euſſe été chrétien.

Je continuai ma route avec eux. Le Jéſuite avoit une ſorte d'empire ſur ces commerçans : ils le vénéroient ; & comme j'étois ami du Jéſuite, ils eurent pour moi toutes ſortes de déférences.

La route que nous prîmes pour arriver à San-Salvador étoit la plus périlleuſe, mais la plus prompte. J'aurois franchi les obſtacles les plus difficiles, ſur le plus léger eſpoir de revoir ma chere Zaka.

Je ne vous parlerai point de mon étonnement à mon arrivée parmi les Européens. Je tais la foule de penſées qui vinrent m'aſſaillir : ce tableau ſeroit trop long. Je paſſe auſſi ſous ſilence combien de fois dupé, je vis inſulter à ma ſimplicité. Je ne vous expoſerai point le flux & le reflux de mes idées avant que je fuſſe parvenu à connoître leurs vertus & leurs vices, & à ſavoir apprécier le vrai caractere de leur eſprit. Il m'eût été impoſſible, ſans le ſecours du Jéſuite, de me tirer de ce labyrinthe : il fut véritablement pour moi un bon chrétien, car il m'aida dans pluſieurs pas difficiles ; & graces à ſes conſeils & à ſon crédit, il ne m'arriva rien de fâcheux.

Nous ne tardâmes point à arriver à San-Salvador, où étoit cet objet adoré, dont j'attendois le charme & la félicité de ma vie.

Ma jeune Portugaiſe y retrouva deux de ſes parens qui furent extaſiés de la revoir. Ils apprirent avec étonnement ſes aventures ſingulieres. J'avois été ſon libérateur, & je n'avois jamais conçu l'idée de corrompre ce bienfait par la moindre tentative ſur ſa perſonne : elle étoit belle néanmoins, & je puis dire qu'elle s'étoit familiariſée avec l'idée que je deviendrois ſon époux, après lui avoir ſauvé la vie ; mais je m'eſtimois heureux de l'avoir arrachée au couteau du prêtre des Gengis, & la fidélité que mon cœur avoit jurée à Zaka m'éloignoit de former d'autres liens ; ils m'auroient peſé, car je ne vivois qu'avec l'image de Zaka, & nulle autre ne pouvoit prendre d'empire ſur mon ame. J'avois traité la jeune Portugaiſe comme un dépôt ſacré confié à mes ſoins. Ses parens étoient riches, ils me témoignerent leur reconnoiſſance en me comblant de préſens. Mais leur amitié me fut encore plus chere, & j'ai conſervé avec eux, pendant pluſieurs années, une relation qui me fut agréable & utile.

Cette aimable fille voyant bien que le titre de bienfaiteur que je portois ne ſe convertiroit jamais en un autre, accepta un mari que lui offrit ſa famille. Cependant je puis dire qu'elle porta dans les bras d'un autre le ſouvenir d'un amour qu'elle n'avoit point été maîtreſſe de ne pas reſſentir, & auquel il m'avoit été impoſſible de répondre. Zaka, toujours victorieuſe, effaçoit conſtamment à mes yeux tous les charmes qui m'étoient offerts.

CHAPITRE XXXIV.

Il me fallut, pendant les premiers jours, endurer les regards d'une foule de curieux qui cherchoient à me voir & me faiſoient mille queſtions ridicules. Après m'avoir beaucoup laſſé, on ſe laſſa enfin de moi, & l'on m'oublia. Il eſt vrai qu'auparavant on eut grand ſoin de me traiter avec une ſorte de dériſion qui n'excluoit pas néanmoins la politeſſe; mais j'ai remarqué que le ton dériſoire étoit la raiſon ſuprême parmi pluſieurs peuples d'Europe.

Le Jéſuite fit des perquiſitions touchant Zaka, qui ne furent ni longues ni infructueuſes. Elle demeuroit dans le même cloître qu'elle avoit choiſi pour aſyle: j'y volai plein d'une extrême impatience, agité à la fois de terreur, de plaiſir, & dans je ne ſais quelle crainte confuſe que mon bonheur ne répondît pas à mes eſpérances. Je demandai au Jéſuite

pourquoi Zaka étoit dans un cloître, ce qu'elle y faiſoit, pourquoi elle ne vivoit pas dans une autre maiſon. Il éludoit mes queſtions, & me diſoit qu'elle étoit tranquille, heureuſe, dans le lieu qu'elle habitoit; qu'elle avoit pris le parti le plus convenable à ſes malheurs & à ſa ſituation. Il ne me diſoit rien au-delà; il ne m'expliquoit pas toute l'étendue de mon infortune; il cherchoit à reculer le moment fatal où mon cœur devoit être déchiré d'une maniere ſi cruelle. Je ne prévoyois pas ce qui m'attendoit; & le Jéſuite, qui preſſentoit combien cet orage bouleverſeroit mes ſens, éloignoit le plus qu'il pouvoit l'inſtant où ce coup de foudre ſi nouveau viendroit fondre ſur moi.

Le cloître où habitoit Zaka ſe trouvoit à quelques lieues de San-Salvador: je priai le Jéſuite de m'y accompagner. Cela entroit dans ſes projets, & je puis dire à ſa louange que je n'ai point connu d'homme plus attentif à prévenir les douleurs d'autrui. Il allioit ce que je n'ai point encore vu réuni dans le

même caractere, la douceur & la fineſſe. Il ſembloit me préparer à une ſcène douloureuſe, en me parlant des viciſſitudes de la vie humaine, des loix différentes de chaque peuple, qui maîtriſoient tous les individus, de la ſoumiſſion que l'on devoit aux événemens qui ſurpaſſoient notre prévoyance & trompoient notre attente. Il auroit pu m'annoncer tous les malheurs, que je n'aurois jamais ajouté foi à celui qui vint me frapper & confondre mes idées. Que j'étois loin de ſoupçonner un ſi grand changement !

Nous arrivâmes à la porte du cloître ; je demandai à parler à *Marianne* [c'étoit le nom qu'elle avoit choiſi en embraſſant la religion chrétienne]. Avec quelle violence mon cœur palpitoit ! à peine je reſpirois. Elle parut : je la reconnus, malgré ſes habits lugubres, malgré ce voile triſte qui ceignoit ſon front, malgré cette douleur profonde qui, en flétriſſant ſes traits, n'avoit pu altérer le caractere de ſa beauté unique. Je jetai un cri, je me précipitai en déſordre ſur la grille qui

me ſéparoit d'elle. L'infortunée Zaka fait un pas en-arriere, me regarde, a peine à me reconnoître ſous l'habit d'un Européen, me reconnoît enfin. Je l'appelle par ſon nom : au ſon de ma voix, ſon cœur eſt ému, ſa langue ſe refuſe à l'expreſſion ; elle me tend les bras, ces bras que je ne pouvois ſaiſir. . .

Mais quelle funeſte reconnoiſſance ! Tout-à-coup elle pâlit, tombe ſur un ſiege ; ſon œil s'éteint ; la perſonne voilée, qui l'accompagne, lui donne des ſecours. Elle revient à elle ; mais quelle ſurpriſe ! Zaka m'appelle l'auteur de ſon crime, l'ennemi de ſa félicité, m'ordonne de fuir ſa préſence, me crie que j'ai manqué de faire ſon malheur éternel. . . O moment qui faillit m'arracher la vie ! Quoi ! cette même Zaka, dont j'attendois les tranſports les plus tendres & les plus vives careſſes, m'accuſe d'inceſte, d'idolâtrie ; me crie que tout nous ſépare, & que j'aie à réparer les crimes que je lui ai fait commettre ! Je lui dis que je n'étois point un idolâtre ; que j'étois chrétien ; que je réclamois du moins les ſen-

timens de la fraternité. Elle ſe cache le viſage ; & me dit que j'ai offenſé le ciel & la terre ; que je n'ai qu'un inſtant pour me dérober aux feux éternels de l'enfer ; que j'euſſe à m'inſtruire dans la religion catholique, apoſtolique & romaine, à faire une abjuration publique de mes erreurs, & à vivre ſous le cilice & la haire pour obtenir miſéricorde du Dieu que j'avois offenſé.

J'étois pétrifié de douleur & d'étonnement. Je regardois le Jéſuite, en lui demandant la cauſe de ce changement incroyable. Il me ſerroit dans ſes bras, & me diſoit : Elle s'eſt donnée à Dieu ; elle eſt ſon épouſe ; elle lui appartient. A ce mot d'épouſe, mes ſens furent aliénés ; je crus qu'elle s'étoit effectivement mariée. Le Jéſuite me détrompa en peu de mots, en me faiſant entendre que ce n'étoit qu'une union myſtique. Je frappois la voûte de mes cris ; je proférois le nom d'Azeb & du déſert de Xarico. Je lui redemandois les témoignages de cet amour qu'elle ſembloit oublier. Je n'entendois que des ſanglots à moitié étouffés dans les larmes.

Je deviens furieux ; je veux entrer dans la chambre où eſt Zaka, pour la relever dans mes bras, l'interroger ſur la cauſe de ſon inſenſibilité & de ſa perfidie, pour mourir à ſes pieds, ou pour l'appaiſer. On me refuſe ; je tente de briſer ces grilles funeſtes. Le Jéſuite m'arrête, me repréſente la coutume inviolable de ce lieu ſaint. Je maudis cette folle coutume qui enferme des cœurs innocens & vertueux, comme s'ils étoient coupables & méchans. Je me plains, j'éclate à mon tour en reproches ; je dis tout ce que l'amour au déſeſpoir peut dire de plus violent & de plus tendre. Zaka ne me répond point. Je m'écrie : O montagnes de Xarico ! Je la conjure de n'être pas inſenſible à mes larmes, de ſe ſouvenir de ſa fille & des nœuds qui nous avoient unis.... A ces mots, elle jette un cri d'horreur, détourne la tête, fuit comme ſi elle fuyoit un monſtre, & me laiſſe ſeul en proie à ma douleur & à ma ſurpriſe plus vive encore.

Le Jéſuite voulut m'appaiſer ; je criois : *Elle eſt à moi ; je briſerai ſes fers ; je retournerai*

ſur ces bords où repoſe la cendre d'un pere ; je vivrai heureux avec elle ſous les loix de la ſimple nature. Toutes les loix que je vois ſont inſenſées, bizarres. Un tigre bleſſé, exhalant une rage impuiſſante, eſt une foible image de la fureur qui ſoulevoit mon ame. Accablé de ce violent déſordre, je me trouvai mal. On fut obligé de m'arracher de ce fatal endroit.

CHAPITRE XXXV.

Le Jéſuite me conſoloit de ſon mieux & me parloit de certaines loix religieuſes dont je n'avois pas la moindre idée. Je ne concevois pas comment une diſtance de lieux pouvoit mettre une ſi prodigieuſe différence dans les coutumes. J'étois condamné par ces loix terribles. Je traitai d'abord ces loix de fables ; mais bientôt je fus obligé de m'y ſoumettre. J'avois beau m'emporter, menacer ; tous mes mouvemens étoient ceux d'un enfant auquel on a ravi un jouet. Je n'étois plus fort & libre comme dans mon déſert.

Une fois, m'étant échappé, je fis pluſieurs lieues, & je courus autour du monaſtere qui renfermoit Zaka. Ne pouvant y pénétrer, je pouſſai des cris douloureux, afin qu'ils parvinſſent du moins à ſon oreille. Je m'imaginois que Zaka, ſe ſouvenant des montagnes de Xarico, ſoulageroit ma profonde douleur,

en jetant un cri ſemblable au mien. Hélas ! je ne ſavois pas alors qu'on s'étoit emparé de ſes eſprits ; qu'on avoit tourné ſa grande ſenſibilité vers des êtres myſtiques ; que la mere de Jéſus & les ſaints étoient devenus les objets de ſon amour ; qu'on avoit abuſé du principe religieux qui réſidoit dans ſon ame, pour lui faire embraſſer des chaînes que rien ne pouvoit plus rompre. Cette ame naïve & pure, fatiguée du malheur, s'étoit jetée dans l'aſyle qui lui étoit offert : chacun s'étoit empreſſé à la diſpoſer à une converſion ; & dans le déſordre où tant d'objets nouveaux avoient mis ſon eſprit, me croyant enſeveli dans le fleuve des Amazones, elle avoit adopté toutes les coutumes qui lui avoient paru les plus convenables pour aſſurer ſon repos. La violente criſe de la douleur lui avoit fait parcourir, pour ainſi dire, en peu de jours, un ſiecle de ſouffrances ; & dans cet abandon général elle avoit ſaiſi les ſecours que la religion lui offroit. C'étoient les ſeuls qui ſe concilioient avec la fierté naturelle & l'in-

nocence de ſon ame. L'horrible perfidie de Lodever avoit tué ſa raiſon, & tous les hommes qui s'offroient à ſes regards lui ſembloient capables des mêmes attentats. Son ame, violemment ébranlée par un coup auſſi ſubit, n'avoit plus aſſez de force pour revenir vers ſes premieres années; c'étoit un ſonge délectable, mais effacé pour elle. Un ſentiment trop vif lui avoit fait prendre en averſion des mœurs étrangeres; tout ce qui la rapprochoit d'un état concentré & d'une indifférence abſolue lui tenoit lieu de la félicité qu'elle avoit perdue; elle n'aſpiroit plus qu'à une vie contemplative; les frayeurs d'une autre vie la tourmentoient depuis le moment qu'ayant vu une nation entiere appeller notre union un grand crime, elle s'étoit perſuadée que ſon ignorance ne la ſauvoit pas du courroux céleſte; car on lui avoit fait lire diſtinctement dans des livres la réprobation que toutes les loix attachoient à l'inceſte.

Son imagination, troublée par les anathêmes qui réſultoient de ce ſeul mot, ne m'ap-

percevoit plus que comme un objet qu'elle devoit fuir ; d'autant plus que je lui étois peut-être cher encore, ou du moins qu'elle n'étoit pas parvenue à m'oublier entiérement, ainſi que l'exigeoient ſes nombreux & cruels inſtituteurs, qui avoient pris le plus grand aſcendant ſur ſes inclinations craintives. Où auroit-elle puiſé du courage au milieu de tant de perſonnes réunies pour la condamner, & par quelle ſupériorité de raiſon auroit-elle pu contrebalancer cette foule d'autorités qui la terraſſoient?

Elle devint chrétienne par les mêmes raiſons que je l'avois été. Tout cœur droit & ſenſible embraſſera avec tranſport la morale du chriſtianiſme : il en ſentira ſans peine la pureté & la ſublimité ; car il ne faut qu'être homme pour être chrétien. La ſenſible Zaka pleuroit ſur les maximes de l'Evangile. Eh ! qui ne pleurera pas ſur ce livre divin qui, s'il étoit ſuivi, opéreroit la félicité univerſelle ? Il eſt fait pour ſoumettre à la longue tous les cœurs & tous les eſprits.

Zaka,

Zaka, par une ſuite de la premiere impulſion, étoit devenue catholique, puis religieuſe; elle ne s'étoit point arrêtée dans le chemin qui devoit la mener au ciel. Son eſprit n'avoit point d'objections, quand ſon cœur s'élançoit vers la béatitude céleſte, qu'elle appelloit: perſuadée de l'exiſtence du grand Être, tous les échelons qu'on lui avoit indiqués, elle les avoit ſaiſis; elle ne ſavoit pas diſputer, elle ſavoit ſentir; & tous les moyens qu'on lui préſentoit pour s'élever juſqu'au grand Être, étoient adoptés avec une ferveur & un abandon qui n'appartenoient qu'à ſa belle ame.

Et moi, formé à peu près ſur le même modele, je ſerois devenu moine, ſi le Jéſuite l'avoit voulu. J'aurois pris ſon habit; car lorſqu'il me parloit du grand Être, tout ce qui avoit rapport à lui pénétroit mon ame & la diſpoſoit à l'adoption de toutes les cérémonies qui tendoient à l'honorer. Je me ſerois cru coupable en rejetant un rite qui eût été le ſigne de mon amour & de

mon adoration. Depuis long-tems j'avois vu ſon auguſte nom lumineuſement écrit ſur toute la création. Comment aurois-je rejeté les différentes formules par leſquelles on envoyoit juſqu'à lui les cantiques d'actions de graces qui lui ſont dus pour la penſée qu'il nous a donnée, pour le beau préſent qu'il nous a fait de le ſentir, de le connoître & de vouloir nous élancer vers ſa grandeur infinie ? Quand on eſt pénétré d'amour, toute cérémonie devient égale, & l'on ne voit que le grand Être dans tout autel dreſſé en ſon honneur.

Je n'avois pas fait alors les réflexions que je fais aujourd'hui ; j'étois injuſte, & je voulois ſubjuguer la raiſon & le ſentiment de Zaka qui, ſoumiſe à des circonſtances différentes, leur avoit obéi, toujours avec la pureté de ſon ame, lorſque je reçus d'elle la lettre ſuivante.

LETTRE de Marianne à Zidzem.

« POURQUOI, ô Zidzem ! ta préſence

» profane-t-elle cette ſainte ſolitude que la
» religion & le repentir habitent ? C'eſt ici
» qu'on a communication avec les cieux ;
» c'eſt ici que l'ame s'enivre d'une contem-
» plation pure, & qu'elle approche de plus
» près du Créateur & de ſes perfections in-
» finies.

» Mon devoir & mes ſermens, tout m'o-
» blige à t'oublier ; pourquoi tes gémiſſemens
» viennent-ils redoubler l'horreur qui me
» conſume, & rouvrir une bleſſure que le
» tems & mes remords doivent fermer ? Ah,
» n'ai-je pas aſſez du fardeau de mon crime
» & des menaces du ciel ! Zidzem, ce que
» nous croyions un amour innocent, eſt un
» déſordre, un crime que la religion ré-
» prouve, que la bouche de tous les chrétiens
» condamne. La rougeur couvre mon front ;
» la honte eſt mon éternel partage. O mal-
» heureux frere ! les liens du ſang ſont trop
» étroits pour former d'autres nœuds, &
» l'amitié ſainte & pure exclut l'amour cri-
» minel. Il eſt un Juge ſuprême ; ſa loi me

» défend de nourrir une flamme coupable. Sa
» juſtice eſt inexorable & terrible. Je trem-
» ble pour toi, frere infortuné ! Ouvre les
» yeux ; le monde entier t'accuſe. Je prends
» la plume pour toucher ton cœur : puiſſe-
» t-il m'imiter dans ſon repentir ! Peut-être
» qu'en arroſant ce papier de mes larmes,
» je te laiſſe voir, malgré moi, une partie
» du penchant trop cher que je veux domter.
» En frémiſſant de l'énormité de mon crime,
» ton image me pourſuit.... Laiſſe-moi évi-
» ter de tomber dans les gouffres enflammés
» qui me menacent. Quand l'Eternel récom-
» penſe, ou quand il punit, ô décret irré-
» vocable ! c'eſt dans les abymes de l'éter-
» nité que penche ſa balance. Sois généreux
» comme tu l'as toujours été ; aie pitié de mes
» combats, ils ſont affreux : tranquilliſe cette
» ame que tu déchires ; eſt-ce à toi d'y vou-
» loir régner, lorſque Dieu me la demande
» ſans réſerve ? Si je te ſuis chere, ne me
» vois plus..... Mot cruel ! Mais, hélas ! il
» faut que tu m'oublies, & que tu me per-
» mettes de t'oublier.

» Je ſuis dans un aſyle ſacré, où nous le-
» vons des mains pures vers le ciel ; ne trou-
» ble point ce culte que tu ne connois pas,
» & que je t'exhorte à connoître. Ce n'eſt
» pas aſſez d'être chrétien, il faut être ca-
» tholique. Autant vaudroit pour toi être un
» groſſier idolâtre que de ne point adopter
» les préceptes de l'égliſe romaine.

» Ce peu de jours que j'ai à vivre, &
» que le chagrin & la douleur minent à pas
» lents, vont s'écouler dans les ſalutaires ri-
» gueurs de la pénitence ; & pendant ce tems
» mes prieres monteront au trône de l'Eter-
» nel, pour obtenir ta grace & la mienne.
» N'adore point Dieu, ou adore-le comme
» il veut être adoré. Voilà ce qu'on m'a en-
» ſeigné dans ce monaſtere, & ce que je
» crois ; car pluſieurs le croient.

» Adieu, mon frere ! C'eſt le ſeul nom
» qu'il me ſoit permis de te donner. Je ſuis
» en préſence de la Juſtice divine ; je vais
» l'invoquer nuit & jour ; mes pleurs la

» déſarmeront en ta faveur, & elle laiſſera
» tomber ſans doute ſa vengeance ſur moi
» ſeule, comme ſur la plus criminelle dans
» l'excès de mon amour.

» MARIANNE. »

Quels divers mouvemens m'agiterent à la lecture de cette lettre ! Je ne ſais comment j'y réſiſtai ; je tombai dans une ſtupeur qui fit craindre pour ma raiſon. Mes réflexions m'accabloient ; je m'écriois : Ah, Zaka ! comment peux-tu aujourd'hui nommer crime ce que l'innocence de ton cœur a nommé vertu ?

Le Jéſuite me dit que la religion élevoit contre moi ſa voix foudroyante ; qu'il étoit vrai que, dans les livres de cette même religion, des exemples me juſtifioient ; que les loix naturelles avoient été néceſſairement ſuivies par les premiers adorateurs du vrai Dieu ; ſans cela, comment l'univers ſe ſeroit-il peuplé ? que je m'étois trouvé dans une igno-

rance invincible, & que notre famille avoit repréſenté l'enfance du monde; mais qu'aujourd'hui toutes les loix nouvelles nous condamnoient; que Zaka ne pouvant plus être à moi, avoit renoncé à tout; & qu'elle n'avoit pris le voile que pour ſe dérober à un monde qui lui étoit devenu odieux, puiſque ſes coutumes nous ſéparoient pour jamais.

L'éloquence inſinuante du Jéſuite calma peu à peu ma fureur : je jugeai que Zaka m'aimoit, puiſqu'elle avoit eu le courage de s'enfermer dans un aſyle impénétrable, au moment où elle ne pouvoit plus m'avouer ni pour ſon frere ni pour ſon époux.

A quelque tems de là, j'eus une affaire qui ſeroit devenue ſérieuſe, ſans l'entremiſe du Jéſuite. L'évêque de San-Salvador m'envoya un ordre pour que j'euſſe à comparoître devant lui. Je n'avois jamais vu un évêque en face. Le Jéſuite m'expliqua quels étoient ſon pouvoir & ſes prérogatives. Cela ne laiſſa pas que de m'étonner un peu; mais le religieux, toujours raiſonnable, me répétoit :

Chaque pays a ſes coutumes. Et au fond, je ne voyois pas trop que répondre à cela, ſinon que chaque pays a de mauvaiſes coutumes ; ce qui n'eſt pas un remede, mais une conſolation.

Je comparus devant monſeigneur ; je fis pluſieurs ſalutations qu'il reçut ſans remuer la tête. Il étoit aſſis gravement : jamais je n'avois vu un humain avec un ſi gros ventre & une face auſſi rubiconde. Deux ou trois hommes en cheveux ronds & en ſoutane noire l'environnoient, & ſembloient lui marmotter à l'oreille ce qu'il devoit répondre. Il n'y avoit là ni armes ni maſſues de ſauvages ; & je ne ſais par quel ſentiment j'eus peur de cette figure aſſiſe & des trois figures qui étoient debout. Leurs yeux ne m'annonçoient rien de bon, & mon Jéſuite m'avoit quitté à la porte.

Le ſilence de monſeigneur me parut formidable. Approchez, me dit-il ; & ſes regards s'armerent de courroux lorſque je l'abordai. J'ai entendu parler d'un inceſte commis

avec votre ſœur : on dit de plus que vous avez voulu entrer de force dans le couvent : ſavez-vous que vous mériteriez, ſelon les loix, d'être brûlé vif ? Mais ma clémence enchaîne le bras de la juſtice ; faites abjuration au plus tôt, & que je ne vous voie plus que converti.

Le Jéſuite m'avoit fait ma leçon : je lui remontrai humblement que mon crime ayant été commis dans l'ignorance, la rigueur des loix ne pouvoit rejaillir ſur moi ; que de plus j'étois chrétien, & conſéquemment ſon frere. Il reprit que c'étoit là peu de choſe ; qu'il falloit être catholique & ſoumis aux volontés de l'égliſe ; que de plus j'euſſe à donner la ſomme qui devoit m'innocenter. Et comme on élevoit mon crime au-deſſus de tous les autres crimes, la ſomme fut des plus fortes. Le Jéſuite m'avoit dit qu'on brûloit par fois ceux qui ſe brouilloient avec l'évêque de San-Salvador, & qu'il y avoit un certain tribunal qui terminoit ces ſortes de procès en peu de tems. Je répétai l'adage du religieux,

chaque pays a ſes coutumes, & je payai.

Quand la ſomme fut délivrée, le Jéſuite entra, s'approcha de monſeigneur, lui parla à l'oreille. Monſeigneur alors adoucit ſon regard & daigna m'interroger ſur quelques-unes de mes aventures. Je lui parlois avec réſerve; car il m'intimidoit, quoiqu'il n'eût pas une baguette en main & que ſes bras gros & courts me paruſſent ſans force & ſans reſſort. Je crus l'appaiſer en lui diſant d'une voix ferme : Monſeigneur, je ſuis chrétien, & conſéquemment j'ai l'avantage d'être votre frere ; je vous aime & je vous prie de m'aimer : vous portez ſur votre poitrine la croix où le grand Être eſt deſcendu pour nous dire à tous que nous devions nous regarder comme freres. . . Il étoit inſenſible à cette harangue, il ne l'écoutoit pas : le Jéſuite me fit ſigne de ne point continuer. J'étois fâché au fond de l'ame de rencontrer un chrétien qui ne me traitoit pas abſolument en frere, ce que j'attendois de lui, vu la croix qu'il portoit.

L'indifférence de l'évêque fit que je me

retirai dans un coin de l'appartement, n'ayant jamais vu un homme ſi peu attentif aux diſcours & aux révérences d'un autre, lorſque le Jéſuite, après une petite converſation avec monſeigneur, me prit par la main & m'emmena, en diſant : J'ai tout arrangé ; monſeigneur ne vous fera point de mal. Eſt-ce qu'il pourroit me faire du mal, répondis-je naïvement, étant chrétien & mon frere ? Le Jéſuite m'apprit qu'il y avoit des exceptions, & que les *coutumes* de tel pays vouloient que les chrétiens fuſſent ſoumis aux monſeigneurs.

Pour le coup mes idées ſe brouillerent, & je ne ſavois comment concilier la douceur affectueuſe & la bonté agiſſante du religieux avec l'immobilité orgueilleuſe de monſeigneur & ſes ſentences de mort.

CHAPITRE XXXVI.

LASSÉ de l'oppoſition continuelle qui ſe trouvoit entre les coutumes de ce pays & les principes naturels de ma raiſon, je n'aſpirai plus qu'à le quitter. En vain le Jéſuite vouloit me rendre raiſon de tout ce qui me choquoit : je n'en ſentois pas moins l'inconſéquence, & je lui déclarai que je n'adopterois jamais de pareilles mœurs. L'impoſſibilité de voir Zaka devenoit chaque jour pour moi un tourment plus inſupportable. Ah ! ſi elle eût perdu la vie, mes larmes auroient été moins ameres, j'aurois embraſſé ſa tombe avec une douleur profonde, mais calme ; & mes prieres auroient obtenu de Dieu qu'il nous réunît. Mais la ſavoir vivante & m'aimant toujours, reſpirer le même air qu'elle & ne pouvoir jouir de ſa préſence, ſi près l'un de l'autre & cependant ſéparés par une barriere éternelle, c'en étoit trop pour mon

cœur. Fuyons, m'écriai-je, allons dans des contrées lointaines finir des jours pour leſquels il n'eſt plus de bonheur !

Avant de partir, je voulus encore lui parler ; mais rien ne put la toucher : elle refuſa conſtamment de me voir, & j'avois promis au Jéſuite de ne point porter mes pas vers ſon monaſtere ſans ſon aveu. Il étoit devenu notre médiateur, notre interprete, & cet homme étonnant avoit trouvé l'art d'enchaîner mes tranſports.

J'obtins ſeulement de Zaka quelques lignes que le zele religieux avoit tracées ; elle me donna des renſeignemens ſur le fidele & malheureux Caboul que je cherchois de tout côté. Elle m'apprit qu'il étoit en eſclavage chez les Portugais, non loin de San-Salvador, & m'indiqua le lieu où je le trouverois. J'y courus. J'achetai ce ſerviteur fidele, & le repris comme un ancien ami qui avoit élevé mes premiers ans, réſolu d'aſſurer en paix la fin de ſa carriere. Il avoit moins ſouffert que moi, l'apathie de ſon caractere le rendant inſenſible

aux événemens de la vie. La ſuite de ſon étrange deſtinée l'avoit foiblement ému, & je le retrouvai tel que je l'avois laiſſé dans le déſert de Xarico. Ah, que j'eus de joie de le ſerrer encore une fois entre mes bras ! Il me rappelloit les objets les plus chers, & je crus, en le revoyant, être tranſporté dans le ſéjour où j'avois connu la paix & le bonheur. Je n'oſois en ſa préſence prononcer le nom d'Azeb ; & quand il ſortoit par haſard de ſa bouche, ce nom ſeul étoit un reproche foudroyant qui retentiſſoit au fond de mon ame comme un coup de tonnerre. Me voyant pâlir ou frémir au nom de mon pere, il évita déſormais de le prononcer devant moi.

Ce fut lui qui m'apprit par quels incidens Zaka avoit été conduite à San-Salvador. Le ſcélérat Lodever avoit cherché à perſuader à Zaka que j'étois tombé dans le fleuve par accident, lorſque je tenois ma fille entre mes bras. L'hypocrite joignit ſes larmes aux ſiennes ; mais la malheureuſe Zaka n'en ſoupçonna pas moins l'affreuſe vérité, & bientôt la con-

duite du barbare la convainquit qu'elle étoit tombée au pouvoir d'un monſtre. Vingt fois Caboul défendit & ſauva l'honneur de Zaka, & la ſauva enſuite de ſon propre déſeſpoir.

Zaka conſentit à vivre; mais ce fut pour venger ma mort. Sa fermeté & ſa préſence d'eſprit firent échouer les infames projets de cet Anglois, dont rien ne changea la perverſité.

Un vaiſſeau Portugais, heureuſement rencontré, reçut à ſes cris l'infortunée Zaka. Lodever la ſuivit dans le même vaiſſeau. Il eut l'inſolence de proteſter qu'elle lui appartenoit; & une nuit que, cédant à l'excès de ſes maux, elle étoit endormie, le barbare, forcené d'amour & de rage, pouſſa la violence au dernier comble. Zaka fut aſſez heureuſe pour oppoſer une défenſe égale à l'attaque; ſes larmes attendrirent le capitaine du vaiſſeau, qui la protégea contre l'audacieux Lodever : mais ce même capitaine ne pouſſa pas la généroſité juſqu'au bout; il perſécuta à ſon tour cette Zaka trop malheureuſe par ſa

beauté. Ses larmes n'eurent pas le tems de ſécher ſur ſes joues.

Au premier port, Lodever jaloux & furieux de s'être vu arracher ſa proie, combattit le capitaine, le piſtolet en main ; le capitaine le bleſſa mortellement. Lodever, ſur le point d'expirer, connut, non le remords, mais cet effroi des ſcélérats qui tremblent à l'inſtant qui va finir leur vie ; tourmenté par le déſeſpoir, il dévoila ſes forfaits.

D'après ſa confeſſion, il avoit d'abord voulu m'empoiſonner, pour jouir de Zaka & de mes tréſors ; & contre ſon attente, Azeb avoit été la victime de ſa perfidie. Il avoua qu'il m'avoit précipité dans le fleuve avec ma fille, & qu'il avoit cherché enſuite à m'aſſommer d'un coup d'aviron. Il crut expier ces crimes par quelques pratiques ſuperſtitieuſes, & en donnant à des égliſes une partie de ce qu'il m'avoit volé. Enfin, il mourut auſſi indignement qu'il avoit vécu.

Le capitaine du vaiſſeau ne ſe rendit pas du moins coupable d'une infame avarice. Il avoit

de

de l'honneur, & il reſtitua à Zaka ce que nous avions apporté ; mais ces tréſors même engagerent la ſéduction trop uſitée dans les monaſteres à conquérir Zaka & ſes richeſſes. Elle en fit don à la maiſon religieuſe où elle s'étoit retirée. Le fidele Caboul, que les perſonnes qui environnoient Zaka avoient toujours repouſſé, erra comme matelot, puis fut pris & vendu comme eſclave.

Jugez, cher chevalier, au récit de tant d'horreurs, combien l'indignation me tranſporta ! Que je mépriſai les Européens ! Que les peuples civiliſés me parurent monſtrueux ! Je crus qu'ils ne s'étoient raſſemblés en corps que pour unir & raffiner mutuellement leurs vices.

Inutilement le Jéſuite tâchoit de calmer mes accès de miſanthropie ; je ne lui répondois qu'en le preſſant de quitter un ſéjour que je ne pouvois plus ſupporter, Zaka ayant enfin rompu toute correſpondance avec moi. Il ſe trouva un vaiſſeau qui faiſoit voile pour l'Angleterre ; j'en profitai ; & après bien des

événemens qui vous ſont connus, je choiſis le midi de l'Irlande pour mon habitation. J'eus toujours à me louer du Jéſuite. Son ame éclairée m'a ſervi de guide. Il reconnut en moi cette ſimplicité précieuſe de la nature, que tant de revers n'avoient pu encore altérer, & il devint mon ami.

Les avantages dont j'ai joui en Europe pendant mes voyages, ſont ineſtimables : avantages que je reconnois lui devoir. O mort ! devois-tu le frapper preſqu'entre mes bras ? Permettez-moi, cher chevalier, de pleurer celui qui fut mon ami ; je l'ai retrouvé en vous, & je ne ſuis pas encore conſolé.

Ici, je vis avec des livres & ma penſée. Auſſi détaché du monde que déſabuſé de la chimere du bonheur, je tâche de rentrer dans l'état de la bonne nature, en conformant mes goûts à ſes volontés, & en ne me permettant que des deſirs ſimples & aiſés à ſatisfaire. J'ai trop deſiré, je ne deſire plus rien. Cette flamme active a épuiſé mon cœur : il eſt devenu inacceſſible aux traits de l'amour ; il a

été trop profondément bleſſé pour l'être une ſeconde fois. Je n'ai eu qu'une paſſion, & mon cœur eſt mort depuis qu'il eſt privé de Zaka.

Le repos, l'indépendance, une légere méditation au pied d'un arbre, un ſoupir qui s'échappe vers le cloître de San-Salvador, voilà ce qui compoſe l'eſpece de félicité dont je ſuis ſuſceptible. Je regarde de loin les maux volontaires qui aſſujettiſſent les hommes civiliſés, les entraves qu'ils ſe forgent, l'eſclavage humiliant qu'ils chériſſent; & indigné de les voir renoncer aux droits d'un être libre pour des jouiſſances frivoles ou incertaines, je ne ſais ſi tous ces ſauvages, égarés dans les déſerts de la boule du monde, ne ſont pas plus heureux au milieu de la diſette des arts & de la privation d'une foule de biens menſongers qu'il faut acheter ſi cher, & qui ne rempliſſent jamais ce vuide de l'ame, auquel les Européens ſont ſi ſujets.

Je voudrois de ma retraite élever une voix aſſez forte pour épouvanter les tyrans de l'eſ-

pece humaine. On pourroit les compter, tant ils ſont peu nombreux, & ils commandent à la multitude. Cette action du petit nombre ſur le plus grand, eſt un de ces phénomenes que l'on ne ſauroit expliquer. La dignité de l'homme me paroît plus empreinte dans le ſauvage nu, maître des forêts, que dans le courtiſan doré qui flatte & ſourit avec toute l'élégance d'une raiſon ingénieuſe.

Ce que je viens d'écrire, cher chevalier, vous inſtruira peu. Il y a une foule de ſenſations qui me ſont échappées; je n'ai plus mes idées primitives; je ſuis aveuglé le premier par les uſages & par les loix; je ſuis trop loin de l'époque où j'aurois pu ſaiſir les objets ſous le rapport que vous auriez deſiré. Il ſeroit utile ſans doute, pour la connoiſſance particuliere de l'homme, de connoître l'homme ſauvage. On l'a peint, dans preſque tous les livres, comme vivant dans les bois, ſans religion, ſans loi, ſans habitation fixe. Un tel ſauvage eſt un être de raiſon, ou une exception rare à la loi générale, par laquelle tous

les hommes connoiſſent plus ou moins la ſociété.

Les hommes qu'on appelle ſauvages forment de petites peuplades. Ce ſeroit en vivant parmi eux qu'on parviendroit à diſtinguer ce que la nature ſeule nous a donné, de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué ; alors le portrait d'un ſauvage ſeroit à peu près le nôtre. Un Anglois differe d'un Italien, un ſauvage de l'Amérique differe conſéquemment d'un Portugais ; mais pour ceux qui ſavent voir & reconnoître les traits naturels qui forment la baſe du caractere, ils ne les trouvent pas oppoſés dans toute l'eſpece humaine. Je les ai vus de près ces hommes, tels qu'ils ſont ſortis des mains de la nature, & l'homme m'a ſemblé par-tout à peu près le même, ſoit nu, ſoit habillé ; car il a les mêmes beſoins & les mêmes deſirs. Lorſqu'on dit que le ſauvage ne réfléchit point, lorſqu'on le peint errant dans les bois, ſans loi & ſans devoir connu, ſoumis aux impreſſions purement animales, on prononce

étourdiment. L'homme n'eſt jamais ſeul ſur la terre ; il fait attention à ſes ſemblables ; il les cherche ; il s'unit à eux ; ils aiment à vivre enſemble ; ils ſe parlent, & le beſoin de la ſociété eſt inné chez l'eſpece humaine.

L'homme eſt ſur la terre l'être intelligent par excellence : il agit ſelon ſa nature quand il réfléchit, en ce qu'il exerce une de ſes facultés naturelles. Prétendre que l'état de réflexion ſoit un état contre nature, & que l'être intelligent qui médite eſt un animal dépravé, c'eſt rabaiſſer l'homme, c'eſt lui ôter l'empreinte majeſtueuſe dont ſon auteur l'a gratifié. Quoi, ſon ame ſeroit enſevelie dans une ſtupide inaction ! Quoi, ſon eſprit ne penſeroit point, ſon imagination ne lui peindroit rien, le ſpectacle de la nature ſeroit indifférent à ſon cœur, il verroit le ciel, la terre, les animaux, ſon ſemblable, ſoi-même, ſans qu'aucun de ces objets excitât en lui la curioſité d'apprendre d'où ils viennent & pourquoi ils ſont ! Et que feroit donc ſon entendement, émanation de la Divinité, feu

céleſte & immortel, deſtiné à examiner, voir & comprendre les ouvrages de la nature? Que deviendroit cette perfectibilité que chaque homme poſſede, qui le diſtingue de la brute? Si l'un d'eux a ſu réfléchir & comprendre, pourquoi l'autre, quoique jeté dans les forêts, ſeroit-il reſté dans l'inaction, étant doué du même eſprit?

Le ſentiment intérieur ſuffit pour inſtruire le ſauvage : réfléchiſſant ſur ſes premieres actions, comparant ſes ſenſations & ſes idées, il appercevra bientôt en lui un principe capable de penſer, il ſe ſentira libre quand il agit, & propre à ſe donner de nouvelles perfections. Ce témoignage qu'il ſe rendra ſera ſuivi du deſir d'exercer tant de nobles facultés, & ce deſir croîtra par le ſuccès des commencemens.

Accoutumé à porter ſes regards ſur tout ce qui exiſte, ce qu'il verra d'abord, il voudra le connoître : ſon eſprit toujours penſant, toujours agiſſant, recevra un degré d'activité par ſes premiers eſſais. Enfin l'homme ſau-

vage n'eſt que l'homme enfant. Il ſe forme ; il s'inſtruit. L'équité eſt éternelle, immuable, antérieure à tout ; cette équité primitive n'eſt rien moins qu'arbitraire, pas plus que les rapports des êtres néceſſaires entr'eux, pas plus que la nature d'où elle découle.

Le cœur de l'homme, enſuite, ſoit qu'il réſide dans les forêts du Nouveau-Monde, ſois ſous les voûtes de la brillante architecture, eſt le théatre de toutes les paſſions. Elles ſe modifient à l'infini ; l'ambition le tranſporte, ſoit qu'il diſpute une cabane ou un empire. La vanité l'enivre dans la ſolitude comme dans le tumulte des villes : l'amour du plaiſir le fait ſoupirer après une beauté qu'il pourſuit à la courſe, comme il languit près de celle qui donne à ſon artifice le nom de vertu. Il eſt ſenſible au moindre trait du ridicule, comme aux traits perçans de l'injuſtice ; & j'ai vu l'orgueil, ſentiment indeſtructible, qui anime, je crois, un ver de terre, dominer chez des hommes nus & privés de tous les arts.

Mais l'ignorance de nos arts ne rend pas

meilleure la condition de l'homme ſauvage : il a un goût tout auſſi vif pour la commodité & le luxe : il ſe forge des paſſions factices ; il appelle notre délicate volupté ſans la connoître ; car dès l'inſtant qu'il l'appercevra, il deviendra un Sybarite ; ſon cœur l'eſt d'avance. L'homme ne peut fuir la volupté qu'en ne la connoiſſant pas : ce n'eſt jamais elle qu'il évite, c'eſt la peine qui l'accompagne : il fera tout pour elle ; il apprendra à braver les douleurs, la mort, pour repoſer un inſtant dans ſes bras.

Je les apprécie de loin ces hommes ſauvages, à qui les philoſophes refuſent toute notion métaphyſique & morale. Ces mots ne leur appartiennent pas ; mais ils n'en ont pas moins les idées qui ſont du reſſort des êtres intelligens. L'obſervateur ne s'arrête pas à une premiere vue ſuperficielle : il creuſe, il approfondit ; il voit alors que le vice & la vertu ne ſont pas des productions humaines, qu'il eſt par-tout des rapports d'équité antérieure à la loi poſitive, que l'ignorance abſolue n'anéantit pas l'idée de la juſtice.

Nous apportons donc tous au monde, avec le ſentiment de l'exiſtence, le ſentiment du juſte ; c'eſt une vérité qui n'eſt point de raiſonnement. Le chêne qui croît dans les forêts eſt ſoumis à des loix fixes & immuables, & nous, nous n'en aurions pas ? notre organiſation ſeroit inférieure à celle des végétaux ? Voilà ce qui répugne à notre nature. L'enfant au berceau connoît ſa faute ; il reçoit avec ſoumiſſion le châtiment quand il l'a mérité ; il entre en fureur dès qu'il ſe juge injuſtement frappé. De là aux grandes vérités il n'y a qu'un pas. L'idée d'un Être ſuprême, je le ſoutiens, eſt inhérente à l'homme & cachée au fond de tous les cœurs : tout la développe, tout la féconde ; & pour peu qu'on leve les yeux vers le ciel, elle paroît écrite en caracteres de feu.

Les hommes ne ſont donc pas faits pour vivre à la maniere des ours & des tigres : ils ne peuvent garder les imperfections de leur enfance, ſans laiſſer leurs facultés naturelles s'avilir & ſe dégrader ; ce qui va di-

rectement contre les intentions de celui qui les leur a données pour en faire uſage.

Mais, me direz-vous encore, les ſauvages ſont-ils plus heureux que nous ? Je ne le crois pas. S'ils n'ont pas nos arts funeſtes & le raffinement de nos paſſions, ils ont leurs vices, leur vengeance, leur cruauté, leurs frénéſies.

Les philoſophes qui les ont repréſentés comme vivans dans une heureuſe ſimplicité, ont eu de bonnes intentions : ils vouloient rappeller l'homme aux loix de la nature, dont il s'écarte pour ſon malheur ; mais qui peut ſe flatter de les ſuivre dans leur intégrité pure, ces loix qui ſe modifient de tant de manieres ? A quel ſigne les reconnoître ? Comment évaluer au juſte la force des appétits variés de la nature, voir l'ame parfaitement à découvert, diſtinguer tous les mouvemens naturels ?

On a cru long-tems que le vice n'avoit pris naiſſance que dans les ſociétés nombreuſes ; & cette opinion eſt fondée juſqu'à un

certain point : on accordoit la vertu à l'homme ſauvage, & on lui refuſoit les lumieres. Il porte en ſoi des vertus & des lumieres néceſſaires pour ſa conduite ; il n'a pas eu l'occaſion de perfectionner ſes penchans, voilà, ſelon moi, toute la différence ; & je penſe qu'il faut vivre dans un état ſauvage, c'eſt-à-dire, borné à une unique & petite famille, telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complétement de tous les avantages de la civiliſation.

LES AMOURS

DE

CHERALE,

POËME EN SIX CHANTS.

Melius eſt amare quàm amari.

LES AMOURS

DE CHERALE.

CHANT PREMIER.

Ma Conversion.

Je ſuivois les préceptes d'une triſte philoſophie ; je pourſuivois d'inutiles vérités étrangeres au bonheur ; je raiſonnois au lieu de ſentir. Mon eſprit orgueilleux vouloit tout connoître, tandis que notre ame n'eſt faite que pour jouir. Je ſondois avidement les merveilles curieuſes de la nature, &, inſenſé que j'étois, je dédaignois la beauté qui en eſt la plus touchante perfection. Je rêvois ; je ne vivois pas. Un chagrin ſuperbe ſoutenoit ma

fiere inſenſibilité. Je me diſois : L'amour a ſoumis les plus grands hommes ; je brave ſon pouvoir. Il a rendu eſclaves des héros ; je ſerai toujours indépendant & libre. J'étois idolâtre de ce mot de liberté, & je me conſumois d'ennui entre Seneque & Platon.

Malheureux ! je ſerois mort ſans avoir goûté la vie. Je n'aurois jamais connu le cœur d'une femme, abyme de tendreſſe, de délices, de volupté, où ſe dévoilent les ſentimens les plus délicats, où ſe raſſemble ce qu'on peut connoître de plus tendre, ce qu'on peut éprouver de plus doux, & même ce qu'on peut concevoir de plus élevé. Je ſerois mort ſans avoir ſenti le charme de l'exiſtence. Bientôt je reconnus que je n'avois été que ſuperbe, & mon cœur avoua qu'une femme aimable a quelque choſe de divin.

Je te vis, Iſmene ! je te trouvai belle, je le dis froidement ; mais je le répétai ſouvent. Je t'aimois, & je ne croyois pas t'aimer ; mes pas ſe tournoient involontairement vers ta demeure, & je ne voyois que toi ; loin

de

de toi je ne reſpirois qu'avec peine, & près de toi l'air étoit plus léger & plus pur. Je te parlois politique, morale, philoſophie ; & tel étoit le langage de mon amour, tel étoit le voile dont il ſe ſervoit pour prolonger la douce illuſion où je me trouvois plongé.

Inſenſé ! je voulois te faire épouſer mes riſibles ſyſtêmes : je ne ſavois pas alors qu'il n'y a rien de plus réel dans le monde que le plaiſir que donnent tes yeux ; tu me l'appris. Je me diſois les ſoirs : *Iſmene a de l'eſprit.* Iſmene avoit peu parlé ; mais elle m'avoit écouté. J'ajoutois : *Elle a des charmes, & je les apperçois.* Cette image étoit vivante à mes côtés. J'étois chagrin le matin ; je ne pouvois voir Iſmene que le ſoir.

Un ſoir que j'étois près d'elle, elle me ſourit, une flamme ſubtile pénétra dans mon cœur. L'amour ne m'avoit pas lancé l'un de ces traits dorés qui réveillent les ſens ſans y porter le trouble ; il m'avoit bleſſé d'un trait profond. Etonné, je ſentis que j'adorois Iſmene pour le reſte de ma vie. Oui, je l'adore :

ſa voix, ſon regard, ſon moindre geſte, tout ce qui eſt d'elle remue délicieuſement mon ame. Je ne ſuis plus inſenſible, & près d'Iſmene la crainte me glace, ou le plaiſir m'enflamme.

Iſmene avoit cet air languiſſant qui décele une ame faite pour l'amour. Ce fut le premier charme qui me toucha. Bientôt je découvris ſon aimable vivacité, ſa fineſſe, les graces ingénues de ſon eſprit. Ainſi parmi les payſages des Alpes le voyageur eſt agréablement ſurpris, lorſqu'à chaque colline il découvre de nouvelles beautés qui étoient ſous ſes yeux & qu'il n'appercevoit pas.

Je briſai ma plume & mon compas, & j'eus un ſentiment bien plus vif de la régularité de la nature, en voyant la beauté d'Iſmene. Je n'étudiois plus, j'admirois, orgueilleux que j'étois de ſavoir contempler ſes graces. Son œil étoit doux, mais cet œil brûloit. Je ſervis Iſmene comme une de ces divinités toujours prêtes à foudroyer leurs adorateurs. Que de jours triſtes & pénibles j'ai paſſés!

Tantôt livré aux troubles de la jalouſie, aux langueurs de l'amour, tantôt aux traits aigus du déſeſpoir, tous les tourmens qu'un cœur ſenſible peut éprouver, le mien les a connus. Oublions ces tems cruels. . . un regard d'Iſmene peut dédommager d'un ſiecle de maux.

J'ai touché enfin le cœur d'Iſmene; mais ce triomphe a flatté mon cœur, & non mon orgueil. Amour! amour! je vais la peindre: prête-moi ton pinceau, & que ma main tremblante ne la défigure pas.

Iſmene a un front arrondi par la main des Graces. Qu'il eſt bien! Il n'eſt ni trop élevé ni trop étroit. De petites veines d'azur délicates & tranſparentes rendent ce front adorable. On diroit y voir circuler ſa penſée, ſa penſée toujours fine & pleine de feu.

Ses cheveux ſont bruns, & non pas noirs. Admirablement plantés, ils couronnent ſon front touchant; ils développent heureuſement ſa phyſionomie vive & ſpirituelle.

Iſmene eſt de la taille de l'Amour; mais c'eſt le corſage d'une Nymphe & la démarche

d'une Grace. Perſonne au monde ne porte mieux ſa tête. Si j'étois roi, je mettrois un diadême ſur cette tête charmante, qui réunit à la fois quelque choſe de piquant & de majeſtueux. La couronne ſiéroit bien à ce front. Son col eſt plein de nobleſſe & d'expreſſion; & c'eſt le col, comme on ſait, qui décide les airs de tête. Iſmene eſt un peu fiere; elle ſourit quelquefois avec un noble dédain, mais ſon ſourire n'offenſe jamais.

Son ſein eſt preſque toujours couvert; mais ſon ſein reſpire. A ce doux mouvement, mon cœur palpite & mon œil eſt troublé. Ceux qui chériſſent l'élégance des formes préférablement à un avantage plus vulgaire, treſſailleront comme moi, & ne ſentiront pas encore tout ce que je ſens. Sa prunelle eſt légere, éloquente, auſſi mobile que ſa penſée. Son éclat eſt tantôt vif, tantôt doux, mais toujours touchant. Son regard... comment le définir? Il exprime tout ce qu'il veut dire, ſon imagination s'y peint; & comme Iſmene a beaucoup d'eſprit, ſes yeux ſont

aſſurément les plus beaux yeux du monde.

Sa bouche eſt vermeille, mais je ne donne pas une idée de ſa fraîcheur. Son ſourire accompagne ſon regard : il eſt toujours fin, quelquefois piquant & malicieux ; mais quand il exprime la généroſité, la grandeur, le ſentiment, alors il enchante, il tranſporte, il éleve l'ame. J'ai vu ſes yeux mouillés de quelques larmes au récit d'une belle action, & les miennes naiſſoient délicieuſement ; alors le goût de la vertu m'étoit mille fois plus cher. A mon approche, j'ai vu quelquefois ſon front ſe colorer d'une rougeur céleſte... Arrêtons-nous : ce moment de trouble & d'enchantement ne ſera point gravé ſur le papier, mais dans mon cœur.

Une belle main promet de belles choſes. La main d'Iſmene eſt douce, polie, délicate, adroite en mille petits ouvrages ; ſes doigts... Mon pinceau n'a point le talent d'achever. Son pied eſt mignon, joli, extrêmement flatteur, mais... Je n'en ſais pas davantage.

Iſmene plait à tout homme ſenſible. Qui-

conque n'en eſt point frappé me devient indifférent; c'eſt peu, je le dédaigne à cauſe de ſon inſenſibilité. Je ne puis ſouffrir que l'on en parle froidement, & cependant je ne veux point qu'on la trouve auſſi aimable qu'elle me le paroît. J'ai cette jalouſie qui vient d'un excès d'amour, & qui n'eſt cauſée que par la crainte de perdre ce que l'on aime; mais elle n'eſt jamais ſombre, défiante, tyrannique. Ah! qu'on aime Iſmene, on ne l'aimera jamais autant que je l'aime. Je n'aurai point de rivaux dans l'excès de mon amour.

L'eſprit d'Iſmene eſt tout en ſentiment, & ce ſentiment ne nuit point à la raiſon. Je ne conçois pas comment on peut allier tant de naturel & de fineſſe, de bon-ſens & d'imagination, de vivacité & de ſageſſe. Elle penſe ainſi que dans l'âge d'or, & s'exprime avec toute la délicateſſe du ſiecle. Je ſuis toujours de ſon avis, non parce qu'elle eſt belle, mais parce que la raiſon emprunte ſa bouche charmante. Je ſuis fier de ſavoir ſentir ſon eſprit léger, naïf, brillant & juſte. Tout le monde

n'a pas le bonheur de l'entendre, de l'admirer comme moi. Les dons du génie ne lui ſont point étrangers. On pourroit être jaloux de ſes talens. Le tour de ſes penſées n'appartient qu'à elle, &, j'oſerai le dire, le ſentiment d'en bien juger n'appartient qu'à moi. Je la loue rarement, de peur qu'elle ne croie que j'idolâtre ſon eſprit aux dépens de ſes autres charmes. Ils ſont tous également puiſſans ſur mon cœur; & quand je dis, j'aime Iſmene, c'eſt dire, j'aime la beauté, les talens, les vertus & les graces réunies.

Parlerai-je de ce cœur noble, généreux bienfaiſant, ſenſible envers les malheureux? Que ne puis-je ajouter, il eſt!.. O dieu des amans, fais que je le peigne un jour tel que je veux le rendre!

CHANT II.

LA MÉDITATION.

JE cherchois la ſolitude ſi douce à un cœur bleſſé des traits de l'amour. Je me promenois à pas lents, non plus pour rêver à de vains ſyſtêmes, mais pour mieux penſer à Iſmene. Iſmene ! je te portois dans mon cœur. J'avois fermé les yeux pour n'être point diſtrait de ta chere image. Je redoutois le vol d'un oiſeau & le murmure d'un feuillage ; ils auroient pu m'enlever un plaiſir.

J'entrai ſous un berceau où le jour expiroit. Mon ame eſt toute à la tendreſſe, lorſqu'elle ſonge à Iſmene. Heureux dans ces momens où je me dérobe à tout ce qui m'obſede, pour me livrer entiérement à elle ! La contrainte, la froide bienſéance enchaînent ma langue en ſa préſence ; les mouvemens de mon cœur ſont gênés par de cruels témoins : mais ici mon imagination la voit ſeule. Iſ-

mene ! je te parle, je te peins ma flamme ; j'intéreſſe ta pitié ; ah ! pardonne ; j'oſe te voir ſenſible ; tu m'écoutes, & ton œil n'eſt plus ſévere. Je pleure à tes genoux ; je baiſe tes mains. Iſmene, que tu es belle ! Oui, ce ſont là tes yeux, ta bouche, ton ſourire. Je te preſſe dans mes bras... Coulez, mes larmes, coulez, & ſoulagez le feu qui me dévore.

Je m'apperçus que j'étois dans l'illuſion, & je ne voulus pas en ſortir. Elle m'étoit ſi chere ! Iſmene, non, tu ne ſais pas à quel point je t'aime. Je t'apperçois dans tout objet enchanteur. Tu me ſuis dans l'ombre des forêts, dans le tumulte des villes ; la pompe des ſpectacles, la fraîcheur matinale d'une riante campagne, rien ne peut m'arracher ton image. Si Euphroſine danſe, ſi Aglaé chante, ſi Cyane pince le luth harmonieux, c'eſt toi que je vois, que j'entends ; c'eſt toi qui me ravis ; enfin tout ce qui eſt beau eſt toi !

Si je ſuis digne de tes charmes, c'eſt ſeu-

lement par mon amour ; c'eſt ma tendreſſe qui mérite ton cœur. Dis, que faut-il faire pour le poſſéder ? L'amour eſt le plus beau chemin qui conduiſe aux vertus ; c'eſt une flamme divine qui éleve l'ame. Je lirai mon devoir écrit dans tes yeux. Ordonne, j'obéis. Alors à ma penſée s'offrirent trois dieux.

Le premier avoit un air inquiet & avide ; ſes regards étoient durs, ſa phyſionomie commune. Il marchoit d'un pas lourd, & tenoit pour ſceptre un lingot d'or. A ſa robe de pourpre & d'hermine que ſurchargeoient de gros diamans, je reconnus *Plutus*. Mon ſiecle l'adore, & moi je le mépriſe. Il eſt le pere des forfaits & des baſſeſſes. « Dieu » du vil intérêt, ferois-tu le bonheur d'un » amant ? S'il me falloit des tréſors pour » plaire à Iſmene, mon cœur ne l'aimeroit » point. Achete-t-on l'amour, le plaiſir, » la volupté ? M'avilirois-je devant l'idole » de la fortune, moi qu'honorent les regards » d'Iſmene ? Serois-je eſclave des richeſſes, » moi qui toujours me ſuis trouvé au-deſſus

» d'elles ? Fuis, fuis, dieu trompeur ! J'ou-
» tragerois l'Amour, en ſongeant à ſon plus
» cruel ennemi. »

Un dieu plus fier s'avance. Son front eſt ceint d'un caſque que ſurmonte un panache ondoyant. Son bras eſt armé d'une lance, il porte un vaſte bouclier. Son œil animé reſpire les combats ; il allume un courage guerrier dans les cœurs ; il me préſente une épée.... A cette vue, mon ſang bouillonne. J'allois ſaiſir l'arme fatale. Iſmene chérira le héros vengeur de la patrie. Je reviendrai triomphant & couvert de nobles bleſſures..... Mais l'image d'Iſmene en pleurs m'arrêta. « Quoi,
» tu pourrois me quitter pour aller verſer
» le ſang des hommes ! Inſtrument de car-
» nage & de deſtruction, tu endurcirois
» ton cœur aux horreurs de la guerre !...
» Ah ! l'humanité proſcrit ces bourreaux
» héroïques, de quelques beaux noms qu'ils
» ſoient revêtus. Que nous importent, les
» triſtes querelles des rois ? Qu'eſt-ce que
» cette gloire qui trempe ſes ailes dans des

» torrens de ſang humain ? Ne me ramene » point un amant enſanglanté... Sois tendre, » ſois fidele : c'eſt tout ce que veut Hi- » mene. »

Auſſi-tôt un dieu brillant, paré d'une jeuneſſe immortelle, à l'air noble, aux cheveux blonds, au front ceint de lauriers toujours verds, entrelacés de roſes éclatantes, s'avance d'un pas doux & majeſtueux. Il touche une lyre d'or ; les chantres des airs ſuſpendent leur ramage, & juſqu'aux êtres inanimés, tout ſemble prendre une ame. L'extaſe repoſe ſur ſon front radieux. Son œil étincele de la flamme ſacrée du génie.... C'eſt Apollon, m'écriai-je, c'eſt le dieu que j'adorai dès l'enfance ; & je m'élançai pour ſaiſir ſa lyre divine. L'Amour m'arrête en ſouriant. Eh quoi, triſte ambitieux, la vanité te domine encore ? Que ſont de ſtériles lauriers ? Vois les plus beaux empoiſonnés du venin de l'envie. Quel eſt donc ce bonheur qu'enfante la gloire ? Inſenſé qui cours après un fantôme, tu te conſumes follement dans

de vains travaux. Renonce à ces jeux fatigans ; la renommée eſt un ſon qui s'éteint. Sers la beauté ; ne chante qu'Iſmene. Il eſt une récompenſe qui vaut mieux que l'immortalité ! Eſt-ce d'Apollon que tu dois recevoir des loix, foible maître ! Ecoute l'Amour, écoute ton cœur & écris. Un myrte parut ; je pris un de ſes rameaux, que je taillai en forme de plume, & ſoudain tous les lauriers d'Apollon pâlirent.

CHANT III.

Le Présent.

Je devois un préſent à la maîtreſſe de mon cœur. Un préſent eſt un tribut de l'amour, un gage de notre attachement. Mais que donner à Iſmene, qui ſoit digne d'elle ? Si le préſent eſt riche, il eſt orgueilleux. L'amour embellit un rien plutôt qu'un don magnifique. Ferai-je pour elle des vers ? Non, il y entre de l'art ; on veut briller ; on eſt poëte, on

n'eſt plus amant. Si je prenois le pinceau pour repréſenter Iſmene, ce portrait, quoique non achevé, ſeroit ſans doute le plus beau préſent que je puſſe lui offrir; mais l'art eſt impuiſſant à ſaiſir le vrai caractere de ſa beauté: l'art pourra la flatter; mais l'art ne pourra jamais la rendre.

Je lui ferai un préſent ſimple comme mon cœur; des fleurs, images de ſon teint, des fleurs, filles aimables du printems, voilà ce que je lui offrirai. Je choiſirai les fleurs éclo-ſes ſur le bord des fontaines, & non celles qui croiſſent au pied des rochers. Celles-ci, dit-on, impriment la fureur, le ſoupçon, la jalouſie effrénée, tyrans deſtructeurs de l'amour. Celles-là au contraire inſpirent les ſentimens tendres & naïfs qui font céder les bergeres & rendent les bergers plus fortunés que les rois.

O dons de la nature! allez, volez ſur le ſein d'Iſmene. Mais quelle fleur choiſirai-je? Toutes les fleurs ſont paſſageres; il n'en eſt point d'immortelles ainſi que mon amour. La

nature peint l'œillet de mille couleurs ; mais l'œillet annonce la légéreté, l'inconſtance. Le pâle narciſſe eſt chéri des Nymphes ; mais il peint l'amour-propre ; l'amour-propre, vice affreux aux yeux du tendre amour ! L'éclat du jaſmin, l'odeur de l'humble violette déſignent cette modeſtie, cette timidité qui accompagnent les deſirs naiſſans & qui ſont dans mon cœur. Mais dois-je les montrer, ou dois-je les taire ? Si Iſmene ne m'a point entendu, il eſt inutile que je me déclare. Le plus cruel des tourmens eſt d'avouer une tendreſſe que l'objet de nos feux ne partage pas. Mais que vois-je ? La roſe ! La roſe eſt faite pour Iſmene ; elle exhale le plus doux parfum ; elle repréſente le coloris de ſes joues ; elle peint la flamme qui me conſume : mais la roſe a des épines..... O mes dieux ! écartez-les de la beauté que j'adore. C'eſt à moi d'éprouver tous les tourmens attachés à l'amour. Qu'Iſmene n'en goûte que les douceurs.

O roſe, adoucis la vivacité de tes parparfums ! Garde-toi d'offenſer l'extrême ſen-

ſibilité de ſon odorat ; ne porte à ſon cerveau qu'une douce émanation. Si l'adorable Iſmene doit ſe pâmer, ce ne doit être que dans les bras de l'amour.

Je cueillis une roſe environnée de pluſieurs boutons naiſſans ; ſon calice étoit à peine ouvert, l'abeille n'avoit jamais ſucé ſes feuilles odorantes ; les pleurs de la roſée la couvroient encore. Je volai chez Iſmene. Ah, comme le cœur me battoit ! Amour ! tu inſpires plus de défiance que d'orgueil. Je lui préſentai cette roſe en tremblant, & mon front coloré égaloit ſa vive rougeur. Iſmene, la charmante Iſmene me ſourit, prit la roſe & la mit ſur ſon ſein. Roſe heureuſe, tu penchois ta tige pour mieux preſſer les lis éblouiſſans de ce ſein d'albâtre. Un frémiſſement délicieux ſe répandit dans mes veines. Entraîné par un mouvement vainqueur, je me penchai, & j'oſai un inſtant reſpirer ſur ſon ſein l'odeur de cette roſe. Dieux immortels, ſavourez l'ambroiſie, je n'en ſuis point jaloux ! Mes regards errerent & moururent. Téméraire,

raire, j'allois imprimer mes levres. . . . Le bras de la ſévere Iſmene m'arrêta; mais ma bouche & mes yeux lui dirent : O Iſmene!.. je meurs de mon amour. . . . Je ne pus en dire davantage. Je ne prononçai que ces trois mots; mais je les prononçai d'un ton qui émut ſon cœur.

Son ſilence fut l'inſtant le plus heureux de ma vie. Je reſpirois, libre d'un fardeau cruel, auſſi triſte que douloureux : mon cœur, juſqu'alors oppreſſé, léger comme l'air, éprouvoit un repos inconnu. Il ne pouvoit contenir, il ne pouvoit exprimer les ſentimens délicieux qui l'agitoient. Alors je ſurpris un de ſes regards : quel regard! Il fut à mon ame, ce qu'eſt la vie rendue à un malheureux au moment qu'il alloit la perdre. L'aurore du bonheur ſourit à mes yeux. La douce eſpérance, charme de nos jours, vint dorer l'avenir de ſes rayons fortunés & m'enivrer de ſes délices. Seroient-elles trompeuſes? O mes dieux! ſi vous voulez abuſer un

tendre cœur, ne m'offrez pas des amorces ſi ſéduiſantes.

Depuis cet heureux inſtant, que l'univers me paroît beau ! C'eſt Iſmene qui l'embellit. Le ſéjour qu'elle habite eſt un ſéjour enchanté : l'air y eſt toujours pur, le ciel toujours ſerein, la terre toujours fleurie. Ah, qu'il eſt doux d'aimer ! Ce ſont nos feux qui animent la nature ; elle expire loin du dieu qui la vivifie ; mon ame enchaîne ſes penſées volages dans les bornes charmantes de ſon ſéjour. Un ſourire d'Iſmene eſt le calme des airs & l'arbitre de mon bonheur.

Ecoute-moi, chere Iſmene : c'eſt la félicité du cœur qui fait la paix & la ſanté de l'ame ; & c'eſt alors ſeulement que l'on vit & que notre exiſtence nous devient chere. Les paſſions factices nous abuſent, mais l'amour ne nous trompe pas. Il eſt le pere des plaiſirs. C'eſt ſa main bienfaiſante qui déchire le voile qui nous cachoit un riant Elyſée. Alors tout enchante ſur la terre, tout intéreſſe. On prête l'oreille au chant matinal des oiſeaux ; on reſ-

pire une fleur avec volupté; on ouvre ſon ſein au ſouffle délicieux du zéphyr. Abandonne-toi toute entiere au charme de l'amour, mon Iſmene ! L'éclat de tes yeux en deviendra plus vif; le doux coloris, empreint ſur tes joues, aura de nouveaux charmes. Pourquoi le ciel te fit-il belle ? C'eſt pour faire un heureux. Le bonheur d'être aimé de toi me donnera un nouvel être; je connoîtrai l'orgueil de poſſéder ton cœur; & contemplant de loin le faſte des rois, la gloire des génies du ſiecle, l'opulence des favoris de la fortune, je dirai : Je ne ſuis point jaloux; ils ont la puiſſance, la renommée, les richeſſes; moi, j'ai le cœur d'Iſmene.

CHANT IV.

LA PROMENADE.

LE printems étoit deſcendu ſur la terre : l'Amour eſt par-tout, mais il eſt caché ; il eſt avec cette épine qui fleurit ; il coule avec ce ruiſſeau qui murmure ; il eſt deſſous cette mouſſe voluptueuſe qui, pour certains yeux, n'eſt qu'un amas d'herbes. Douce ſaiſon des amours, je t'avois vue, mais jamais ſi belle, ſi fraîche & ſi pure ! O Vénus, ne rejette point ma priere ! Une force inconnue fait couler mes pleurs. Quelle volupté de conduire en ſilence la beauté ſous ces ombrages ſolitaires, de reſpirer avec elle le parfum des fleurs, de ſoupirer avec le zéphyr qui careſſe mollement ſon ſein !

Que dis-je ! je ne pouvois me livrer à toute ma tendreſſe. De triſtes témoins gênoient mon cœur. Je tenois Iſmene par la main, & toutes les facultés de mon ame ſe

réuniſſoient ſous ce toucher délicieux. Je ne pouvois parler, & ma main plus hardie, plus expreſſive peut-être que ma bouche, lui diſoit ce que ma voix n'oſoit exprimer. En amour, tout ſort de l'ordre commun des choſes, tout ſert de langage, chaque mot a un ſens, le moindre geſte ſignifie, l'aſſurance la plus légere eſt un ſerment, la moindre faute un parjure. On nous peint le dieu de l'Olympe ébranlant d'un clin-d'œil les poles du monde; c'eſt ainſi qu'Iſmene, d'un léger mouvement de paupiere, m'éleve aux cieux ou me plonge au Tartare. Que de deſirs, que de ſoupirs, que de plaiſirs échappent à mon pinceau! Quel déſordre régneroit dans mes chants, ſi je repréſentois tout ce que j'ai pu ſentir! J'aurois voulu que, ſous les pas d'Iſmene, tout eût pris une voix pour lui atteſter qu'il falloit aimer.

Je marchois à ſes côtés; je ſoupirois & n'oſois la regarder. Je marchois ſur le même gazon qu'elle fouloit d'un pied léger; nous traverſions les mêmes routes fleuries, nous

avions les mêmes penſées, peut-être les mêmes deſirs, peut-être, ah!... Je déguiſois les miens, & ils s'en enflammoient davantage. Iſmene ſenſible aux tourmens ſecrets qu'elle me voyoit étouffer, laiſſoit échapper un peu de tendreſſe pour me conſoler; heureux d'un regard, & jamais ſatisfait.

Le ciel n'eut jamais un plus brillant azur. Le char du ſoleil paroiſſoit plus radieux, roulant ſur la tête d'Iſmene. Les bois, les côteaux, les vergers avoient des charmes nouveaux. Je la vis s'aſſeoir au pied d'un roſier. Sa ſeve plus animée, plus vive, ſe précipita dans les extrêmités des branches qui touchoient ma déeſſe, & l'on vit pluſieurs boutons prêts à donner des roſes enfermées ſous un tiſſu qui ne les comprimoit qu'avec peine.

Je vis Zéphyr qui careſſoit Flore, quitter la déeſſe en appercevant Iſmene. Jalouſe, elle répandit les plus doux parfums pour rappeller le volage. Il les rapporta tous à Iſmene. Flore le voyoit, & un dépit ſecret faiſoit pâlir ſon front.

Zéphyr voltigeoit ſans ceſſe autour d'Iſmene ; il touchoit impunément cette bouche où voloit mon cœur. Son haleine amoureuſe baiſoit ſes cheveux. Il ſe jouoit parmi ſes treſſes flottantes, il careſſoit ce ſein que mon œil ébloui n'oſoit fixer. Il prit une boucle entre ſes levres & la poſa ſur ſa gorge d'albâtre. O boucle fortunée, tu ſemblois t'y coller, y prendre vie, & friſſonner de plaiſir ! D'un regard furtif j'embraſſai les contours de cette gorge divine. Tous les points lançoient la flamme. Je fus jaloux de Zéphyr. J'avertis l'Amour, dont il uſurpoit les droits. L'Amour bleſſa Zéphyr du trait le plus aigu. Loin de retourner à Flore, il devint plus empreſſé auprès d'Iſmene. Pere des dieux, s'écria le fils de Vénus, deſcends, juge entre Zéphyr & moi ! Les cieux s'ouvrirent. Le maître du tonnerre vit Iſmene. Il prononça qu'elle étoit faite pour l'Amour.

Et cependant le papillon entr'ouvroit les roſes naiſſantes ; & la vaſte ſolitude des bois qu'animoit le concert amoureux des oiſeaux,

& ces aſyles ſombres qui, au milieu des plus beaux jours, formoient les plus charmantes nuits, & le tendre gazon qui ſert de lit aux Amours, & la nature renaiſſante dans toute ſa pompe, & la préſence d'Iſmene, & plus encore mon cœur, tout préſentoit à mon imagination des plaiſirs qui, hélas! fuyoient loin de moi. Non, ce n'étoit point l'ivreſſe & le délire des ſens, c'étoit la pure volupté qui régnoit dans mon ame. La triſte connoiſſance des amertumes de la vie prêtoit un charme inexprimable aux courts inſtans que je paſſois près d'Iſmene.

Deux moineaux s'abattirent ſur un rameau pliant; le frémiſſement de leurs ailes exprimoit toute la vivacité de leurs tranſports & de leurs plaiſirs. Je les fis remarquer à Iſmene. Qu'ils ſont heureux! Rien ne contraint leur ardeur, ils ſont libres comme l'air. L'homme ſeul a corrompu ſon propre bonheur!

Iſmene, tu m'entends ſoupirer, mais tu ne connois pas tout le feu qu'allument tes beaux yeux. Tu m'enivres d'amour; l'amour eſt

dans l'air que ta bouche reſpire ; il ſe peint dans ton ſourire ; il anime ton eſprit brillant & facile. Partage le ſentiment que tu m'inſpires, & je n'aurai plus rien à demander aux dieux. Si je n'avois pas connu la douceur de t'aimer, j'aurois vécu dans une tranquille indifférence. Mais te voir, t'adorer, te connoître, & ne pas goûter le bonheur, non, il n'eſt plus poſſible ! Unique objet de mes penſées, tu me fais éprouver une alternative continuelle de crainte & d'eſpérance, de douceur & d'amertume, de repos & d'agitation, de plaiſir & de tourment. Acheve, décide mon ſort. . . . Je preſſois la main d'Iſmene ; mon cœur étoit deſcendu dans ma main ; il lui faiſoit cent proteſtations d'un amour éternel, cent ſermens d'une conſtance inaltérable. O trop cruelle Iſmene ! Une larme douloureuſe vint mouiller le bord de ma paupiere. Iſmene me jeta un de ces regards qui fondent mon ame toute entiere, & je fus conſolé. La main d'Iſmene m'apporteroit la mort, que mes levres expirantes baiſeroient cette main chere

& barbare. C'eſt peu : Iſmene ſeroit perfide ; je lui pardonnerois & je mourrois.

CHANT V.

LE SONGE.

AMOUR, Amour ! je reſſens ta divine fureur. Je répéterai mille fois ton nom, il n'en eſt point de plus beau. Tu ſeras toujours ſur mes levres comme tu es dans mon cœur. L'ame fatiguée de deſirs, je ne puis me refuſer au tourment délicieux d'en éprouver de nouveaux. J'aime mieux ſouffrir que de ne plus rien ſentir. Iſmene me ſeroit plutôt odieuſe que de m'être indifférente.

J'avois paſſé près d'elle un jour heureux. Un tel jour eſt bientôt écoulé. Dans un cercle nombreux, je n'avois vu qu'Iſmene, je n'avois entendu que ſa voix touchante. Les flambeaux du ciel brilloient au firmament. L'heure fatale du départ étoit arrivée. Iſmene étoit plus belle, plus ſéduiſante, plus adorable que

jamais, & il falloit la quitter, lorſque la nuit ne ſembloit étendre ſes voiles que pour favoriſer les entrepriſes de l'amour, & étouffer dans ſes ombres les derniers combats d'une trop ſévere pudeur. Il falloit la quitter ! Dieux, que la nuit étoit belle ! Que les berceaux étoient frais ! L'encens de la volupté étoit répandu dans les airs. J'aurois donné de mon ſang pour ne point m'éloigner d'elle. Vingt fois je voulus partir, vingt fois je reſtai. O cruelle décence ! triſtes loix ennemies de l'amour ! c'eſt vous qui privez un amant des plus doux inſtans que préparent à la fois le myſtere & la nature. Age d'or, âge du bonheur, où l'on ne connoiſſoit pas tant de chaînes cruelles, hélas, qu'êtes-vous devenu !

J'étois triſte, penſif. Je m'arrachai avec peine de ces lieux enchantés, où je laiſſois Iſmene; mon cœur étoit oppreſſé, mes larmes coulerent. Je m'arrêtai ſur le ſeuil de la porte, je tournai mes regards dans l'ombre épaiſſe des arbres. Je ſus encore y diſtinguer mon amante. Je la vis qui s'enfonçoit à pas

lents dans un bocage ſombre. Je fus tenté vingt fois de revenir ſur mes pas, de la ſurprendre.... Mais ſa gloire m'étoit mille fois plus chere que l'intérêt de mon amour.

Je rentre chez moi. Quelle affreuſe ſolitude ! Je marchois rêveur, entendant encore ſa voix, voyant tous ſes traits, lui ſouriant, lui parlant comme ſi elle eût été préſente. Revenu de mon illuſion, la douleur s'empara de mon ame. J'étois loin de chercher le repos. Dors, aimable Iſmene, dors, tandis que j'entretiendrai dans la nuit ſombre ton image. Goûte la douceur du ſommeil & ſa fraîcheur bienfaiſante, tandis que tes charmes embraſent & conſument ton amant malheureux. Un autre moins délicat ſouhaiteroit que l'Amour vînt interrompre ton repos ; pour moi, je conſens à être moins aimé, pourvu que tu ſois exempte de toute inquiétude. Dors, mon aimable Iſmene, dors, & je m'occuperai de toi dans le calme ſilencieux de la nuit. Que rien n'altere ton paiſible ſommeil : que le ſouffle impur d'un orage, même paſſager, ne vienne

point flétrir les fleurs de ton doux printems. Ce n'eſt pas à toi de gémir & de ſoupirer. Tu es née pour recevoir nos hommages, & nous, pour obtenir d'un regard le bonheur de contribuer à embellir les inſtans de ta vie. Si tu daignois un inſtant penſer à moi, à ma conſtance, à ma fidélité, à l'excès de mon amour, aux tourmens qui l'accompagnent; ſi tu daignois me plaindre, ou ſi ton beau ſein, oppreſſé de l'image de mes maux, laiſſoit échapper un léger ſoupir qui répondroit aux ſoupirs brûlans de mon cœur; ſi.... Inſenſiblement le ſommeil gagna tous mes ſens. Le ſommeil eſt le miroir de la vie. Les cœurs homicides ſont des rêves cruels. Ils ſentent des chaînes peſantes, ils voient les priſons, l'échafaud. Regardez un enfant dans ſon berceau: tous ſes traits ſont rians, ſa petite paupiere eſt tranquille; l'innocence eſt peinte ſur ſon front uni comme une glace. Moi, je rêvois d'Iſmene; je dormois, & j'entendois ſa voix. Son portrait, ſi bien gravé dans mon cœur, ſe retraçoit ſans peine à mes eſprits;

mais, ô mes dieux, en quel lieu, en quel tems, ſur-tout en quel état je la vis !

O trop flatteuſe illuſion ! C'étoit dans le doux ſanctuaire des amours, dans cet aſyle étroit & charmant, où mon imagination ſeule avoit juſqu'alors oſé pénétrer. Je retenois mon ſouffle, je n'oſois preſque reſpirer & faire un pas dans ce ſéjour où repoſoit l'objet de mes tendres feux, où voloit l'eſſain de mes deſirs, où étoit Iſmene. Etonné de me voir dans ce lieu redoutable & cher à mon cœur, je friſſonnois de ſurpriſe & de joie. Peu accoutumé au bonheur, je ne me livrois qu'en tremblant au ſpectacle enchanteur qui ſéduiſoit mes regards. Iſmene, mollement étendue ſur un lit parſemé de fleurs, étoit prête à ſe livrer aux douceurs de Morphée. Elle dévoloit lentement les tréſors de ſes adorables charmes, ſes levres étoient plus fraîches que les roſes du matin. Ses bras ſembloient abandonnés au charme de la volupté. Sa taille enchantereſſe, un voile qui couvre mille tréſors, & qui paroît prêt à s'échapper,

une rougeur divine empreinte ſur ſon front, & qui paroît pêtrie des mains du plaiſir, tout porte l'ivreſſe dans le cœur d'un amant. Inviſible à ſes yeux, ſes yeux étoient juſqu'alors demeurés baiſſés. Ils ſe leverent ſur moi. Quel moment ! J'y vis la douce modeſtie ; mais je n'y découvris ni honte, ni colere. Je crus même y appercevoir ce rayon de l'amour.... Je volai vers Iſmene, & le plus doux baiſer fut pris ſur ſa bouche de roſe ; mon ame erra long-tems ſur ſes levres divines, & j'y puiſai un feu vif & ſubtil dont je ne fus plus maître. Je ne ſais d'où me vint tant d'audace : je pris Iſmene entre mes bras. Le courroux vouloit animer ſes yeux, un doux nuage vint les obſcurcir. Mes tranſports augmenterent, la volupté alluma ſoudain ſon flambeau, & je devins le dieu des plaiſirs. La vivacité de mon bonheur ſervit à l'éteindre. Trompé que j'étois, & à demi heureux, je déteſtois l'inſtant de mon réveil ; je refermois les yeux, je pourſuivois les reſtes d'une volupté évanouie.

Déſabuſé, j'étois honteux, je rougiſſois de la crédule erreur de mon imagination. Ah, ſeroit-ce plutôt un preſſentiment!.. Je ne ſais, depuis ce jour, je ne ſépare plus Iſmene de ma propre exiſtence; je crois toujours la ſentir contre mon ſein, embraſant mes ſens & mon ame. Ces plaiſirs, dont je n'ai goûté que l'ombre, égarent ma raiſon. Une ardeur invincible conſume ma jeuneſſe; je meurs, ſi la cruelle Iſmene rejette mes vœux & mes tranſports. Mais, que dis-je! j'amollirai ſon cœur, j'en jure par l'amour. Je l'aime trop pour enfin n'être point aimé.

O Iſmene! ô ſouveraine de mon cœur! ô toi qui peux faire le charme de ma vie! vois ton amant épuiſé d'amour, languiſſant à tes genoux, implorer à tes pieds le bonheur. Va, ſes tranſports ne ſont point l'ouvrage des ſens; ils ſont l'effet du plus tendre amour. Il t'adore, parce que ſon cœur, par une ſympathie ſecrete, répond au tien; il eſt altéré de tes charmes, parce que tes charmes ſont toi. Une flamme brûlante, que tes

regards

regards ont attiſée, le conſume & le tue. De quoi lui ſerviront ſa jeuneſſe, ſon amour, ſa fidélité, ſi tu es inſenſible ? Vois les jours qui s'écoulent, l'âge du bonheur qui fuit, le tems, le tems irréparable qui vole. L'inſtant où je te prie eſt perdu pour la tendreſſe. Iſmene ! l'amour eſt la récompenſe de l'amour. Quand deux cœurs n'en forment qu'un, on ne vit plus en ſoi, ni pour ſoi ; on vit pour l'objet aimé.... Tu m'entends : ah !... oſons être heureux. C'eſt ſur ta bouche que l'Amour veut que j'expire. Voilà toute mon ambition, & c'eſt là le trône de ma gloire. Alors je verrai tous les mortels au-deſſous de moi ; & lorſque les glaçons de la vieilleſſe viendront blanchir mes cheveux, lorſque mes yeux affoiblis chercheront dans la nature & ſa pompe & ſes vives couleurs, le froid des années ne paſſera pas juſqu'à mon cœur. Echauffé du ſouvenir de ta tendreſſe & de tes appas, je dirai à la mort : Frappe ! j'ai connu le bonheur ; que peux-tu m'ôter ? J'ai été l'amant d'Iſmene, j'en ai été aimé. Frappe !..

j'emporte au tombeau & ſon image & ſon cœur.

CHANT VI.

LE PLAISIR.

O PLAISIR, vie précieuſe de l'ame, toi ſans qui le bonheur n'eſt qu'un vain nom, goutte d'ambroiſie que les dieux ont mêlée par pitié dans le calice amer de la vie, ô plaiſir ! être aimable & fugitif, ſi pour te peindre mieux, nous devons te ſentir, c'eſt à moi de te chanter. Que mon pinceau ſans deſſein & ſans art, ſoit pur & libre comme toi ; apprends-moi à intéreſſer, à plaire, & que la ſageſſe elle-même avoue mes accens. Ma plume abhorre les ſcenes honteuſes de la débauche ; mais elle ſe plait à rendre cette joie innocente, fille du ſentiment, qui, loin de produire le déſordre de l'ame, enfante ce calme, cette harmonie où l'ame ſe con-

temple & ſe replie voluptueuſement ſur elle-même.

Et ſi mon pinceau ne répondoit pas à la délicateſſe de ton cœur, ô Iſmene ! favoriſe-moi d'un regard : c'eſt là que je puiſerai l'expreſſion du plus bel ouvrage. L'amour qui a formé ton œil aime à s'y peindre : c'eſt là que je le verrai tel qu'il eſt, ou plus touchant encore, tel que tu l'inſpires.

Oui, j'ai connu le plaiſir : il brûle dans mon cœur, comme le feu ſacré ſur les autels de la chaſte Veſta. Il ne s'éteindra jamais. Il eſt un amour inſéparable des ſoins fâcheux, des ſoucis cuiſans, des inquiétudes dévorantes, des impatiences impétueuſes, des ſombres jalouſies, & de mille autres ſentimens déſordonnés ; ce n'eſt pas celui que j'éprouve. Je m'applaudis d'aimer. Je me condamnerois, ſi je ceſſois d'être ſenſible. Je me trouve heureux d'être percé de tous les traits de l'amour ; je goûte une volupté qui appartient à l'ame, qui l'éleve au-deſſus des objets terreſtres. Ce ne

ſont point des émotions paſſageres, de vaines illuſions que l'on reconnoît trop tard, après qu'elles nous ont trompés. Iſmene m'a appris à aimer ; je l'aime parfaitement ; & le plaiſir que reſſent mon cœur, eſt auſſi ſupérieur aux plaiſirs vulgaires, qu'Iſmene eſt ſupérieure aux ſurpriſes des ſens.

Je ne forme plus aucun deſir dont je puiſſe rougir. Je jouis d'un calme qui m'avoit été juſqu'alors inconnu. Un regard d'Iſmene a diſſipé la tempête qui grondoit dans mon ſein. Ce n'eſt plus tant le feu de ſes yeux, ni les attraits de ſon viſage que j'idolâtre ; c'eſt moins ſon eſprit qui me charme, que ſon cœur aimant. Nous paſſons ſouvent des heures entieres à nous entretenir enſemble ; & la douceur de nos entretiens n'eſt altérée, ni par les fades & baſſes complaiſances, ni par les tranſports & les emportemens d'une paſſion effrénée.

Laiſſez-moi, mes amis ; en vain vous me parlez de notre Sophocle, en vain vous m'annoncez le nouveau chef-d'œuvre dont il va

enrichir la ſcene. Iſmene m'attend. Autrefois j'aurois pu vous écouter ; aujourd'hui Melpomene & ſon diadême, Thalie & ſa gaieté, Armide & ſes palais enchantés ne valent point un ſourire d'Iſmene. Ne me demandez point quelles ſont les délices qui m'attendent. Elles ſont au-deſſus de toute expreſſion. Aimez comme moi, mes amis, & il n'y aura plus qu'un plaiſir pour vous.

Il eſt une déeſſe jeune, aimable, au front ouvert, à l'œil radieux, qui tient en main une chaîne de roſes. Le contentement brille ſur tous ſes traits, l'aiſance l'accompagne ; elle éclaire l'amour ; elle le rend ingénu, facile, adorable. Cette déeſſe eſt la Confiance : elle s'avance d'un pied léger, elle s'aſſied entre nous deux, elle préſide à nos entretiens, elle entrelace nos bras de ſa guirlande de fleurs. Les ſentimens naïfs de la plus belle ame coulent à mon cœur, comme une onde pure coule au fond des vallons fleuris. Iſmene ! on doit élever des autels à l'amour, non comme à un dieu redoutable, mais

comme à un dieu bienfaiſant. Il nous rend meilleurs, plus doux, plus ſenſibles ; ſans lui je n'aurois pas connu les plus rares vertus. Autrefois mes tranſports étoient impétueux ; ils ont acquis quelque choſe de modéré. C'eſt ton ame, Iſmene, c'eſt ton ame douce qui a verſé le calme dans la mienne.

Peut-on appeller plaiſir ce qui n'eſt pas l'amour, ou ce qui ſert à le détruire ? Qu'on a mal défini les momens les plus enchanteurs de la vie ! Je ne parle point de ces tranſports qui égarent & qui trompent ; je parle de cette tendreſſe pure, de ces goûts exquis qui diſtillent dans les cœurs la volupté goutte à goutte, comme le baume découle de l'arbre odoriférant de l'Inde ; je parle de cette ivreſſe douce qui remplit toute la capacité de l'ame, qui ſe ſuffit à elle-même, qui ne deſire rien que ce qu'elle ſent. Iſmene ! il n'appartenoit qu'à toi de donner ainſi le change aux deſirs. Je ſuis pénétré d'une douceur divine qui ne me permet pas de ſentir une autre façon d'être heureux : oui, j'ai vu des momens où

m'élevant au-deſſus des voluptés ſenſuelles, Iſmene m'auroit fait mépriſer dans ſes bras des faveurs qu'un cœur délicat eût dédaignées de lui-même.

Non, juſqu'à cet inſtant je n'avois point connu l'amour. Je t'entends; tu me dis : « Goûtons en paix, ſans mêlange & ſans » remords, un bien-être ſi grand, ſi parfait. » Quel autre plaiſir ne corromproit pas notre » bonheur ? »

Tant d'amour fait couler des larmes de mes yeux, larmes délicieuſes ! O quel cœur je poſſede ! Jugez ſi je ceſſerai un moment de l'aimer. Iſmene, es-tu contente ? ton amant eſt-il digne de toi ? Son cœur s'eſt-il épuré au feu de ton amour ? S'il n'a pas toutes les vertus, il ſait les connoître.

Que de délices je reſſens ! Mon œil la contemple ; dans ma prunelle vient ſe peindre l'image de ſa beauté. Admirable organe, ſource féconde de plaiſirs, puiſſes-tu te fermer avant que je voie une autre qu'Iſmene avec le même raviſſement ! Si je reſpire le parfum des

fleurs qui ſont ſur ſon ſein, ſi j'entends la voix douce & harmonieuſe, ce n'eſt point mon odorat, ce n'eſt point mon oreille qui ſont frappés ; c'eſt mon cœur, c'eſt lui ſeul qui eſt ému lorſque ma bouche baiſe ſa main.

Si je quitte Iſmene, le plaiſir ne m'abandonne point. Je lui dis adieu avec une triſteſſe paſſionnée. Je ne perds rien de l'impreſſion de ſes charmes ; je me rappelle chaque mot qu'elle a prononcé. Je me plonge dans une douce mélancolie, je m'y plais, je m'y livre tout entier. Tout ſe peint autour de moi ſous des images riantes ; heureux de conſerver la précieuſe émotion de mon ame. Ainſi, quand la cymbale éclatante a ceſſé de retentir dans les airs, elle conſerve encore un frémiſſement ſonore qui plait à l'oreille attentive.

Amis ! je ne ſens que le plaiſir d'aimer. Je jouis à la fois du paſſé, du préſent, de l'avenir ; l'avenir doit porter un nouveau degré de ſentiment dans le cœur d'Iſmene ;

l'image de mes maux paſſés rendra mon bonheur plus vif ; mon ame voit l'univers en beau ; la philoſophie l'endormoit , c'eſt l'amour qui la réveille. Pas un moment de vuide ou d'indifférence : quel état plus délicieux ! Prolonge-le , chere Iſmene ; j'adore tes rigueurs , filles du devoir ; & lorſqu'elles me chagrinent , l'Amour en ſouriant me montre dans le lointain le temple de l'Hymen.

Arrive , arrive , moment enchanteur , où je la conduirai aux autels pour y recevoir ma foi ! Ah ! les dieux qui liſent dans mon cœur pourroient me diſpenſer des ſermens. Que dis-je ! non , je veux les faire aux yeux de toute la terre ; ce ſera l'inſtant le plus glorieux de ma vie. Alors.... Ma vue ſe trouble , ma main tremble , mon cœur palpite avec violence. Alors.... Il n'eſt plus de termes pour m'exprimer.

Ah , que ce que le cœur accorde doit être préférable à ce qu'arrache un tranſport indiſcret ! Il n'eſt point de volupté , ſi elle n'eſt partagée. C'eſt l'aveu du bonheur dans la

bouche d'une amante, qui touche un amant délicat ; & ce bonheur lui eſt plus ſenſible que le ſien propre. Amour, plaiſir ! car vous êtes ſynonymes, ah ! retirez vos faveurs, ſi votre main fortunée, en me couronnant de myrte, ne rend pas Iſmene encore plus heureuſe que moi. Je ne conçois pas un plus beau moment que celui de cette douce victoire ; & cependant je puis le dédaigner, ſi dans cet inſtant même ſon cœur ne s'applaudit point d'avoir fait un amant heureux.

F I N.

HÉATRE complet de M. MERCIER, en huit volumes in-8. *précédé de l'Eſſai ſur l'art dramatique, propoſé par ſouſcription.*

NOUS nous propoſons de donner le Théatre complet de M. ercier. Ses pieces, repréſentées ſur tous les théatres & traduites différentes langues, n'ont pas encore été raſſemblées. Une ition en trois volumes, faite en Hollande en 1778, eſt fautive; e a été publiée contre le gré de l'auteur; elle ne contient d'ailurs qu'onze pieces, au lieu de vingt-ſix qui ſeront dans ce reeil.

Dans cette édition on trouvera les dernieres & importantes corctions de l'auteur: les pieces ſeront imprimées conformément à repréſentation. Le nouveau dénouement du *Déſerteur* s'y troura, & chaque piece offrira des changemens eſſentiels.

L'auteur bornant à vingt-ſix pieces ſa carriere dramatique, on ut être aſſuré que cette édition, la ſeule qu'il avoue, ſera ſtable permanente.

La variété des ſujets répond à l'intérêt vif que ces pieces inſent. On ſait que la morale en fait la baſe, & que le théatre cet auteur n'offre que des leçons de vertu & de grandeur me. C'eſt ce qui lui a concilié l'eſtime même de ceux qui ont tiqué le genre qu'il a choiſi.

Drames, comédies & pieces hiſtoriques ſeront raſſemblés dans te collection. Voici la liſte de ces différens ouvrages dramaues.

DRAMES.

Jenneval, ou le Barnevelt françois, en cinq actes.
Le Déſerteur, [avec le nouveau dénouement] en cinq actes.
L'Indigent, [corrigé] en quatre actes.
Le Juge, ou *le payſan qui plaide contre ſon ſeigneur*, en is actes.
Natalie, en cinq actes. Cette piece ſera ſuivie des mémoires atifs au procès contre les comédiens.
Les Tombeaux de Vérone, ou *Roméo & Juliette*, en cinq es.
Zoé, en trois actes.
Monteſquieu à Marſeille, en trois actes.

78-39

COMÉDIES.

Le faux Ami, en trois actes.
La Brouette du vinaigrier, en trois actes.
Le Soupé, ou *la Demande imprevue*, en trois actes.
L'Homme de ma connoiſſance, en deux actes.
Moliere, en cinq actes.
Le Gentillâtre, en trois actes.
L'Habitant de la Guadeloupe, en trois actes.
Les deux Pariſiennes, ou *le Riche déſabuſé*, en trois ac

PIECES HISTORIQUES.

Olynde & Sophronie, en cinq actes.
Jean Hennuyer, évêque de Lyſieux, en trois actes.
Childeric, roi de France, en trois actes.
La Main de fer, piece imitée de l'allemand, en cinq
La Mort de ***, en cinq actes.
La vie de *****, en cinq actes.
La *****, en cinq actes.
Jeanne Gray, en cinq actes.

Deux autres pieces, dont l'auteur ſe réſerve le titre ju
moment de la publication.

Toutes ces pieces auront leurs préfaces, & ſeront acc
gnées de quelques anecdotes relatives à l'hiſtoire du thé

Les volumes auront 400 pages d'impreſſion. On les re
tous à la fois au commencement de 1785. La ſouſcription po
huit volumes eſt de 18 liv. de France. Elle eſt ouverte ju
30 octobre 1784.

ON SOUSCRIT:

A Verſailles, chez Poinçot, libraire, rue Dauphine.
A Neuchatel, chez la Société Typographique.
A Geneve, chez Barthélemi Chirol.

J 784
P 527h